LES POLONAIS

DANS

LA RÉVOLUTION EUROPÉENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ÉMIGRATION ET LE SLAVISME.

Lorsque la nouvelle de la prise de Varsovie arriva en France en 1831, la douleur fut générale et profonde. Qui n'en a gardé le souvenir? La joie de la victoire populaire de 1830 n'avait pas été plus vive que ne le fut la tristesse causée par la dernière défaite des Polonais. J'ai été conduit depuis ce jour sur le sol que la Pologne couvre de ses membres meurtris; j'ai vu briller dans les mains de ses vainqueurs le fer qui a déchiré son sein; après avoir contemplé tant de désastres, comment n'aurais-je pas conservé ce premier sentiment qui m'avait semblé et qui a été en effet le sentiment du pays tout entier? Et cependant, si j'interroge aujourd'hui l'opinion, combien je remarque de froideur dans les dispositions qui ont succédé à ces chaudes sympathies de la France pour la Pologne!

Ce n'est pas le caractère le moins étrange de ce revirement d'idées,

de se produire tout justement à l'heure où nous entrons, bon gré mal gré, en démocratie. Peut-être en effet n'avait-on pas lieu de s'attendre à ce que la Pologne, populaire au plus haut degré dans la France monarchique, perdît une partie de cette popularité dans la France républicaine. D'où vient donc ce contraste? On pourrait répondre, hélas! à cette question par une autre : D'où vient que la république a pour résultat de rejeter la liberté en arrière jusque par-delà 1830? D'où vient que la philosophie recule avec la liberté comme par crainte d'avoir poussé trop loin la hardiesse? C'est que toutes les causes libérales sont devenues en un moment suspectes par les conséquences anarchiques où elles ont paru conduire les sociétés.

Il faut d'ailleurs reconnaître que les Polonais de l'émigration n'ont peut-être pas suivi tous, au milieu de nos crises révolutionnaires et des perturbations de l'Europe, la politique qui était la plus propre à leur concilier les rares esprits restés maîtres d'eux-mêmes dans l'universel entraînement. Le respect de la vérité arrache aux amis de la Pologne ce douloureux aveu. Oui, quelques Polonais se sont jetés dans des hasards où le devoir ne les appelait pas; il en est, en un mot, auxquels la révolution a fait un peu oublier la patrie, et qui, en identifiant la cause de la Pologne à la cause de la démocratie turbulente, ont restreint les chances de cette nation à celles d'un parti, au lieu de les laisser associées au destin de la France elle-même.

Heureusement il s'est aussi rencontré, parmi les Polonais de l'émigration, des hommes plus sagement dévoués à leur pays, qui ont vu avec chagrin de si profondes méprises. Pour ceux-ci, le droit de la Pologne n'est point un droit révolutionnaire dont l'existence puisse dépendre de telle ou telle forme de gouvernement : c'est un principe de droit des gens, au triomphe duquel l'Europe entière est intéressée. Ceux qui pensaient ainsi ont maintenu l'idée polonaise au-dessus de nos luttes de parti. L'immense majorité de la population du royaume de Pologne marche avec eux et vit dans les mêmes sentimens. N'y aurait-il donc pas quelque légèreté à juger la Pologne entière sur les excentricités politiques de quelques membres de l'émigration?

Aussi bien, la situation européenne, qui rend la nation polonaise utile à la France, n'a point changé avec les événemens. Indépendante, la Pologne peut toujours être pour nous un auxiliaire important, si jamais nous devions nous voir entraînés dans une lutte sur le Rhin, les Alpes ou le Bosphore. Asservie comme elle l'est aujourd'hui, elle reste encore, dans l'hypothèse d'une conflagration européenne, un embarras, un perpétuel sujet de crainte pour ses vainqueurs. Sans avoir un coup de fusil à tirer, par ses seules menaces, elle peut occuper cent cinquante mille hommes. C'est à peine s'il faut moins de baïonnettes pour la contenir qu'il n'en a fallu pour la conquérir.

Ainsi le salut de la Pologne n'a point cessé d'être pour nous un intérêt de sécurité et d'influence en Europe. Nous avons toujours la même raison de désirer que la nation polonaise échappe à la fatalité qui la poursuit. Je dis plus, peut-être ne nous est-il pas défendu d'espérer cette grande réparation des torts du destin. J'ai suivi de près les vicissitudes récentes de la race polonaise. A côté d'un principe de désordre que les événemens ont mis en fermentation et qui s'épuise par lui-même, j'ai partout découvert un principe d'ordre que le temps et les malheurs ont épuré et fortifié. Rousseau avait bien remarqué ce feu de la jeunesse, cette ardeur de patriotisme, cet instinct d'avenir que la Pologne a toujours conservés au fort même de ses malheurs et de son anarchie. « Elle est dans les fers, dit-il, et discute les moyens de se conserver libre; elle sent en elle cette force que celle de la tyrannie ne peut subjuguer. Je crois, ajoutait l'auteur des *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, je crois voir Rome assiégée régir tranquillement les terres sur lesquelles son ennemi venait d'asseoir son camp. » Rousseau avait raison : jamais la Pologne n'a montré plus de ressources d'esprit, de courage militaire, de génie poétique, de vie nationale que depuis la perte de son indépendance. Sur le territoire du royaume, des souffrances héroïques, des drames émouvans dont on ne parle point, mais qui restent confiés à la tradition des familles; dans l'exil, tout le travail de la pensée libre, une action considérable sur les affaires d'une partie de l'Europe; partout des cœurs fermes, les exemples de dévouement donnés par la vieillesse et suivis avec ardeur par les jeunes gens, le courage et le sacrifice prêchés et pratiqués virilement par les femmes elles-mêmes : tel est le saisissant spectacle offert à quiconque jette un regard sur les débris de la nationalité polonaise. Aujourd'hui encore, la Pologne n'a point désespéré d'elle-même; la foi lui reste au milieu de ses malheurs. C'est cette foi que nous devons sonder : si elle est féconde, il est toujours permis aux hommes de sens de s'associer aux espérances de la Pologne, et ses amis gardent dans les douleurs du présent cette satisfaction d'avenir. Soyons donc équitables et prudens; ne nous hâtons point trop d'abandonner la Pologne sous prétexte qu'elle serait atteinte de la folie révolutionnaire qui nous perd nous-mêmes : l'insurrection d'un peuple qui cherche à secouer une domination étrangère n'est point de la démagogie, et si des Polonais se sont mêlés aux démagogues européens, c'est une erreur d'imagination dont quelques écervelés seulement sont coupables. Ne prenons pas trop facilement notre parti d'une ruine que nous avons naguère déplorée dans les mouvemens de l'émotion la plus vive, car les sentimens que le cœur nous inspirait alors, l'intérêt les approuvait; il les eût dictés, s'ils n'avaient été le fruit spontané d'une antique et noble sympathie. Enfin n'acceptons pas trop complaisamment les dé-

crets de la fortune contraire aux Polonais, car, dans sa défaite, la Pologne a conservé la jeunesse de l'esprit et la fierté du courage. Elle pense, donc elle existe; et s'il lui est donné de discipliner cette pensée quelquefois trop ardente, elle peut encore retrouver par son courage tout ce qu'elle a perdu par ses fautes, une existence nationale et libre. Quiconque aura la patience de faire la part du bien et du mal dans la récente histoire des Polonais en retirera cette conviction consolante. Sans doute, la Pologne, comme la liberté elle-même chez nous, sur son sol natal, est destinée à payer les folies de ses partisans; les causes libérales se sont gravement compromises par l'anarchie, mais toutes ne sont pas perdues.

I.

On ne saurait dire que la révolution de février ait pris les exilés polonais entièrement au dépourvu. De tous les esprits mal à l'aise qui pouvaient alors rêver une levée de boucliers, ils étaient les mieux préparés moralement. Depuis 1831, l'imagination de l'émigré n'a pas d'autre perspective ni d'autre but qu'une nouvelle guerre d'indépendance. A voir les chefs de l'émigration plusieurs années après la catastrophe de leur pays, on eût affirmé qu'ils ne cherchaient dans l'hospitalité de la France qu'une tente où ils campaient seulement pour quelques jours. Si les chances qu'ils attendaient ont long-temps reculé devant eux, si le maintien de la paix systématique les a forcés de se résigner à bâtir pour un plus long exil, ils n'ont jamais cessé de voir dans leurs établissemens de France une hôtellerie, un lieu de passage. Ce n'était pas une patrie nouvelle où ils comptaient déposer leurs os. Ceux qui s'y étaient fait une famille et s'y étaient créé des intérêts et des affections se tenaient toujours prêts à briser ces liens au premier appel du pays.

La partie savante de l'émigration polonaise se mêlait non sans éclat en Allemagne et en France aux luttes de la pensée et aux investigations de la philosophie, mais beaucoup moins pour s'absorber dans les systèmes occidentaux que pour essayer d'y introduire la teinte particulière de la science et du génie polonais : tels nous avons vu le poète Mickiewicz en France, et les philosophes Trentowski, Krolikowski, Czieskowski en Allemagne. Diserts, passionnés, naturellement poètes, inspirés par la souffrance, ils répandaient autour d'eux, même quand ils cessaient d'être orthodoxes, je ne sais quel vague sentiment religieux qui avait parfois la gravité du vieux mysticisme chrétien. Chez eux, ce sentiment n'était point un jeu d'imagination, comme chez nous; ce n'était point la fantaisie d'esprits blasés qui s'étudiaient à souffrir par manière de passe-temps : c'était le cri de l'ame réellement ulcérée; il prenait, en s'échappant de ces poitrines émues, l'accent

des tendresses et des terreurs religieuses qui remplissent l'histoire des peuples chrétiens au moyen-âge. Ainsi la philosophie polonaise survivait à l'exil, sans perdre, même sous le vêtement des idiomes étrangers, son originalité native, ses traditions de sensibilité et de poésie. Bien loin donc de renoncer à l'indépendance de leur nationalité, alors que les circonstances politiques semblaient l'ajourner indéfiniment, les écrivains de la Pologne rêvaient pour leur pays, à tort ou à raison, une destinée philosophique, un rôle de premier ordre dans le mouvement de la civilisation.

De leur côté, ceux qui n'avaient apporté dans l'exil que des connaissances militaires devenues inutiles à leur patrie, — ces officiers, jeunes ou vieux, qui désormais n'avaient plus l'emploi de leurs bras, couraient le monde pour offrir leur épée à quiconque leur ouvrait la perspective de rencontrer de nouveau des Russes à combattre. Les plus impatiens prenaient du service sous le drapeau de Schamil dans le Caucase; Chrzanowski organisait l'armée ottomane; d'autres, tout en se livrant sans réflexion aux hasards de l'industrie ou du commerce, comme Dembinski et Bem, avaient la tête bien plus aux batailles qu'aux affaires; ils combinaient de loin des plans plus ou moins précis pour la prochaine insurrection. Le problème de la grande guerre et de la guerre de partisans était posé et débattu. On raisonnait sur les fautes du passé et sur les moyens de donner à une nouvelle tentative d'indépendance un caractère plus général et plus populaire. C'était un travail d'état-major qui ne cessait point. La tête de l'armée était toujours prête à rentrer en campagne, et le soldat polonais aimait à voir en lui-même l'avant-garde d'une insurrection prochaine.

Le malheur de la Pologne, c'est que cette générosité de cœur et cette passion d'agir qui distinguaient les savans, les officiers, les diplomates, et les poussaient au même but, ne conspiraient pas assez étroitement pour les conduire à ce but par les mêmes chemins. Les regrets de tous étaient semblables et semblables leurs espérances; mais, en dépit de beaucoup d'efforts tentés par les esprits les plus calmes et les plus éminens pour rallier les individus autour d'une noble pensée de conciliation, les opinions restaient partagées sur les moyens. La patrie ne peut être sauvée que par le combat : il n'y avait point de doute sur ce point. Le combat doit être préparé par la propagande : on en tombait d'accord; mais comment devait se produire cette propagande? quel esprit devait l'animer? L'amour du pays et l'enthousiasme de la nationalité, disaient les uns. — Le patriotisme ne suffit pas, répliquaient les autres, s'il n'est surexcité par une idée nouvelle sur la constitution de la société et du gouvernement, et de cette idée comme d'une source surgissaient des fantaisies d'imagination sur lesquelles il était difficile à tous les Polonais de s'entendre.

On a vu ainsi se reproduire sur le terrain de l'exil quelque chose des discordes qui ont si souvent désolé la Pologne. Les Polonais s'étaient créé chez nous une image de la patrie assez semblable même en ce point à celle qu'ils avaient laissée sur la Vistule.

..... Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama...

Cette propagande, sur laquelle les esprits se trouvaient de bonne heure partagés, visait d'ailleurs à un double objet; elle avait en vue d'une part le royaume de Pologne, de l'autre l'Europe : la Pologne pour y entretenir le feu du patriotisme, l'Europe pour y chercher des alliés, la sympathie des cabinets constitutionnels et des peuples libéraux. Le véhicule de la pensée sur ce double terrain, c'étaient l'écriture et la parole, la littérature et la diplomatie. En général, la littérature inclinait fort du côté du parti qui s'était affublé du nom de démocratique, et qui ne pensait pas que la Pologne pût se relever sous une forme autre que la forme républicaine. Les diplomates appartenaient au parti conservateur. Les conservateurs suivaient pas à pas le progrès du gouvernement constitutionnel en France, inclinant vers ce que l'on appelait alors une démocratie monarchique, sans repousser le gouvernement républicain lui-même, s'il devenait le meilleur instrument de la restauration de la Pologne.

La question des paysans était le principal prétexte du désaccord entre le parti démocratique et le parti conservateur. Le dissentiment ne portait pas sur la nécessité de l'émancipation des propriétés et des personnes là où il restait encore des traces de servage et de féodalité. Dans l'opinion des conservateurs, qui étaient en général de la catégorie des grands seigneurs terriens, le premier acte de l'insurrection devait être l'affranchissement des paysans. Que pouvaient exiger de plus les petits gentilshommes, qui formaient le parti des démocrates? Ils n'en tenaient pas moins à faire à la haute noblesse un crime du passé. Ils eussent voulu, en ruinant sa popularité, écarter son influence du théâtre de l'action dans la propagande du présent et dans la guerre à venir. Les conservateurs, sans être moins libéraux, se montraient surtout préoccupés d'unité nationale; en promettant aux classes laborieuses la liberté et la propriété, ils songeaient à les retenir groupées autour d'eux par les liens de la fraternité. Qu'il entrât dans leurs vues des considérations d'influence, cela n'est pas douteux, et, pour quiconque connaît la condition sociale des populations polonaises, quoi de plus naturel et de plus sensé que cette ambition? Dans un pays qui sort du régime féodal sans que la bourgeoisie soit arrivée à son développement, rien n'est possible sans l'initiative, sans la direction de la noblesse. Ce n'est point là le privilége de la propriété, c'est le droit de

l'intelligence. Les secousses de bas en haut que rêvaient les démocrates, bien loin de sauver la Pologne, eussent achevé sa ruine. On sait que les conquérans de ce pays n'ont rien inventé de plus favorable à leur domination que d'opprimer la noblesse polonaise par les menaces ou par la main du peuple, espérant étouffer ainsi l'intelligence sous la matière. La théorie des démocrates, en ce point, s'accordait donc exactement avec celle du czar; elle pouvait amener le suicide définitif de la Pologne. Alors se fût accomplie dans toute sa vérité, pour cette nation infortunée, la péripétie du drame du *poète anonyme* (Krasinski), de cette sanglante *Comédie infernale* (1), où le passé et l'avenir en guerre ouverte s'écroulent l'un après l'autre, celui-ci sur les débris de celui-là. Si ce n'est que le vainqueur eût été ici, non le Galiléen, mais le czar, rien n'eût été changé à la tragique et effrayante vision de Krasinski. Voilà où pouvaient conduire les erreurs de la démocratie polonaise sur les rapports des paysans et des propriétaires dans l'œuvre de la régénération nationale. Les conservateurs, qui se formaient une idée plus juste des ressources sociales et intellectuelles du pays, n'eurent pas de peine à assurer la prépondérance de leur propagande sur le sol du royaume.

Au reste, l'émigration avait beaucoup moins à faire en Pologne qu'auprès des nations amies dont le concours pouvait être nécessaire à l'insurrection; mais sur cet autre terrain elle rencontrait de grands obstacles. Originairement, les émigrés polonais avaient été dominés par une illusion que les encouragemens de l'opinion libérale en France et en Angleterre contribuaient à entretenir. Ils avaient pensé que, l'appui des armées de l'Europe occidentale leur ayant manqué, ils trouveraient du moins un concours actif dans la diplomatie des gouvernemens constitutionnels. Ils en reçurent en effet de constans témoignages de sympathie, des protestations d'amitié, mais aucun appui qui répondît à leurs vœux. Il était manifestement démontré par l'attitude réciproque de tous ces gouvernemens que la paix tendait à devenir un système européen, et qu'elle ne serait pas troublée tant qu'elle dépendrait des grands cabinets. L'idée d'un concours de la France et de l'Angleterre, ne fût-il que diplomatique, dut ainsi être rejetée parmi les rêves sur lesquels il n'était permis de faire aucun fondement. La Pologne était donc appelée à travailler en dehors de la sphère des gouvernemens établis pour se créer d'autres forces et d'autres alliances. C'est chez les peuples limitrophes, liés à la Pologne par un même sort, que l'émigration devait désormais concentrer les efforts de sa propagande. Les diplomates et les écrivains polonais s'appliquèrent sans relâche à

(1) La *Revue des Deux Mondes* a publié (1er octobre 1843) ce drame d'un sens si profond.

cette œuvre, ceux-ci avec une certaine poésie, ceux-là avec une activité patiente.

Depuis plusieurs années, les Slaves du Danube, les Magyars et les Roumains, avaient entrepris, comme par une même inspiration, de renouer leurs traditions nationales interrompues, et de chercher dans le progrès de l'idée de race le levier de leur future indépendance. Ce sentiment s'était emparé à la fois de toutes les populations de l'Europe orientale comprises dans les deux empires d'Autriche et de Turquie (1). La Pologne poursuivait le même objet; l'occasion s'offrait belle de tenter là une alliance de principes. Le problème était de faire converger ces évolutions simultanées de la nationalité chez chacun des peuples de l'Europe orientale; c'était de se mêler au travail intérieur de ces peuples danubiens et de les entraîner ensemble dans la sphère d'action de la pensée polonaise.

La Pologne a trois maîtres. Bien que liés à la même politique par la complicité, ils n'ont point cependant usé toujours des mêmes procédés violens à l'égard du pays partagé entre eux. Le joug de la Prusse n'a point marqué au cou de ses sujets de la Poznanie les empreintes sanglantes que portent les Polonais du royaume et de la Gallicie. Le libéralisme de la nation prussienne, les idées constitutionnelles qui s'introduisaient peu à peu dans la forme du gouvernement, les traditions et la situation de ce pays qui semblaient de nature à le mettre un jour en hostilité avec la Russie et l'Autriche, avaient inspiré aux Polonais des sentimens de confiance dans leurs rapports avec la Prusse. Quant à la Russie et à l'Autriche, les opinions de l'émigration étaient divisées. Avant même les événemens de Gallicie, où les Polonais ont cru reconnaître la main de l'Autriche, le cabinet de Vienne était pour beaucoup d'entre eux l'incarnation la plus vraie du système de conquête qui pèse sur la Pologne; c'était la personnification de la perfidie savante qui les épuise. Pour ceux-là, la domination de la Russie était moins odieuse que celle de l'Autriche. La Russie, disaient-ils, en nous tyrannisant, nous fortifie; l'Autriche nous divise, nous corrompt et nous énerve. L'Autriche n'était-elle donc pas le premier ennemi à frapper? Ceux qui raisonnaient ainsi appartenaient pour la plupart à la démocratie. Les autres envisageaient l'état des choses avec moins de passion et plus de justesse. Ils admettaient que la domination et les machinations de la bureaucratie autrichienne étaient plus énervantes pour la Gallicie que les rigueurs oppressives de la police russe dans le royaume. Cependant ils ne pouvaient se dissimuler que l'ennemi vraiment difficile à vaincre, celui de la ruine duquel dépendait directement le sort de la Pologne,

(1) L'histoire en a été faite dans cette *Revue*, notamment le 15 mars et le 15 décembre 1847, et le 1er janvier 1848.

c'était la Russie. Ils imaginaient d'ailleurs qu'il se pouvait présenter telle ou telle circonstance sur le bas Danube, par exemple, où l'Autriche, comme dans la guerre de 1828, se sentirait gênée de toujours marcher de concert avec la Russie. Ils pensaient enfin que, si lente que fût la vieille race autrichienne à entrer dans les voies du progrès, si peu que la machine bureaucratique se prêtât aux réformes, l'Autriche se trouvait dans une condition à être entraînée plus vite que la Russie dans le système libéral des cabinets occidentaux. M. de Metternich était, à la vérité, pour le czar, un allié bien complaisant; mais M. de Metternich n'était pas éternel : l'Autriche ne pouvait guère survivre au vieux ministre sans être agitée et peut-être transformée par une soudaine explosion de sentimens libéraux, d'autant plus énergiques qu'ils auraient été plus rudement contenus. Les massacres de Gallicie vinrent en un sens confirmer ce raisonnement. On se souvient, en effet, que l'Autriche, menacée par les questions sociales nées à l'improviste sur ce terrain, se vit contrainte, afin d'éviter une jacquerie universelle, de promettre et d'entreprendre la réforme des lois féodales qui régissaient encore les propriétés et les personnes dans toutes ses provinces, moins la Lombardie (1). Une saine politique commandait donc aux Polonais de refouler au fond de leurs cœurs, même après le sang versé en Gallicie, les rancunes qu'ils étaient en droit de nourrir contre l'Autriche. C'était sur la Russie qu'ils devaient diriger les haines et de leurs concitoyens et des alliés qu'ils cherchaient depuis Prague jusqu'à Constantinople pour la Pologne.

Cette tactique une fois concertée, toute difficulté n'était pas vaincue. Il importait d'abord d'éclairer les populations de la Turquie et de l'Autriche sur leurs intérêts communs en présence des intentions avouées de la Russie. On pouvait faire appel à l'histoire, et les souvenirs mêmes des populations slaves venaient en aide à la propagande polonaise. Depuis que la diplomatie russe a reçu de Pierre-le-Grand et surtout de Catherine II cette direction religieuse qui tend à faire de l'empire russe le légataire universel de l'empire byzantin, les peuples de l'Europe orientale avaient pu juger, par leur propre expérience, combien peu il y a de désintéressement dans le protectorat religieux que le czar prétend exercer à leur profit. Pierre-le-Grand avait flatté l'amour-propre de ses coreligionnaires moldo-valaques, en choisissant parmi eux des conseillers, des ambassadeurs, des amis. Il avait ouvert devant leurs yeux la perspective d'un affranchissement par le concours de la Russie. Les mêmes encouragemens, les mêmes témoignages d'amitié furent donnés aux Hellènes, chez qui, par malheur, la domination ottomane se faisait plus durement sentir qu'en Moldo-Va-

(1) Voyez *Les Paysans de l'Autriche*, dans la *Revue* du 15 octobre 1847.

lachie : on exploita en eux la généreuse et décevante espérance de rentrer un jour, la croix d'une main et l'épée de l'autre, dans Sainte-Sophie. Ce que Pierre-le-Grand avait promis, Catherine essaya de le tenir, et ses successeurs l'ont imitée dans cette série de guerres et de traités qui forment la base du protectorat russe en Turquie. Cependant les peuples protégés, après avoir été dupes de cette bienveillance ambitieuse, n'avaient point tardé à s'apercevoir qu'en acceptant le protectorat russe, ils n'avaient fait que changer de joug, et qu'à tout prendre, celui de la Turquie, quoique moins éclairé, était incomparablement moins lourd. Leur attitude prouva bientôt à la Russie qu'il fallait recourir à un autre plan et donner une base politique à une propagande qui s'était trop long-temps renfermée sur le terrain religieux. La diplomatie russe, se prêtant avec souplesse à l'esprit des temps, sut avec à-propos s'emparer d'une idée nouvelle qui devait bientôt dominer l'idée religieuse. L'empereur avait revêtu avec son caractère de pontife grec celui de czar slave, et il pouvait flatter ainsi cette ambition naissante des jeunes peuples de Bohême, de Croatie, de Bulgarie, de Serbie, en s'efforçant de l'attirer dans un nouveau système politique dont il eût été le centre. Les résultats de ce nouveau système ne répondirent pas à l'attente de la Russie. Les peuples slaves de la Turquie et de l'Autriche, instruits par l'expérience du protectorat religieux, frappés surtout par cette grande iniquité du czarisme envers les Slaves de Pologne, n'accueillirent qu'avec inquiétude ou même repoussèrent avec fermeté cette propagande déguisée sous le prétexte libéral de la nationalité. Quelques écrivains de la Hongrie et de la Bohême, à la tête desquels se distinguait le poète slovaque Kollar, quelques évêques fanatiques de la Bulgarie, se laissèrent seuls séduire par cette pensée de l'établissement gigantesque d'un empire gréco-slave sur les ruines de l'Autriche et de la Turquie. Ces rêveurs n'étaient point populaires dans leur pays, et il n'était besoin que de bon sens pour montrer à leurs concitoyens que travailler en faveur de ce panslavisme, c'était se préparer le plus redoutable et le plus tyrannique de tous les maîtres. Malheureusement, le plus difficile pour la propagande polonaise n'était pas de prémunir les peuples danubiens contre ces intrigues de la Russie; c'étaient leurs propres rivalités qu'il fallait combattre, et là commençait la partie vraiment épineuse de cette tâche.

L'esprit de discorde qui régnait sur les bords du Danube était, en effet, le plus puissant auxiliaire de la Russie. Allait-on à Prague ou à Agram parler d'union des peuples? — Rien de mieux, répondaient les Tchèques et les Illyriens, mais à la condition que les Magyars de Hongrie voudront bien nous restituer d'abord, à nous Tchèques, toute la Hongrie septentrionale habitée par les Slovaques, population de notre race, et à nous Illyriens, toute la Hongrie méridionale, nos deux

royaumes de Croatie et de Slavonie, avec la portion du Banat occupée par les Serbes, possession antique et héréditaire de notre peuple. Osait-on faire aux Roumains de Bucharest et d'Iassy une proposition semblable? — C'est aussi notre avis, répliquaient-ils, pourvu que tout d'abord vous preniez soin de garantir à nos deux principautés l'annexion de la Hongrie orientale et de la Transylvanie, qui sont le noyau et comme la forteresse de notre nationalité : il sera d'ailleurs entendu qu'en nous débarrassant du magyarisme, l'on nous assurera contre le slavisme, qui nous enserre du nord au midi et peut un jour nous étouffer.

L'embarras était bien autrement grave, si l'on passait de là chez les Magyars. Avec l'entraînement de générosité naturel à leur caractère et la fougue de leur imagination, ils ne manquaient jamais de protester en termes pompeux de leur sympathie pour la cause des nationalités; mais, par un conseil de cette vanité regrettable qui domine chez eux le libéralisme, ils déclaraient presque aussitôt qu'ils ne connaissaient ni Tchèques, ni Slovaques, ni Illyriens, ni Roumains : il n'y avait en Hongrie, pour ce peuple aveuglé, que des Magyars et des sujets de Magyars. Il ne s'agit pas seulement ici des Magyars antédiluviens, qui, sans tenir aucun compte des faits accomplis depuis trois siècles, eussent voulu une Hongrie maîtresse de l'Europe orientale; il s'agit des esprits les plus éclairés et les plus libéraux de la race magyare, de ceux-là même qui, portés au pouvoir par la révolution, ont été appelés à jouer un rôle dans la guerre actuelle, après dix années de luttes brillantes à la tête du parti progressiste. La prépondérance du Magyar sur tous les peuples de la Hongrie, telle était la stipulation à défaut de laquelle les Magyars refusaient primitivement de s'entendre avec les adversaires polonais du panslavisme.

Si donc il était facile à la propagande polonaise de susciter des inimitiés et de constituer une opposition à la Russie parmi les peuples du Danube, il l'était beaucoup moins de réunir ces inimitiés en un seul faisceau. Chacun de ces peuples, envisagé isolément, était prêt à écouter le langage de la Pologne et à lui promettre ses sympathies les plus vives; mais, sitôt que la question des nationalités danubiennes se posait dans son ensemble, alors c'était le spectacle de la désolation. On n'entendait partout que les cris discordans de passions irréconciliables et de part et d'autres de violens appels à une guerre de races. Comment conjurer cette guerre, près d'éclater à la première occasion? Comment prévenir les écarts de ces passions si promptes à s'enflammer? L'entreprise était hardie; la Pologne ne recula point.

II.

L'action des émigrés polonais chez les populations du Danube se

présente, comme dans le reste de l'Europe, sous un double aspect : elle est littéraire et diplomatique. Littéraire, elle est éloquente et passionnée, mais elle agite les imaginations plutôt qu'elle ne les conduit, et les laisse ainsi suspendues dans le vague d'un sentiment généreux mal défini. Diplomatique, elle s'empare des dispositions d'esprit éveillées par les écrivains, elle les retravaille, elle leur donne une formule et une direction précises. Si elle ne parvient pas à les discipliner, c'est que la politique des Magyars oppose un obstacle opiniâtre à toute idée de transaction avec les Slaves et les Roumains.

Le slavisme avait précédé, en Bohême et en Croatie, la pensée polonaise. Les savans Schafarik et Palacki, le poète panslaviste Kollar, avaient, à la veille même de 1830, suscité l'idée slave en Bohême et dans la Hongrie du nord, parmi les populations de la famille tchèque. Dans la Hongrie méridionale, en Croatie et parmi les Illyriens de la Turquie, Louis Gaj d'Agram avait créé, en 1835, sous le nom d'illyrisme, une agitation littéraire et politique de la même nature. Lorsque le slavisme polonais se présentait sur ce terrain, le sol se trouvait donc préparé ou plutôt déjà remué, déjà fécondé par le labeur de toute une génération de poètes et de savans. La création d'une chaire de littérature slave à Paris fut l'un des instrumens les plus favorables aux mains de la propagande polonaise. M. Adam Mickiewicz était, à cette époque du moins, l'homme le plus apte à exercer, du haut de cette chaire, une vive et puissante influence en pays slave. Certes, M. Mickiewicz ne possédait pas la précision virile et la maturité substantielle du génie français : il avait tous les défauts auxquels peuvent conduire les entraînemens d'une sensibilité immense, tristement éprouvée; mais il avait aussi les avantages de cette sensibilité profonde, le feu et le lyrisme exubérant des peuples jeunes. M. Mickiewicz était un légendaire philosophique, une sorte de barde initié aux sciences mystérieuses. Son esprit s'était formé et développé sous l'influence des traditions asiatiques de la Lithuanie, où il était né. Il offrait en toute sa personne un je ne sais quoi du poète-prêtre, du *vates* des civilisations primitives.

En quittant la poésie pour le professorat, la fiction pour la science, M. Mickiewicz était resté le même homme. Son caractère, son style, ses allures, sa foi, passaient dans son éloquence; la tribune n'était pour lui qu'un trépied d'où il semblait rendre des oracles plutôt que tenir école d'érudition et de grammaire; il enseignait avec la foi et l'ardeur d'un sectaire. Les hommes de cette nature marchent perpétuellement à côté de deux écueils : l'exagération et l'illuminisme. En revanche, leur foi a du moins un accent de sincérité qui touche et persuade jusqu'au moment où l'on est forcé de les plaindre. Pour nous autres sans doute, élevés dans le sein d'une patrie souriante, nourris par une philosophie railleuse, M. Mickiewicz présentait une

originalité un peu étrange et sombre. A sa suite, vous vous sentiez entraîné comme dans les cercles gémissans de la *cité des pleurs*,

Per mè si va nella città dolente.

A la différence, toutefois, de la cité que visitait Dante sur les pas de Virgile, la Pologne de l'avenir nous apparaît toujours, dans les leçons du professeur et du poète, éclairée des vives lumières d'une immuable espérance. Le malheur purifie ceux qu'il ne tue pas; il purifiera la Pologne. Le malheur, c'est la rédemption; la Pologne se rachètera, et avec elle toutes les nations souffrantes. Telle est la pensée qui anime le slavisme de M. Mickiewicz.

A la Pologne appartenait naturellement, nécessairement, la première place dans les leçons du professeur. Il avait deviné plutôt qu'étudié les Slaves de Hongrie et cette famille si énergique des Illyriens, dont quelques-uns, les Croates, jouent un rôle décisif dans les affaires de l'Autriche, tandis que d'autres, les Serbes, sont, de l'aveu des Turcs, le plus ferme rempart de l'empire ottoman sur le Danube. M. Mickiewicz ne faisait point aux Slaves du Danube, dans le mouvement libérateur qu'il appelait avec enthousiasme, une part entièrement conforme à leurs vœux, à leurs désirs. Néanmoins, en Croatie, en Serbie comme en Bohême, l'esprit du cours fut chaudement approuvé. En effet, à part les erreurs d'érudition, jamais l'on n'avait formulé avec plus d'éclat les principes générateurs et les tendances de la civilisation slave.

La Pologne avait, aux yeux des slavistes, un grand tort à réparer. Associée directement par son histoire aux peuples occidentaux, elle avait, principalement au XVIIIe siècle, beaucoup perdu du primitif génie slave. Sa littérature, ses mœurs, sa législation, s'étaient, dans une certaine mesure, germanisées ou latinisées. La Pologne, en un mot, s'était écartée des traditions slaves : grande faute au dire de tous les slavistes de Bohême et d'Illyrie! Or M. Mickiewicz était, comme poète, précisément remonté à ces traditions primitives. Son système, analogue à celui de l'école de Goethe en Allemagne, avait été de réagir contre les influences étrangères, et de puiser toutes ses inspirations dans l'esprit et les mœurs de sa race. Professeur de littérature slave, c'était le génie particulier des peuples slaves qu'il recherchait sous les diverses couches de la civilisation polonaise. Si l'on compare les sentimens de Mickiewicz à la philosophie du poète Kollar, on n'hésitera pas à reconnaître dans le poète polonais un spiritualisme plus élevé. Kollar, en effet, comme M. Mickiewicz l'a remarqué lui-même, Kollar, tout en proposant au slavisme un grand but religieux, est matérialiste dans le choix des moyens auxquels il demande en dernier lieu le triomphe des Slaves. Kollar ne fonde point son espoir sur la puissance des idées; il invoque l'intervention du fer, l'appui armé du czarisme.

L'idéal proposé par M. Mickiewicz aux Slaves de Hongrie, de Bohême et de Turquie était sans contredit plus parfait. C'était par leurs seules vertus que la Pologne et la race slave tout entière devaient se régénérer. Grace à M. Mickiewicz, l'influence polonaise prenait ainsi un grand avantage sur l'influence russe dans le développement du slavisme en Bohême, où celle-ci était représentée par Kollar, et en Croatie, où par mille efforts elle essayait de s'introduire. En somme, le but du slavisme littéraire des Polonais dans la question slave était de résumer le génie slave, de le parer de l'éclat de la poésie et de la science, et de réunir par cet attrait, sous le drapeau de la Pologne, toutes les nationalités slaves de l'Autriche et de la Turquie.

Les diplomates polonais reprirent, afin de lui donner une forme plus précise et un caractère plus politique, l'idée qui flottait entre les mains du poète. Leur chef, le prince Adam Czartoryski, était sans nul doute, par l'autorité de son nom, par l'illustration de sa vie, par sa grande expérience, l'esprit le mieux placé pour imprimer à l'action du slavisme les allures élevées et prudentes qui, du poème épique et de l'ode, pouvaient le faire passer dans la pratique. Le prince Czartoryski n'était point du nombre de ces imaginations téméraires toujours prêtes à transformer des vœux en résolutions immédiates, et à aborder les difficultés par des coups de tête sans réflexion. Il appartenait à cette classe d'intelligences qui, chaque jour, disparaissent chez nous et en Europe avec la gravité des convictions et des caractères; c'était, dans toute la dignité du terme, un homme d'état, un de ces hommes qui, placés par l'essor de leur esprit au-dessus des préoccupations de la vie privée, consacrant leur existence à l'étude des traditions et de la science politique, vivent, par une vocation naturelle, pour le soin des intérêts généraux et l'honneur de leur pays. Dans sa longue carrière, traversée par de si nombreuses vicissitudes et toujours associée aux espérances, aux catastrophes de la Pologne, le prince Czartoryski avait pu acquérir une connaissance peu commune de la situation générale de l'Europe. Élevé au sein d'une famille qui se faisait gloire de concentrer le rayonnement des idées du XVIIIe siècle pour les répandre sur la société polonaise, il conservait le libéralisme de sentiment particulier à cette époque de philosophie. Les épreuves de l'adversité avaient trop souvent remué en lui les sources de l'émotion pour qu'il conservât avec le goût du progrès le scepticisme de nos pères. C'était donc un homme d'état qui croyait à la liberté et à la justice, et dans la pratique des affaires il savait porter en même temps et la foi et la mesure.

Le prince Czartoryski comprenait bien que le slavisme littéraire de M. Mickiewicz avait, à côté de beaucoup d'avantages, un grand inconvénient aux yeux des peuples danubiens, celui d'aboutir indirectement

au panslavisme. Ce panslavisme, il est vrai, devait, dans la pensée du poète, agir au profit de la liberté par le bras libéral de la Pologne, non au profit du despotisme par le bras des Russes; mais, que l'union de tous les Slaves se fît par l'un ou par l'autre de ces instrumens, elle n'en avait pas moins pour résultat la fondation d'un état formidable sur les débris de l'ancienne Europe orientale. Dans toutes les hypothèses, que la victoire restât au panslavisme unitaire de la Russie ou au panslavisme fédéral du poète polonais, ceux des peuples de l'Europe orientale qui n'appartiennent point à la race slave avaient droit de s'effrayer de la puissance colossale qu'elle devait par là s'assurer. Que pouvaient, en effet, devenir huit millions de Valaques et cinq millions de Magyars au milieu de ces quatre-vingts millions de Slaves, Polonais, Russes, Tchèques, Illyriens? Les Slaves eux-mêmes n'admettaient pas tous l'idée d'une confédération dans laquelle chacune des quatre grandes familles slaves eût été obligée de sacrifier son individualité et son indépendance à l'unité de la race entière. Vis-à-vis de chaque peuple de cette Europe orientale, si fort préoccupée de progrès, il y avait une politique spéciale à suivre. La Bohême savante et méditative, la Croatie et la Serbie belliqueuses, la Bosnie à demi barbare, la Moldo-Valachie élégante et raisonneuse, les Magyars toujours prêts à prendre feu, ne pouvaient pas être conseillés de la même manière, et, si l'on remarque à quel degré d'exaltation étaient arrivées les passions qui séparaient ces peuples, on concevra que la tâche de les réunir et de les concilier exigeait le concours du temps tout aussi bien que le tact le plus délicat et la persévérance la plus attentive. Il s'agissait, avant tout, de présenter le slavisme aux populations de la Turquie et de l'Autriche comme un concert d'évolutions diverses parfaitement distinctes, et non comme le mouvement concentrique de forces aspirant à l'unité. Cette distinction fut le point de départ de la propagande diplomatique dont le prince Czartoryski était l'ame. Ainsi compris, le slavisme laissait d'une part aux Tchèques de la Bohême, aux Illyriens de la Croatie et de la Serbie, la pleine liberté de leurs destinées individuelles; de l'autre, il donnait aux Magyars et aux Roumains de la Moldo-Valachie, aux Turcs et aux Allemands de l'Autriche, l'espoir de sauvegarder leur nationalité dans toutes les éventualités. La consolation n'était pas sans amertume pour ceux de ces peuples qui, exerçant sur les Slaves le droit de la conquête, devaient infailliblement le perdre dans cette profonde transformation de l'Europe orientale; c'était cependant une consolation, puisqu'au lieu d'avoir à redouter la domination absorbante du panslavisme russe de Kollar ou du panslavisme libéral de Mickiewicz, ils obtenaient l'indépendance de leur race au milieu des quatre familles slaves indépendantes. Les Valaques acceptaient assez volontiers l'alliance de la Pologne à ces conditions; mais les Magyars,

fidèles à leurs préjugés, se croyant à eux seuls tout l'Orient et le boulevard de l'Europe contre le panslavisme russe, persistaient à repousser toute proposition qui eût impliqué le sacrifice de leur prépondérance sur les Slaves et les Valaques de Hongrie. Au fond, le cabinet autrichien et le divan pouvaient s'accommoder de la politique des diplomates polonais; car, d'un côté, en prêchant le slavisme, ceux-ci essayaient, pour mieux combattre l'influence russe, de réunir les Slaves et les Valaques de Turquie autour du sultan; de l'autre côté, ils ne songeaient à soulever les Slaves d'Autriche contre le cabinet de Vienne qu'autant que les Allemands autrichiens prétendraient rester les alliés à tout prix des Russes. Le prince Czartoryski put se féliciter bientôt d'avoir donné une vive impulsion à cette politique. Le parti qu'il dirigeait ne tarda pas, en effet, à prendre dans les affaires slaves une influence que le slavisme littéraire n'était plus en mesure de lui disputer.

III.

A peine la propagande diplomatique avait-elle substitué son action à celle du slavisme littéraire, que celui-ci disparut, absorbé tout entier dans le slavisme religieux. C'était une heureuse pensée, si elle n'eût été bientôt dénaturée, de fortifier ce mouvement national des Slaves en appelant la religion à y concourir. Il était dans le caractère un peu mystique des écrivains polonais d'y songer. Le clergé polonais, en prenant une part active à l'insurrection de 1831, avait maintenu à l'église toute sa popularité parmi les patriotes; et, quoique la papauté eût livré pieds et poings liés le glorieux catholicisme polonais à l'orientalisme de la Russie, la Pologne, plus chrétienne assurément que le pape, avait conservé sa ferveur catholique. C'était un instrument du patriotisme, une des grandes forces de la nationalité dans sa lutte avec le czar schismatique. A la vérité, cet attachement au catholicisme était d'une certaine manière une défaveur pour la Pologne dans ses rapports avec les populations de la Bulgarie et de la Serbie. Cependant l'émigration polonaise, la diplomatie comme la poésie, autant par entraînement religieux que par résignation, s'était réfugiée avec espoir à l'ombre de la croix romaine.

Il est certain que le catholicisme polonais était plus expansif et plus hardi que celui de la vieille église latine, où se maintenaient encore la charité et la pureté des mœurs, mais non plus le génie ni la foi militante. Il est certain que l'idée de réchauffer la vie dans les veines glacées de ce clergé sans vigueur et sans audace n'était point une idée qui fût déplacée en notre temps ni dépourvue d'importance pour l'avenir de la Pologne. Avec une papauté grande par la pensée, la Pologne avait dans le catholicisme redevenu entreprenant un invincible allié.

Les diplomates semblaient être de cet avis comme les poètes. Ceux-ci, toutefois, en se proposant de retremper le christianisme latin aux sources de la tradition, n'auraient fait que le pousser à l'illuminisme, s'ils eussent été suivis. L'intervention inattendue d'un personnage jusqu'alors inconnu détermina cet écart de la philosophie polonaise. Si j'ouvre le cours de M. Mickiewicz (*l'Église et le Messie*), je lis, au chapitre intitulé *Maître*, ces paroles encadrées dans une mise en scène non dépourvue d'étrangeté :

« Je ne suis pas un docteur, ce n'est pas à moi de vous enseigner les mystères de la nouvelle révélation; mais je suis une des étincelles tombées du flambeau, et ceux qui en suivront la trace trouveront peut-être plus facilement que moi CELUI qui est la voie, la vie et la vérité... Comme je ne parle pas appuyé sur un livre, comme je ne vous expose pas un système, je me proclame à la face du ciel le témoin vivant de la révélation nouvelle, et j'ose sommer ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui sont parmi vous et qui connaissent la révélation, qu'ils me répondent comme hommes vivans, qu'ils me répondent : Existe-t-il, oui ou non?... » (Ceux à qui s'adresse l'appel se lèvent, et, la main levée, répondent : Oui.) « Ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui l'ont vue incarnée, qui ont vu et qui ont reconnu que leur maître existe, qu'ils me répondent : Oui ou non!... » (Ceux à qui s'adresse l'appel se lèvent et répondent : Oui.) « Et maintenant, mes frères, ma tâche devant Dieu et devant vous est finie. Puisse ce moment vous donner toute la joie et toutes les vastes espérances dont je suis rempli! »

Quel était ce maître, ce messie de la foi nouvelle dont le professeur venait ainsi témoigner devant son auditoire?

Au milieu d'un siècle raisonneur, la race polonaise possède le privilége de sentir vivement et de parler avec tout le mouvement intérieur de l'émotion. Lorsque ce don de la nature se rencontre dans quelque tête hardie avec un peu d'étude et d'art, il produit un genre d'éloquence admirablement propre à agiter les imaginations et à remuer les fibres de la sensibilité. Et si cette qualité précieuse de penser avec émotion et de s'exprimer en images saisissantes était unie à un désir ardent d'agir, à cet instinct de supériorité qui fait les sectaires, elle atteindrait à un haut degré de fascination. Telle était la nature de ce personnage mystérieux que M. Mickiewicz désignait sous le nom de *maître* avec la dévotion plus que fervente d'un disciple. Les profanes osaient l'appeler Towianski. M. Towianski était un petit gentilhomme lithuanien comme M. Mickiewicz, et nourri comme lui des traditions religieuses de cette contrée féconde en légendes.

La carrière apostolique de M. Towianski avait commencé par une faveur d'exception; il avait été prophète en son pays. Les gens de son entourage, les paysans, le tenaient pour un esprit supérieur; ils subissaient respectueusement son empire. Aussi l'entourèrent-ils de leurs sympa-

thies les plus vives à son départ. M. Towianski avait quitté volontairement la Russie; il n'était point émigré. Il n'avait pris aucune part à la guerre de 1830, quoiqu'il fût d'âge à combattre. Possédant le privilége de seconde vue, n'ayant point de goût pour le recours à la force, il n'avait pas, disait-il, approuvé une tentative qui devait entraîner tant de malheurs. M. Towianski était arrivé en France au moment où l'éloquence de M. Mickiewicz était dans son éclat, et son christianisme dans toute son exaltation poétique. Au débotté, le *messie* se présente chez le poète et lui dit : Frère, je suis le libérateur envoyé de Dieu pour annoncer la parole de vie à l'émigration; j'ai la mission de vous en faire part pour que l'émigration le sache par votre bouche. — Le poète ne reçut pas la foi nouvelle de première inspiration; il ne se sentit point écrasé par la splendeur du vrai, ainsi que Paul sur le chemin de Damas. Comme le premier venu des pharisiens, il eut l'impiété de demander au messie ses lettres de créance, des témoignages de sa mission, en un mot des miracles : *Magister, volumus a te signum videre.* Qu'à cela ne tienne! reprit le maître, et le miracle fut accompli. Si l'on en croit les incrédules, M. Towianski n'avait besoin que de bon sens pour accomplir la cure merveilleuse et immédiate qui lui donna M. Mickiewicz pour premier disciple.

Cependant M. Towianski ne cessait de dire : Je n'ai rien étudié, je ne suis point un savant, je ne sais rien, si ce n'est que je suis inspiré par un souffle divin pour faire connaître à l'émigration polonaise que ses malheurs sont finis et que des temps nouveaux vont apparaître. — Soyons équitable : M. Towianski n'avait rien du matérialisme grossier que les prophètes de notre pays prêchaient dans leurs écrits depuis 1830; il prenait son point de départ dans le spiritualisme le plus parfait, dans le catholicisme lui-même; il prêchait le sacrifice, l'expiation, le détachement des choses ici-bas, l'affranchissement de l'ame et l'élévation à Dieu; il avait la chaleur de la foi, c'est-à-dire la plénitude et l'autorité de la parole. Pourtant un fait remarquable n'avait point échappé à quelques-uns d'entre ceux qui l'écoutaient. M. Towianski apportait bien à la Pologne la promesse de sa résurrection, mais par quels moyens? Par la perfection intérieure, par le renouvellement des consciences, par le rayonnement naturel du beau et du vrai. C'était beaucoup de spiritualisme quand on était un peuple vaincu et que l'on avait à reconquérir son indépendance. Les diplomates et les généraux de l'émigration goûtaient mal cette théorie du rayonnement de la vérité; celui des boulets leur paraissait plus national et plus sûr. — Mais, répondait M. Towianski, qu'est-ce que le bien et le mal? qu'est-ce que la victoire et la défaite? Lorsque l'ame est impure, elle est, par la raison de son impureté, plongée dans les ténèbres de l'erreur; des légions d'anges noirs s'amoncellent à ses côtés, l'égarent, l'obsèdent, la

perdent, la précipitent sous les pieds de l'ennemi : c'est la défaite. Au contraire, lorsque votre ame est pure, par le seul effet de sa pureté, elle marche entourée de lumière; des armées d'anges blancs, d'autant plus nombreuses que cette pureté est plus grande, vous guident à travers tous les obstacles et vous conduisent à une victoire assurée. Voulez-vous savoir, par exemple, pourquoi Napoléon a vaincu le monde? C'est parce qu'il avait en lui la plus grande pureté et autour de lui la plus grande armée d'anges blancs qui eût encore accompagné les pas d'un mortel. Aussi le napoléonisme est-il un des dogmes fondamentaux de la religion nouvelle. Napoléon, de tous les hommes de l'époque passée le plus miraculeux, suivant l'expression de M. Mickiewicz, est le continuateur du Christ, et Towianski vient à son tour continuer l'œuvre de Napoléon. *Non veni solvere, sed adimplere.*

La prédication officielle et publique de M. Towianski avait commencé le 25 septembre 1841, en l'église Notre-Dame de Paris, après la messe. M. Towianski et M. Mickiewicz avaient communié devant un petit nombre d'initiés et beaucoup de profanes, convoqués par lettres d'invitation de M. Mickiewicz. M. Towianski déclara qu'il venait, par ordre divin, annoncer que l'heure du Seigneur avait sonné, et que l'époque de grace allait surgir. « Ne vous étonnez pas, disait-il, si je parle d'une mission que je tiens d'en haut. Lorsque la méchanceté humaine est arrivée aux dernières limites, la Providence recourt d'ordinaire aux moyens et aux remèdes directs. Avant de se faire connaître ici-bas, ce travail se prépare dans le sein de la science suprême; il s'élabore dans la pensée divine avant de descendre de la région des esprits pour revêtir une forme humaine, — témoin les Testamens, l'Ancien et le Nouveau. — Autrefois le triomphe de la pensée divine s'accomplissait par un enchaînement de révolutions successives; aujourd'hui, elle opère plus promptement, elle se développe avec la rapidité de la foudre..... Je vous garantis solennellement, dit l'orateur en terminant, que l'œuvre du Seigneur vient de commencer. »

La mission de M. Towianski rencontra, il faut le dire, beaucoup d'incrédules, et ceux des membres de l'émigration qui ne pensaient point que l'illuminisme fût un bon moyen de hâter l'affranchissement de la Pologne accusaient hautement le révélateur d'être un agent fort habile venu à propos pour paralyser les forces de la propagande. Cependant M. Towianski opérait aussi des conversions et trouvait des admirateurs fanatiques. Admirablement servi par le culte étrange que lui avait voué M. Mickiewicz, il passionnait certaines imaginations qui rivalisèrent d'enthousiasme avec le poète. Des femmes s'attachaient à ses pas et lui demandaient l'initiation à la foi nouvelle. A la fin de 1841, les réunions fraternelles s'étaient transportées de l'église métropolitaine à celle de Saint-Severin. Suivant le langage de M. Towianski, la Vierge patronne

de la Pologne avait pris plaisir à chercher asile dans la chapelle délaissée d'un quartier antique de Paris; il avait lui-même apporté une image de la Vierge de Wilna, l'une des deux vierges miraculeuses de la Pologne, et chaque jour, du lever au coucher du soleil, une foule d'adeptes adoraient, la face contre terre, cette image dans l'église de Saint-Severin. M. Mickiewicz ne montait point en sa chaire du Collége de France sans avoir passé là une heure de recueillement et de méditation. La place Vendôme était aussi honorée des visites fréquentes des disciples de M. Towianski; ils y venaient aspirer à cœur ouvert les grandes inspirations du héros qui partageait avec la Vierge leurs hommages et leur culte. Ils n'eussent point passé la tête couverte devant le bronze triomphal d'où le Christ-soldat, comme du centre du monde nouveau, contemple la ville et l'univers. La dévotion à la Vierge patronne de la Pologne et la dévotion à l'empereur, premier messie des peuples slaves, étaient les signes extérieurs auxquels les prosélytes du messianisme se faisaient connaître.

M. Towianski, devenu suspect, dut quitter Paris et se réfugier tantôt en Suisse, tantôt en Belgique, jusqu'à ce que la France lui fût rouverte (1). Il agissait du fond de l'exil. Il avait d'ailleurs, dès l'origine, déposé sa parole, l'esprit du *Verbe*, dans un écrit de quelques pages intitulé *Banquet* (2), publication mystique dont le sens n'est point toujours bien saisissable, et qui, par cette raison même, exerçait davantage l'imagination des gens de bonne volonté.

Qu'importe ce que M. Towianski est devenu et quels fantômes poursuit son intelligence? Semblable à sa théorie, il a passé dans l'émigration comme un brouillard, comme passent d'habitude les élucubrations émanées de ces sources de rêverie qu'il a si souvent fréquentées à l'ombre des forêts mythologiques de la Lithuanie. Sa principale gloire, je voulais dire son principal méfait est d'avoir subjugué et asservi l'intelligence de M. Mickiewicz, dont la justesse et la vigueur eussent été si précieuses pour son pays; qui ne l'a pas déploré? M. Mickiewicz, en se faisant avec une si grande complaisance le saint Jean de ce messianisme, inclinait étrangement du côté des fantaisies apocalyptiques. Il était le disciple du Verbe, et cette pensée le remplissait d'un feu mystique qui l'épuisait en le consumant. Je ne sais quoi de

(1) L'expulsion de M. Towianski fut signée le 13 juillet 1842, le jour même de la mort du duc d'Orléans. Les messianistes virent dans cette mort le doigt de Dieu, qui vengeait son messie méconnu. Un jeune écrivain, qu'une imagination vive et curieuse avait conduit du côté de cette école, mais qu'un excellent fonds de science et de raison en avait ensuite écarté, M. Lèbre, dont les lecteurs de cette *Revue* n'ont peut-être pas oublié le nom, mourut quelques jours après s'être éloigné de M. Mickiewicz : c'était un nouveau signe du Dieu vengeur de Towianski.

(2) Cet écrit a été traduit vraisemblablement par un Polonais qui savait peu de français, ce qui n'ajoute point à la clarté de la pensée.

sombre et de fiévreux se mêlait aux accens affaiblis de sa parole, que bientôt l'on n'allait plus comprendre. Le mouvement religieux qu'il avait tenté s'abîmait ainsi avec son imagination elle-même dans la fantasmagorie d'un culte insaisissable (1).

A la veille de février, le slavisme diplomatique survivait seul au slavisme littéraire, qui s'était perdu dans le slavisme religieux. La révolution européenne, en arrachant soudainement les émigrés polonais aux travaux de la propagande pacifique, a emporté les esprits bien loin de ces préoccupations sur les champs de bataille du slavisme militant. Le moment était-il venu? les idées que cette propagande avait semées sur le sol mouvant de l'Europe orientale avaient-elles mûri? La réponse est dans l'histoire de la Hongrie depuis un an; non, les idées pratiques que la diplomatie polonaise avait répandues et caressées avec tant d'espoir n'étaient point prêtes pour la moisson. La Pologne russe, contenue en quelque sorte homme par homme, était disposée à tout entreprendre, si l'ensemble de la situation européenne eût été favorable, si les alliances projetées eussent été sûres, si le grand obstacle à toute reconstitution de l'Europe orientale, la rivalité des Magyars et des Slaves, eût été surmonté. Les Tchèques, les Croates, les Serbes, les Slaves de l'Autriche et de la Turquie, les Roumains, étaient résolus à se joindre aux Polonais dans la lutte qu'ils espéraient recommencer. Le magyarisme, exalté lui-même par la révolution européenne, a fait échouer tous ces projets. Les Slaves de l'Autriche et ceux de l'empire ottoman, qui ont aussi coopéré ou de leur personne ou par leurs encouragemens à cette lutte, obligés de combattre les Magyars, ont perdu leur liberté d'action, et, loin de prêter aux Polonais un appui contre le czar, ils ont dû subir la fatale bienveillance des Russes.

La diplomatie polonaise avait prévu de très loin ces douloureuses conjonctures; elle avait lutté sans relâche contre ces préjugés et ces passions qui devaient briser le faisceau des peuples du Danube au moment même où leur avenir dépendait de leur union. Ce n'est donc point l'intelligence qui lui a manqué, c'est le temps. La révolution imprévue qui venait en mars 1848 agiter l'Europe orientale surpre-

(1) Chacun sait l'épigramme de Racine sur certaine tragédie :

> ..... Aussitôt que l'ouvrage a paru,
> Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Le contraire est arrivé pour le messianisme, quoiqu'il n'ait point eu de succès brillant : il s'est même rencontré une tierce personne pour en réclamer l'invention : c'est un savant mathématicien, M. Hoené Wronski, auteur en effet d'un vaste traité sur la réorganisation des sciences, sorte de *Novum Organum* qui est fort loin d'avoir la clarté de celui de Bacon. Ce livre, antérieur à la prédication de Towianski, porte le titre de *Messianisme*, et contient, au milieu d'une forêt de formules, quelques idées claires et simples. Le fonds est mystique.

nait les diplomates polonais au milieu de vastes plans, dont les bases étaient assises sans avoir pourtant reçu tout leur développement. Est-ce un désastre irréparable? Non, et je ne prends point cet espoir dans les éventualités de la guerre de Hongrie, parce que les Magyars, avec toute leur bravoure, n'ont nulle chance d'échapper à une ruine complète, s'ils n'obtiennent pas le secours d'une guerre entre la Prusse et l'Autriche ou entre la Russie et les Turcs. Quoique possible, une semblable guerre n'est pas probable. Je raisonne donc sur la Pologne indépendamment de la fortune des occasions, et je ne demande rien pour elle au hasard. C'est dans les évolutions logiques des événemens, c'est dans le progrès naturel de l'idée de nationalité, que la race polonaise a droit de fonder ses calculs. Les idées justes ne périssent pas: le slavisme libéral ne sera pas submergé dans le naufrage de la Hongrie. Je crois, pour mon compte, aussi vivement que jamais à la possibilité d'une Autriche constitutionnelle et slave. Je déplore amèrement que le magyarisme ait rendu l'alliance des Russes nécessaire à la maison d'Autriche. Je gémis en contemplant, à travers tant de ruines, cette armée du panslavisme attirée au cœur de la Hongrie par l'héroïsme funeste des Magyars; mais j'ai la confiance qu'une Autriche slave et constitutionnelle, telle que l'a voulue la diète de Kremsier, telle que la promet de nouveau le jeune empereur, ne serait pas long-temps l'humble alliée des Russes. L'Autriche, dans ce cas, deviendrait, bon gré mal gré, l'arche du slavisme libéral, ce que les Polonais eux-mêmes ont espéré qu'elle serait, lorsque les Slaves élevaient au trône le fils de l'archiduchesse Sophie, après avoir sauvé l'empire. Or l'avenir de la Pologne n'est pas perdu tant que l'on peut compter sur l'avenir du slavisme.

HIPPOLYTE DESPREZ.

LE

SALON DE 1849.

Fidèle reflet d'un siècle de doute et d'indifférence, l'art moderne est essentiellement éclectique. Une érudition générale, un goût tempéré qui agrée et apprécie tous les styles, une habileté courante de main qui les reproduit quelquefois heureusement, tel est le caractère que présentent, à notre époque, les arts plastiques, et en particulier la peinture. Il n'y a plus d'écoles, car qui dit école dit esprit d'exclusion systématique, et notre esthétique tolérante admet, au contraire, les expressions les plus diverses de la pensée. Depuis la défaite de l'école de David, la dernière qui ait eu ses traditions, son culte, ses réprobations, un travail s'est opéré presque identique à celui que tentèrent au IIIe siècle, dans le domaine de la science et de la philosophie, les Grecs d'Alexandrie. Comme eux, à bout de formules, nous nous sommes retournés vers le passé, nous avons évoqué successivement tous les systèmes et entrepris de les faire revivre d'abord, puis de les concilier et de nous les assimiler. Florentins, Vénitiens, Flamands, Espagnols, Français du XVIIe et du XVIIIe siècle, tous nos devanciers ont été interrogés; à tous on a demandé leur secret, à tous on a pris quelque chose, et de ces débris on s'est efforcé de construire un édifice nouveau. Voilà tantôt vingt ans que beaucoup d'étude, de talent, de génie même, se dépensent à cette entreprise. En est-il sorti une forme originale? Après tant de retours sur les routes battues, a-t-on découvert une voie nouvelle?

Non. Ce travail de compilation n'a encore engendré que la confusion des langues. Consultez chaque exposition. Comme au Panthéon de Rome, il n'est dieu étranger qui n'y ait sa place; toutes les doctrines anciennes et modernes s'y coudoient dans un pêle-mêle assez discordant. Chaque innovation qu'on y signale n'est, le plus souvent, qu'une exhumation, une fantaisie rétrospective de plus. L'un remonte jusqu'aux Étrusques, l'autre s'arrête à Watteau, et, ce qui n'est pas moins remarquable, ce sont les transformations inattendues que subit souvent à des intervalles rapprochés la manière de chaque artiste, aujourd'hui sectateur austère de la ligne, demain séduit par la magie vénitienne, — tant le doute et l'hésitation sont en toutes choses, tant la défaillance est universelle!

Dans cet état confus de l'art qui correspond à des incertitudes plus générales, un seul trait distinctif se révèle : c'est la part de plus en plus large faite dans les compositions à la nature extérieure, la tendance à subalterniser la figure humaine, à la supprimer souvent tout-à-fait : signe de décadence. Aux premiers jours de la peinture, la personne divine était exclusivement représentée. Le Christ et sa mère siégent d'abord seuls sur la coupole d'or de la basilique byzantine. Ce n'est point encore le simulacre qu'on admire, c'est le dogme qu'on vénère. Les premiers admis sont des anges en adoration aux pieds du divin symbole; puis, les apôtres et les chœurs des saints viennent se ranger symétriquement des deux côtés du sanctuaire, et déjà, dans ce rapprochement entre la terre et le ciel, la divinité dépose ses formes colossales et revêt des proportions plus accessibles. Ce n'est que plus tard qu'on s'enhardit à reproduire une action détachée dont la Bible ou la vie des saints fournissent le thème invariable, et lorsqu'enfin les faits et les personnages humains ont pris place, agissent et se meuvent en dehors de la légende sacrée et suivant les conditions de la vie terrestre, la première période de l'art est close. Après le cantique l'épopée; l'ère héroïque succède à l'ère sacrée. Le but spécial étant alors la glorification de l'homme, de ses actes, de ses passions, la splendeur de la forme atteint son apogée. C'est le triomphe de la peinture dite historique comme aussi du portrait. On commence bien à s'occuper des accessoires et des entourages, jusque-là dédaignés, mais on ne les accepte encore que comme encadrement, tout en les traitant d'une manière supérieure. Tels sont les fonds de paysage, les fabriques, les détails d'ornementation que nous admirons dans Raphaël. L'école des Carraches et les Vénitiens offrent les premiers exemples du paysage et des sujets de nature morte représentés isolément, et à la fière allure que ce genre nouveau reçoit de Titien et du Dominiquin, on reconnaît le passe-temps de maîtres habitués à d'autres jeux. C'est la Flandre qui a créé le paysage moderne, le tableau d'intérieur, les représenta-

tions d'animaux, de fleurs et de fruits. Ce sont les Flamands qui, remplaçant désormais l'interprétation par l'imitation de la nature, ont ouvert la troisième période de l'art, la période *naturaliste*, celle que nous subissons aujourd'hui en dépit de toutes les tentatives de restauration grecque et romaine, de réhabilitation du moyen-âge ou des écoles postérieures. Vainement, comme je le disais en commençant, l'admiration des types antiques inspire-t-elle à nos artistes le désir pieux de les reproduire, ou tout au moins de les adapter au présent : cet éclectisme ne fait que des érudits, des érudits utiles, si l'on veut, et dont les travaux ne sont point sans influence; mais là n'est pas la vie, là n'est pas l'avenir. Tandis que nous reconstruisons des souvenirs et que nous nourrissons des regrets, le courant du siècle nous emporte, Dieu sait où, mais bien loin de ces régions idéales vers lesquelles nous avions cru pouvoir remonter.

Ainsi, en écartant de trop nombreux emprunts, si nous recherchons ce qui nous appartient véritablement en propre, que trouvons-nous? Le paysage, les peintures d'animaux et le tableau de genre : triste bilan, quand on se reporte aux richesses d'autrefois. La grande peinture, les tableaux religieux, les compositions historiques dans l'acception traditionnelle du mot, ne se composent que d'imitations plus ou moins habiles. L'originalité ou plutôt le germe d'originalité de l'époque actuelle, c'est un sentiment des harmonies du monde physique que l'antiquité ne semble pas avoir connu, que l'âge chrétien n'admit qu'accessoirement, et qui reste le seul goût, la dernière aspiration d'une génération vieillie. Ce sentiment encore instinctif revêt, chez la masse, une expression grossière, et n'est qu'une sorte de protestation brutale contre les anciennes traditions. Ce sont les réalistes purs. Chez quelques-uns, et c'est un bien petit nombre, il est accompagné d'une recherche de l'idéal, d'un certain parfum de poésie intime, senteur avant-courrière peut-être d'un printemps nouveau. Si ces deux éléments, naturalisme et rêverie, parviennent à se combiner dans une juste mesure, si le premier ne se développe pas de façon à absorber le second et à nous conduire, de dégradations en dégradations, jusqu'aux dernières extravagances du matérialisme hollandais, l'art moderne aura rencontré une formule durable et féconde.

Le salon de 1849 exprime assez exactement la phase présente d'incertitude et de transition. A ce point de vue, il offre un intérêt tout spécial. Imitation et fantaisie réaliste, ces deux tendances, qui partout prévalent sur les anciennes distinctions d'écoles, nous indiquent le seul ordre logique à suivre dans ce dépouillement des derniers travaux de la peinture contemporaine.

I. — PEINTURE RELIGIEUSE ET HISTORIQUE.

Dans la série des imitations, les sujets religieux forment, comme toujours, le contingent principal. Pastiches sans goût, reproductions insipides de lieux communs italiens éternellement rebattus, ces sortes de machines se construisent, comme les vers latins se font au collége, avec des hémistiches pillés à droite et à gauche dans le *Gradus ad Parnassum*. On copie en détail, on larronne maladroitement. Ce Christ a été pris en Italie, cette Vierge en Allemagne; le saint Jean est manifestement de fabrique espagnole. Faites-nous donc plutôt une bonne copie de Rubens ou de Daniel de Volterre, tout le monde y gagnerait. Mais M. Coutel veut avoir son *Calvaire*, M. Colas son *Élévation du Christ*, M. Lecomte sa *Visitation*, etc.; en outre, chacun a la prétention d'y mettre du sien. Que dire, hélas! de ces variantes? M. Coutel introduit une scène de pugilat au pied de la croix entre deux soldats jouant aux dés, dont l'un, par parenthèse, est affublé d'un certain justaucorps orange de la nuance la plus ébouriffante. La belle invention, que ces coups de poing et que ce justaucorps! Le coloris général est à l'avenant. C'est aussi pour innover sans doute que M. Janmot rassemble autour du Sauveur, dans le jardin des Oliviers, Néron, Voltaire, les apôtres, Calvin, Marat, des Polonais (on en met partout), Henri VIII, Savonarole et une foule d'autres personnages fort surpris de s'y rencontrer. Pure caricature!

On pourrait faire remarquer à MM. Timbal et Casey, qui ont traité le même sujet, que, sans s'astreindre servilement à la rubrique et au texte sacré, il est bon néanmoins de suivre dans ces sortes de compositions certaines données générales, faute desquelles on s'expose à n'être pas compris. Dans un *Christ aux Oliviers*, par exemple, le bosquet d'oliviers est un accessoire nécessaire. Ces messieurs ont cru pouvoir se passer de ce poétique détail, je ne sais trop pourquoi, et le spectateur hésitant ne devinerait jamais le sujet de la scène sans le secours du livret.

Dans *la Visitation* de M. Lecomte, il n'y a guère qu'un fond de paysage assez agréable. M. Colas est celui qui a su le mieux rhabiller son thème. Sa composition est convenable, son dessin régulier, et le ton général de son tableau d'un gris qui ne choque pas la vue, comme la couleur tapageuse de M. Coutel; mais rien de plus vulgaire que ses airs de tête. Quant à M. Galimard le Byzantin, qui ne compte pas moins de dix-huit tableaux, cartons ou dessins au salon, on ne sait jamais s'il fait de la peinture à l'huile ou des vitraux. M. Galimard devrait bien enfin prendre un parti. Au point de vue archéologique, son *Jésus-Christ* en manteau de pourpre, couronné du nimbe d'or, a certaine-

ment sa valeur. Il est d'un noble style, et fait penser aux terrifiantes mosaïques de la voûte du baptistère à Florence. Le même sentiment a inspiré sa *Vierge aux Douleurs,* mais c'est dessiné, comme on dit, avec un clou. Au reste, il y a dans tout ce que fait M. Galimard un parti pris d'archaïsme qui rend avec lui toute discussion impossible. A quoi bon s'évertuer à prouver qu'une pièce d'étoffe n'est point une feuille de tôle, et que les cassures d'une draperie ne présentent pas dans la nature l'anguleux aspect d'une figure trigonométrique, comme dans une certaine *Junon jalouse* que Dieu vous préserve de rencontrer? M. Galimard sait cela, et, s'il tient à son système, tous les raisonnemens du monde ne le ramèneront pas. Essayez donc aussi de dire à M. Balze que les draperies, les flots, la barque de son *Christ calmant la tempête,* sont uniformément taillés dans un même bloc de granit! Il répondra qu'il procède de Raphaël, comme M. Galimard procède des Étrusques. Il n'est si mince cadet aujourd'hui qui ne se réclame de quelque haut parentage.

A qui sommes-nous redevables de cette glorification de saint Quentin entreprise par M. Ronot? M. Ronot paraît voué au culte de saint Quentin. Il le montre d'abord prêchant l'Évangile à un auditoire de druides et de guerriers barbus dont les sourcils froncés n'indiquent pas des esprits bien dociles à la grace. A quelques pas de là, nous retrouvons le saint prêt à être décapité. L'approche du trépas peut certainement blêmir le visage du plus intrépide et du plus résigné; mais il est impossible qu'elle produise une teinte verdâtre pareille à celle dont M. Ronot a enduit tout le corps de son personnage. Ce corps-là est un cadavre, un cadavre déjà ancien, qui a séjourné dans la rivière. Quand on voit des tableaux comme ceux de M. Ronot, de M. Coutel, de M. Colas, on se demande où ces artistes ont étudié la figure humaine. Parce qu'on fait des Juifs ou des Gaulois, ce n'est pas une raison pour leur donner des airs aussi effroyables.

Je ne citerais pas *les Disciples d'Emmaüs* de M. Janet-Lange, *Jésus chez Marthe et Marie* de M. Croneau, et surtout deux pendans de M. Riesener, *la Naissance de Jésus-Christ* et *la Naissance de la Vierge,* si ces tableaux n'étaient inscrits sur le livret comme commandés par le ministère de l'intérieur. Le ministère de l'intérieur n'est pas toujours heureux dans ses commandes. Quel beau service il aura rendu à l'art en encourageant la création d'œuvres pareilles, et combien seront heureuses les paroisses que la munificence gouvernementale dotera de ces pieux monumens! C'est, disons-le en passant et d'une manière générale, une grave et délicate question que celle des secours et encouragemens à donner à l'art. Sans apporter le zèle farouche d'un prédicant d'économie et sans marchander quelques milliers de francs sous prétexte qu'ils seraient mieux employés à acheter des rails, il serait temps

de réduire à leur juste valeur des prétentions souvent exorbitantes, et de se placer, pour les apprécier, au point de vue de l'intérêt général aussi bien que des vrais devoirs du gouvernement. Or, venir en aide à des incapacités constatées, alors qu'il conviendrait de leur dire: Soyez plutôt maçons,—c'est plus qu'un gaspillage des deniers publics, c'est une inhumanité. L'état se montrerait prévoyant et charitable, s'il affectait la moitié du budget des arts à détourner d'un labeur inutile maint débutant que ses faveurs mal placées ont confirmé dans la fausse voie où il s'est engagé. La même somme dont on lui paie une méchante toile l'eût aidé à devenir un bon ouvrier, tandis qu'elle le conduit souvent à l'hôpital, et quelquefois aux barricades.

Le tryptique en six compartimens de M. Maison, représentant l'*Histoire de l'ame,* est encore un de ces essais stériles dans le goût de l'école moderne allemande, dont il faudrait désormais laisser la monotone reproduction à nos émules d'outre-Rhin. La mode est un peu passée de ces paradoxes néo-catholiques; on a fini par reconnaître que la raideur des attitudes, la maigreur des lignes, l'absence de composition, ne suffisaient pas pour constituer un style, et que nous sommes décidément devenus trop habiles pour ressaisir le sentiment sublime et naïf qui illumine dans les giottesques les pauvretés de la forme. Nous avons irremédiablement touché à l'arbre de la science. L'expérience et le savoir éclectique ne nous rendront jamais la poésie de nos jeunes années. M. Owerbeck, avec toute la candeur mystique de son ame allemande et la ferveur de sa foi catholique, n'y a pas réussi. En France, M. Flandrin seul a montré dans quelle mesure l'art moderne pouvait, sans s'annuler, faire des emprunts au moyen-âge. Évitant le parti pris et l'idolâtrie exclusive de tel ou tel maître, il n'a conservé de son commerce avec eux que ce qu'il fallait pour ennoblir et poétiser son style, et pourtant on sent encore trop d'habileté sous le calme et la simplicité antiques de ses deux grandes compositions de Saint-Germain-des-Prés. Ce n'en est pas moins une gloire pour M. Flandrin que d'avoir su établir des rapprochemens entre ses fresques et celles de l'incomparable chapelle du Carmine.

Revenons à M. Maison. Son grand tableau de *la Messe pontificale à Rome le jour de Pâques* laisse voir dans quelques parties un ressouvenir plus intelligent des anciens. Quelques profils de prélats agenouillés à droite et à gauche de l'autel, et tenant un cierge à la main, ressemblent à ces figures de donataires que les artistes du moyen-âge ne manquaient jamais de placer dans leurs compositions, comme on le voit particulièrement à Florence, à *Santa-Trinità,* dans la chapelle des Sassati, peinte par Ghirlandajo. M. Maison, dans cette grande composition, représente Pie IX officiant sous le fameux baldaquin à colonnes torses de Bernin. Il a choisi le moment où le pape élève l'hos-

tie et la présente à la foule prosternée. A droite et à gauche, les cardinaux, les prélats, tous les dignitaires ecclésiastiques, sont échelonnés sur les gradins dans l'ordre prescrit par le cérémonial. Aussi exact que Van der Meulen ou M. Horace Vernet, M. Maison daguerréotype toute la cour pontificale. Pas un ne manque des diacres, sous-diacres, *camerieri segreti* et clercs apostoliques. On y voit le patriarche grec et l'auditeur de rote, les gardes-nobles et les suisses en costume de valet de carreau, comme du temps de François Ier. Chacun y a son portrait plus ou moins ressemblant; celui du pape, par exemple, ne l'est guère. Jusqu'à présent, aucun artiste, si ce n'est le sculpteur Bartolini de Florence, n'a su rendre la physionomie pleine de finesse et de douceur de Pie IX. Le cardinal Fieschi et quelques-uns de ses collègues sont mieux réussis. Je n'accuserai pas M. Maison de s'être montré minutieux; il est clair qu'il était enfermé dans un programme : je trouve seulement qu'il n'a pas su tirer de ce programme tout le parti qu'il en pouvait tirer. L'ordre symétrique des personnages, loin de nuire au tableau, pouvait lui donner une tournure magistrale, comme dans les grandioses compositions des Florentins. Dans ce luxe de robes de pourpre, de vêtemens sacerdotaux brodés d'or, avec ces fauves ciselures de l'autel noyées dans la vapeur chaude de l'encens et scintillantes au reflet de mille cierges, que d'opulentes couleurs à pétrir, que de magiques effets à chercher! M. Maison n'a donc jamais regardé d'étoffes vénitiennes? il ne s'est donc jamais arrêté devant ces belles robes de gala dont Véronèse habille ses fastueux personnages? Mais M. Ingres, M. Ingres lui-même ne tint pas à ce spectacle, lorsqu'il fit sa *Chapelle Sixtine*, si pleine de verve et de coloris. M. Maison paraît être un esprit calme et se possédant toujours dans les momens les plus difficiles. Son caractère tempéré et son cerveau correct le préserveront certainement dans sa vie d'artiste de tout écart. C'est pourquoi il a fait un tableau sans défaut saillant, assez bien ordonné et groupé, mais froid, étriqué et d'une molle couleur blonde, faute d'un grain de *furià* nécessaire pour échauffer tout ce paisible bon sens.

La plupart de ces tableaux religieux n'ont guère de religieux que le nom. Il n'est que trop vrai, l'inspiration fait défaut à la donnée classique, et cet ordre de composition révèle une déplorable infériorité. J'excepterai cependant un tableau de M. Jobbé-Duval représentant l'*Évanouissement de la Vierge*, où l'on remarque un beau choix de lignes, un arrangement magistral et un dessin dont la sévérité contraste avec le laisser-aller général. Cela sent assez son fra Bartolomeo; mais n'y aurait-il pas un moyen de remplir ces superbes contours d'une couleur un peu plus vivante?

L'histoire profane n'a pas beaucoup plus de succès que l'histoire

religieuse. La chronique révolutionnaire de 1848 a fourni de nombreux sujets à ces tableaux que l'enluminure propage derrière les vitres des boutiques; mais rien de noble, rien de poétiquement senti. A chaque pas, on rencontre des barricades, avec les portraits de ceux qui les font et de ceux qui les enlèvent. La mort de l'archevêque de Paris a plusieurs éditions; les gardes nationaux, les gardes mobiles, les transportés foisonnent. On s'ameute devant ce curé patriote montant la garde en houppelande, la cocarde en tête, le bréviaire à la main. C'est un succès à rendre M. Biard jaloux. Devant la fête de la fraternité, la distribution des drapeaux et toutes les autres journées dont le souvenir est consacré sur la toile, chaque honnête bourgeois s'arrête, reconnaît l'emplacement de sa légion, et dit à sa famille qui se presse : « J'étais là, telle chose m'advint. » Une mesquine vulgarité est la condition de cette vogue. A soixante ans en arrière, M. Brémond est allé choisir une scène analogue, *la Mort de Bailly*. Le maire de Paris est traîné au supplice par une tourbe forcenée, au milieu de laquelle il élève une tête sereine. Beaucoup de gestes et peu de mouvement; tout est compassé dans ce tumulte de rue. Aux drames il faut joindre les allégories. M. Herbstoffer nous bâtit la plus monstrueuse de toutes les républiques, sauvage, crépue, fumeuse, montée sur un tas de pavés, et écrasant de son pied d'hippopotame un malheureux réactionnaire de paon. Prudhon, quand il fait une république, n'a pas besoin de lui donner sept pieds de haut pour qu'on reconnaisse en elle le symbole de la force et de la puissance. M. Gosse au moins n'est pas rébarbatif; son allégorie de *l'Esclavage affranchi* se présente sous l'image bigarrée de deux petites femmes, l'une noire, l'autre rose, qui se sourient et se donnent une poignée de mains sous l'aile de la république. Fond de ciel lumineux et serein, profusion de fleurs et de fruits, tout annonce les félicités qui doivent suivre l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme! Mais il est un morceau plus précieux encore en fait d'allégories : assis dans une caverne à côté d'un lion d'aspect maladif, et qui doit être de la famille de ceux que peint M. Chassériau, un homme nu tire du fond d'un vase un fragment de bandelette blanche. L'histoire d'Androclès nous vient aussitôt à l'esprit; erreur profonde : c'est *le Suffrage universel*. Qui s'en serait douté? Ce piquant logogriphe est dû à M. Nègre. Si M. Nègre eût voulu représenter un Androclès, sa peinture eût été supportable; l'intention politique qu'il donne à son tableau en fait une bouffonnerie insigne.

C'est encore la mythologie qui se prête le mieux à l'allégorie. Ses poétiques personnifications sont plus propres à donner de la vie à un genre naturellement froid que toutes les synthèses philosophiques qu'on pourrait imaginer. De plus on comprend tout d'abord, et c'est un point important. Devant cette toile extravagante, où M. Jollivet a

enlacé dans un inextricable agencement un monstre aux mille replis, un cavalier monté sur un hippogriffe, une jeune fille nue et enchaînée, chacun reconnaît Andromède. Transportez cette même jeune fille sur un autel, sans plus de vêtemens, mettez-lui un flambeau à la main, rassemblez autour d'elle, au hasard, des quatre coins du monde, une douzaine de personnages aux types et aux costumes divers, quand bien même vous vous donnerez la peine de me dire leurs noms, Alcibiade, Confucius, Pascal, Cuvier, etc., en serai-je plus avancé? Qui devinera *le Triomphe de la Vérité?* C'est pourtant ce qu'a fait M. Mussini. M. Mussini a mieux réussi dans sa *Musique sacrée,* qui rappelle certaines figures de l'école du Pérugin.

Avec la *Lady Macbeth,* de M. Muller, on entre dans un ordre plus grave. Le choix du sujet, un grand appareil dramatique, une ressemblance marquée avec les compositions de M. Delaroche, font, au premier abord, que l'attention se recueille, et préparent le spectateur à un examen sérieux. Il était bruit par avance de ce tableau, qui promettait, disait-on, un grand peintre d'histoire de plus. M. Muller, connu jusqu'ici pour un coloriste effréné, et qui, à travers les plus déplorables écarts, ne laissait pas que de révéler une véritable puissance, M. Muller, reniant ses péchés de jeunesse, avait cette fois abordé le style et mis au service d'une pensée plus haute ses facultés, jusque-là gaspillées. L'événement a-t-il confirmé ces espérances et ces promesses? En aucune façon, j'ai regret de le dire. M. Muller a échoué, et, ce qui est grave, pour des causes qui semblent devoir se reproduire fatalement dans toute tentative ultérieure du même genre que cet artiste pourra entreprendre. Avec le temps et l'étude, on apprend à composer, à dessiner, à tempérer une fougue trop juvénile; mais ce qui ne se démontre ni ne s'acquiert, c'est le don de concevoir noblement un sujet, c'est la distinction native qui peut s'allier au faire le plus maladroit. Or c'est là ce qui a manqué complétement à M. Muller.

Le sujet est la fameuse scène de somnambulisme qui ouvre le cinquième acte de *Macbeth,* et dans laquelle Shakspeare produit avec très peu de moyens un prodigieux effet de terreur. Cette sobriété du texte sous laquelle se meut une si grande puissance indiquait à M. Muller la marche qu'il avait à suivre, et sa composition était toute faite, s'il se fût laissé guider pas à pas par le poète. Il lui suffisait de lire et de traduire, mais M. Muller est apparemment de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir.

« Sur ma vie, dit la suivante, elle est profondément endormie. Observez-la et restez immobile. (Tous deux restent sans bouger et l'observent.)

LE MÉDECIN.

Que fait-elle donc là? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA SUIVANTE.

C'est une habitude qu'elle a d'imiter l'action d'une personne qui se lave les mains. Je le lui ai vu faire un quart d'heure de suite.

LE MÉDECIN.

Écoutez, elle parle. Je vais écrire ce qu'elle dira, afin de le graver dans ma mémoire.

LADY MACBETH.

Quoi! toujours cette tache! va-t'en, tache maudite, va-t'en, te dis-je.... etc.

Qu'y a-t-il dans cette magnifique scène, une des plus émouvantes qu'ait inventées Shakspeare? Un simple monologue coupé d'*a parte*. Le premier écolier venu se chargerait de le faire remarquer à M. Muller. Depuis son entrée jusqu'à la fin, lady Macbeth endormie ne se doute pas de la présence des deux témoins placés là pour l'observer et recueillir ses paroles. Le médecin et la suivante ne sont que des spectateurs accessoires, tellement accessoires, que leur absence n'empêcherait pas l'action. Ils assistent seulement au drame et échangent à mi-voix de brèves réflexions, tandis que la reine laisse échapper ses remords dans le silence de la nuit. Ce qui engendre la terreur, c'est le silence, c'est le calme extérieur au milieu duquel s'accomplit l'involontaire révélation. Aussi le poète s'est-il gardé de rompre ce silence par des exclamations et des mouvemens inutiles, non-seulement chez les deux personnages secondaires, ce qui eût été contraire au bon sens, mais encore chez lady Macbeth elle-même, qui, dans son hallucination, conserve, avec l'inflexible sang-froid de son caractère, ce calme égaré qui caractérise l'aliénation.

Qu'a fait M. Muller? Sur le premier plan, il place son médecin gesticulant, une jambe tendue en avant comme un ténor qui chante sa cavatine; à côté de lui, la suivante étend le bras d'un air théâtral vers lady Macbeth, qui, demi-nue, les cheveux épars, tord ses mains et enfonce sa tête dans ses épaules par un geste désespéré. On croirait à une scène de malédiction paternelle. Était-il possible de concevoir les choses plus à rebours, de se montrer plus complétement inintelligent? M. Muller, évidemment, n'a étudié le drame qu'à l'Ambigu ou dans le quatrième acte de *la Favorite*, dont il nous étale ici toute la défroque haletante et fiévreuse. Si de la composition ainsi manquée on passe à chaque personnage en particulier, on en trouve le type, l'ajustement, le dessin aussi peu réfléchis. Cette lady Macbeth n'est qu'une grisette exaspérée. Ce n'est point ainsi qu'on se représente, d'après le poète, la terrible femme de Cawdor. La tête du médecin est mieux, quoique trop effarée. Comment toutes ces mains microscopiques sont-elles dessinées, bon Dieu! Il était impossible de disposer plus maladroitement celles du médecin et de la suivante, qui forment sur le fond d'étoffes brunes trois taches blanches impardonnables à un co-

loriste. En recherchant des qualités qu'il n'a pas rencontrées, M. Muller semble avoir perdu de celles qu'il possédait autrefois. Sa couleur est devenue d'une modération inquiétante. Le jour factice d'une lampe produit d'ordinaire des effets plus vigoureux et plus accusés, qu'on ne retrouve pas ici. La robe blanche de lady Macbeth admettait, ce me semble, des reflets plus chatoyans, et les draperies du fond des demi-teintes plus chaudes. Pourtant c'est encore là que se rencontrent les parties louables du tableau. La suivante, coiffée d'un voile bleu et à demi éclairée, est d'un ton perlé d'une grande finesse, et il y a une délicieuse fraîcheur nocturne dans ce fond de ciel bleu et de remparts blanchis par la lune qu'on aperçoit à l'extrémité de la galerie.

En somme, il faut tenir compte à M. Muller de son intention, mais on n'en saurait rien pronostiquer. Son œuvre ne contient aucune promesse; tout au plus semblerait-elle annoncer un successeur au peintre de *Jane Grey*, avec moins de goût pourtant et de savoir.

Quant au *Mauvais riche* de M. Biennoury, s'il annonce quelque chose, c'est un jeune pédant de plus. Cette race nous inonde. En voyant ce tableau, on reconnaît bien le grand prix des concours, le pensionnaire émérite de Rome, qui sait les *ficelles* du métier, et dont la tête n'a jamais dirigé la main. Ne lui demandez pas compte de ses intentions ni des motifs qui l'ont déterminé dans l'arrangement de ses personnages, ni pourquoi il a passé une teinte d'ocre uniforme sur les chairs, les étoffes, les tentures. Plus on considère ce tableau, moins on s'explique ce qu'on y découvre. Il est impossible de faire mal avec plus de prétentions. Je préfère de beaucoup M. Duveau : il est brutal, celui-là, et peu académique; mais au moins a-t-il une pensée qu'il exprime avec énergie. C'est quelque chose d'affreux que sa *Peste d'Elliant*. Cette charretée de cadavres, cette mère hurlante et échevelée, ce père qui a perdu la raison et qui suit en dansant, tout cela nous saisit comme un horrible cauchemar, et l'art n'a pas grand' chose à revendiquer dans des effets de cette nature. Néanmoins ce mélodrame porte le cachet d'un esprit vigoureux et capable de créer un jour ou l'autre une œuvre grande et originale.

Pour se reposer de ce carnage, les amateurs de la peinture propre ont à quelques pas de là une *Jeune chrétienne convertissant son fiancé*, de M. Gendron, qui se distingue par une exécution luisante renouvelée de celle de Gérard. La jeune fille, tout en faisant épeler son fiancé dans les livres saints, appuie son menton sur sa tête brune, tandis que la main distraite du jeune homme va chercher la sienne. Ce groupe n'est point sans grace, bien qu'on y puisse trouver du maniérisme. Après tout, c'est quelque chose de rencontrer la jeunesse et la beauté, alors que tant de gens croient se donner un air capable en faisant laid. L'*Ophélia* de M. Guermann-Bohn est une blanche figure, doucement

mélancolique, posée avec abandon. Le prince de Danemark, au contraire, montre une mine renfrognée, blafarde et peu avenante, et le tout en général manque de modelé.

Ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'après cette longue revue de médiocrités, on arrive au tableau de M. Gleyre. Au moins allons-nous enfin trouver à louer. La *Danse des bacchantes* de cet artiste, conçue et exécutée dans le goût de Poussin, est le seul tableau d'histoire digne de ce nom qui soit au salon, le seul où revivent les grandes qualités de composition, de méthode, de dessin, qui constituent les maîtres. Dans cette œuvre poétiquement conçue et savamment combinée, toutes les parties sont étudiées avec un soin religieux. M. Gleyre respecte trop son art pour rien livrer à l'aventure. Tout ce qu'il fait est voulu et cherché, et dans les moindres détails on sent l'effort d'un esprit difficile et souvent mécontent de lui-même. C'est le propre du vrai talent. M. Gleyre est frère d'André Chénier, dont il rappelle la laborieuse correction, le rhythme précieux et le pur sentiment antique. Il a ressuscité la Grèce sur la toile, comme le chantre de *l'Oarystis* l'a ressuscitée dans ses vers, et sa *Danse des bacchantes* semble empruntée à un bas-relief de Phidias ou à une strophe de Pindare.

Sur un plateau agreste, au sommet du Ménale, les bacchantes dansent en rond et chantent *Io Pœan* au son des tambours, des cymbales et de la flûte double. L'une d'elles, vaincue par le dieu, est déjà renversée à terre; une autre s'affaisse et se détache de la chaîne, qui paraît arrivée au paroxisme de l'ivresse sacrée. Les chevelures et les tuniques se dénouent, les thyrses s'agitent avec violence, les prunelles égarées s'illuminent; à droite, sous un pin aux vastes branches, le groupe des trois femmes qui font résonner les instrumens de musique prend part aussi peu à peu à l'emportement orgiaque, tandis que, par un heureux contraste, une prêtresse, immobile et silencieuse au pied de la statue de Bacchus, tient élevé le trépied où fume l'encens et marque le véritable caractère de la cérémonie. Ce caractère est essentiellement religieux; de là l'ordre et la cadence qui président à ces impétueux ébats, de là ce calme dans le mouvement, qui est une des principales sources du beau. Sans doute, cette chorégraphie à la fois noble et échevelée, furibonde et rhythmique, ne répond pas précisément à l'idée commune que fait naître le mot de bacchanale. Peut-être objectera-t-on que les matrones trapues des kermesses de Teniers dansent la bourrée avec plus de vérité. C'est possible; mais le rapprochement n'est pas acceptable. Nous retomberions dans l'éternel débat entre l'imitation de la nature et l'interprétation. N'est-ce pas comme si l'on faisait un crime à Virgile d'avoir mis la plus belle poésie du monde dans la bouche de pâtres illettrés et grossiers?

M. Gleyre se préoccupe surtout de l'arrangement de ses personnages

et du choix des lignes qui doivent composer l'harmonie de l'ensemble. Sur ce point, son tableau a une grande valeur. Le groupe principal qui occupe le milieu de la toile et les deux groupes secondaires placés à droite et à gauche sont agencés avec un art infini; ils se relient très heureusement entre eux et varient la composition sans en rompre la savante unité. De belles et sévères lignes de rochers forment le fond et concourent à l'effet général. Que dire des détails? Ils sont d'une rare perfection et d'un goût irréprochable. Voilà au moins du dessin. Vous le pourriez bien donner en cent à M. Muller avant qu'il arrivât à tracer un corps comme celui de cette brune jeune fille du premier plan, dont les pieds se détachent du sol, et qui renverse violemment en arrière sa tête et les flots de son abondante chevelure. M. Gleyre s'est attaqué aux plus grandes difficultés du nu, et il a modelé ses premières figures en pleine lumière avec une grande hardiesse. Le choix des draperies est exquis et pris à la meilleure époque de la sculpture grecque. L'artiste a monté de plus la gamme de sa couleur. On doit regretter pourtant qu'il ait abusé des tons roses pour rendre la carnation avinée de ses belles filles aux cheveux d'or, ce qui produit une teinte générale peu agréable à l'œil.

Voilà un beau tableau, une œuvre excellente, qui n'en produit pas moins une nouvelle preuve à l'appui de ce que nous disions tout à l'heure de la tendance à l'imitation, qui est un des caractères principaux de la peinture contemporaine. Il est vrai que lorsqu'on sait joindre comme M. Gleyre l'amour de la nature au goût le plus raffiné de l'antique, on peut, même en imitant, se montrer original; mais la juste pondération des deux élémens est rarement observée par les imitateurs à la suite, et ceux qui, avec M. Gleyre, se sont embarqués sur le fleuve poétique où son pinceau effeuillait des roses à nos regards charmés, ceux-là ont bientôt dévié dans le pastiche et la manière. Ainsi M. Picou prend le chemin d'aller rejoindre les Étrusques de M. Galimard. Mme Calamatta, elle, n'a pour cela aucun pas à faire. *Le Matin* et *le Soir* sont de vraies silhouettes. Enfin, M. Labrador et M. Burthe marquent le *nec plus ultrà* dans l'art des découpures. Le *Styx* de M. Picou est cependant une bonne peinture et bien préférable à sa *Naissance de Pindare,* sujet plus compliqué, fouillé avec plus d'étude et plus de délicatesse, mais par cela même entaché d'afféterie. J'aime assez cette lourde carène labourant avec lenteur l'onde épaisse et plombée sous les voûtes écrasées des cavernes infernales. Qui charrie-t-elle ainsi à la rive des morts? Alexandre, Socrate, Aspasie? la gloire, la sagesse, la beauté? N'est-ce pas le sophiste qui se lamente dans ce coin, le débauché Phaon qui pleure et cache sa tête dans ses mains, tandis que le vieux Caron pousse sa rame d'un bras robuste et tourne le dos à leurs gémissemens? Mais où donc est Ménippe, le railleur impi-

toyable? Pourquoi l'avoir oublié? Cette composition, inspirée de Lucien, est d'une couleur fort convenable pour la circonstance; le dessin en est vigoureux et plus large que dans les autres tableaux de M. Picou. C'est précisément parce qu'elle échappe au reproche général adressé tout à l'heure à M. Picou que je me plais à la citer.

Mais voici M. Hamon qui nous montrera à quelles extrémités peuvent conduire l'amour du superfin et la recherche de l'ingéniosité. A force de naïveté et de délicatesse, M. Hamon tombe dans la niaiserie pure. A quoi sert de savoir dessiner et peindre pour produire *l'Égalité au sérail, Avant déjeuner* et tant d'autres déplorables chinoiseries, où brillent, dans le dessin d'une perruche, d'une tête empapillotée ou d'une babouche, tout le fini et toute la grace mignarde des artistes du Céleste Empire? M. Hamon aurait des succès à Péking. Son *Affiche romaine* présente dans de plus grandes dimensions le même flou, la même touche fondue et malheureusement aussi la même puérilité dans l'ordonnance et les poses. L'art, tel que le pratique M. Hamon, n'est plus que la dernière fantaisie d'un octogénaire se remettant à jouer à la poupée.

II. — TABLEAUX DE GENRE, PAYSAGES.

Nous sommes sortis, presque sans y songer, de la peinture historique, et, chose piquante, ce sont les excès d'une petite église de raffinés en fait d'idéalisme qui nous servent précisément de transition à des œuvres inspirées par un sentiment tout contraire. Dans la peinture de genre en effet, sauf quelques rares exceptions dont M. Hamon fait partie, c'est le réalisme, un réalisme un peu brutal, qui est pour l'heure en crédit. MM. les coloristes tiennent le haut du pavé; on les recherche, on les festoie; en haine des imitations et du convenu, la moindre débauche de palette obtient de plein saut un renom qui n'est point accordé à des œuvres laborieusement mûries. La publicité leur vient en aide avec empressement, exalte leurs succès, et, si quelque critique s'élève, les déclare incompris. D'où plusieurs graves inconvéniens. De jeunes artistes ignorés hier, et se voyant subitement en un tour de roue portés au faîte de la faveur publique, se sont crus passés maîtres et, comme tels, dispensés de plus amples efforts. D'autres, en qui résidait le germe d'une véritable originalité, éblouis par l'attrait de ces réputations subites, ont abandonné leur voie et fait le sacrifice de leur individualité pour courir la mode et la popularité facile. L'engouement excité par M. Diaz, par exemple, a eu plus d'une conséquence fâcheuse, et cet artiste mérite en vérité qu'on le rende responsable d'une bonne partie des erreurs dans lesquelles tombent nos néo-coloristes. M. Diaz est le père d'une foule de bohêmes de la peinture qui, s'ils formaient

une école, devraient être appelés l'école du hasard, sorte de chercheurs d'aventures qui essaient sur la toile des harmonies de tons, comme on essaie des accords sur un clavier, sans se préoccuper le moins du monde de la forme qui les encadrera. C'est une tête, ce pourrait être un arbre, et, de fait, si l'on s'en approche, on n'y voit aucune différence. Ce qui, chez M. Diaz, fait oublier l'absence de dessin et de bien d'autres qualités essentielles, cette délicieuse fraîcheur de touche, ce je ne sais quel moelleux dont il serait peut-être lui-même fort embarrassé de dire le secret, ses admirateurs n'ont pu se l'approprier, et ils sont restés avec ses défauts seulement. Sans doute, il y a dans la façon de rendre l'aspect des objets des sources de beauté inexploitées par nos devanciers, en général plutôt préoccupés de la forme, et où l'art moderne pourra trouver encore des élémens de progrès; mais c'est à la condition de ne pas outrer un système qui réduirait la peinture au niveau du métier d'un fabricant de châles. Ne voyons-nous pas chaque jour des tissus où l'instinct d'un sauvage des bords du Gange ou de l'Amazone a su assortir les plus heureuses combinaisons de couleurs, et qui font le désespoir de notre Europe civilisée? Vivent les barbares pour avoir du goût! s'écrient à ce propos d'ingénieux faiseurs de paradoxes, et volontiers ils iraient chercher leur idéal au fond d'une pagode. Remarquons toutefois que si les barbares savent colorier, ils ne dessinent guère. Cet exemple conclurait donc plutôt contre la prééminence d'une qualité qui ne relève que du sentiment.

Dans les tableaux de genre, les fantaisies turques et moresques tiennent toujours la première place. Depuis que Marilhat, MM. Decamps et Delacroix ont tiré un si heureux parti des sites et des types de l'Orient, la manie de l'orientalisme a tout envahi : avec un narghilé, quelques pipes en sautoir et son pan d'étoffe algérienne plus ou moins authentique, chacun s'est mis dans son coin à faire de l'Orient et de la couleur. Il est d'ailleurs si commode de chiffonner en deux coups de brosse un de ces costumes fantastiques dont l'ampleur absorbe toute espèce de forme appréciable. Aussi les sectateurs du fouillis et de la couleur absolue s'en donnent-ils à cœur joie, et le charme poétique dont plusieurs peintres distingués avaient su revêtir cette sorte de sujets ne suffira bientôt plus à les protéger contre la satiété générale.

C'est d'abord M. Delacroix, un des maîtres du genre, qui nous donne une seconde édition de ses *Femmes d'Alger*, dans des proportions moindres et avec divers changemens de détail qui ne modifient pas sensiblement l'ordonnance primitive. La composition a gagné à être resserrée, les personnages se groupent mieux. Le ton général est toujours très fin; mais je ne comprends pas pourquoi M. Delacroix a amorti l'éclat et la transparence qu'on admire si justement dans son premier

tableau. On ne retrouve plus en particulier la demi-teinte si douce qui baignait la tête de la femme placée au milieu. Ce tableau est curieux à considérer comme un visage ami dont on étudie les changemens après une longue absence. En définitive, on retourne ensuite plus volontiers au Luxembourg. *L'Arabe et son cheval* est une petite composition d'une bien charmante couleur. Le dessin de la bête, par exemple, n'est guère acceptable, et l'on se rend difficilement compte des bizarres cabrioles auxquelles elle se livre et qui lui donnent l'air de danser un menuet. Il n'est pas probable que M. Delacroix attache une grande importance à sa *Desdémone*, petite toile où certainement on retrouve dans quelques détails le pinceau du maître. Un tableau ne se compose pas de deux ou trois touches heureuses, d'une agrafe de diamans qui scintille, d'un morceau d'étoffe verte brillant sous la lumière. Faudra-t-il qu'en faveur de certaines parties d'ajustement on nous condamne à admirer cette femme avinée qui semble suer l'ivresse sur le lit où M. Delacroix l'a couchée dans une si singulière posture, et jusqu'à cet affreux coquin qui entre à pas de loup, armé d'une lanterne sourde? Je vous arrête ici, dira l'auteur. Fallait-il faire du More un Adonis? Non, vraiment; mais il y a laideur et laideur, et celle-ci est basse et vulgaire. Et quand bien même on passerait condamnation sur l'Othello, que dire de la Desdémone? A son endroit, l'autorité de Shakspeare fait défaut, et, franchement, la meilleure volonté du monde ne saurait reconnaître là la poétique fille de Brabantio.

Après M. Delacroix, M. Adolphe Leleux et M. Hédouin sont deux notabilités de la secte des Levantins. *La Danse des Djinns*, de M. Adolphe Leleux, n'a qu'une assez mince valeur comme composition, surtout quand on songe à la *Noce juive* de M. Delacroix. Ce sont des Maures accroupis regardant tournoyer une almée; nous avons vu cela partout. Au point de vue de la couleur, ce tableau mérite pourtant l'attention: la lumière, projetée du plafond dans la salle, forme à droite et à gauche deux cascades d'un effet bizarre; il en résulte, à une certaine distance, un défaut d'unité, et la toile semble divisée en trois compartimens. A part le papillotage qui est la suite inévitable de cette disposition, le peintre a montré une grande habileté. Le mur du fond est dans une demi-teinte exquise. — M. Hédouin, qui avait commencé par peindre à la truelle, comme M. Decamps, a adopté depuis une exécution douce et léchée. Ses *Femmes mauresques* sont vêtues d'étoffes chatoyantes fort agréables à l'œil. Je prise moins l'aspect savonneux de cette grande muraille blanche et rose semée de taches grises. Ces taches sont de folles ombres projetées par une treille; mais on ne le voit pas tout d'abord, et il semble que ce soit une nuance inhérente à la pierre.

Tout cela, en somme, n'a pas grande originalité; M. Leleux est un de ceux qui ont abdiqué leur inspiration personnelle pour suivre le

torrent, et c'est grand dommage. Il y avait de lui au salon de 1846 ou 1847 un tableau qui promettait mieux. Vous souvient-il de ces petits pâtres espagnols rassemblés au milieu d'une vaste lande comme une nichée d'aiglons sur une aire? Le vent d'automne fouettait leurs têtes brunes et leurs pittoresques haillons. Groupe, attitude, couleur, tout était d'une vivacité, d'un entrain charmans. Avec un peu plus de dessin, cette vigoureuse peinture eût brillamment marqué la place de M. Leleux. Où retrouver maintenant l'Adolphe Leleux de cette époque? et il y a de cela deux ans à peine! *Le Mot d'ordre* a certainement des qualités solides, de la vie, du mouvement et de l'harmonie; mais, pour Dieu! que signifie le choix d'un pareil sujet? quelles ressources offre à un coloriste le jour humide et terne de février à Paris, et comment poétiser ces accoutremens révolutionnaires, quelque bonne volonté qu'on y mette? Le gamin de Paris est un type qui ne devrait tenter aucun artiste. Il est généralement laid, petit, malingre; ses facultés intellectuelles ne sont développées qu'aux dépens du corps le plus chétif. De plus, dans notre boue immonde, la pauvreté est repoussante, et les haillons sont affreux. Puisque M. Leleux aime les guenilles, je lui conseille de s'en tenir à celles d'Espagne et d'Orient; là au moins un soleil splendide les empourpre et dore la misère.

Il serait long de faire la nomenclature de nos arabisans. C'est M. Frère, qui nous fait passer en revue les bazars, les cafés, les caravansérails d'Alger; c'est M. Wild avec sa *Rue Bab-a-Zoun*, M. Fouquet avec son *Café égyptien*, M. Salzmann, M. Loidon, etc. Grace à ces messieurs, nous finirons par connaître Smyrne, Alger et Constantine aussi bien que la rue Saint-Honoré. Leur maître à tous, un artiste d'un vrai talent, et dont je ne sache pas qu'il eût encore rien paru, c'est M. Fromentin. M. Fromentin a un faire qui tout d'abord vous persuade que l'Afrique est bien, doit être telle qu'il nous la représente. Les cinq tableaux qu'il a exposés peuvent être comptés parmi les meilleurs du salon, et, pour ma part, je ne sais rien en ce genre qui vaille mieux que *la Smala de Si-Hamed-ben-Hadj*. Une demi-douzaine de tentes rapiécées sur un terrain sablonneux et grisâtre, quelques femmes accroupies à l'entrée, un âne mélancolique au piquet, deux ou trois silhouettes de chameaux tordant en l'air leur cou bizarre, un aloès épineux, une carcasse blanchie à demi enterrée dans le sable, un ciel splendide et monotone, voilà tout. Ce qui donne une valeur remarquable à un motif aussi simple, c'est la lumière étonnante qui l'éclaire. Ainsi que Marilhat nous l'avait appris, et comme on peut déjà s'en faire une idée dans le midi de la France et en Italie, le soleil des pays chauds, si ce n'est au moment de son coucher, n'a pas ces reflets orange que lui prête l'imagination des poètes. Sa lumière est blanchâtre, étouffée, et semble terne au premier abord. C'est aux ombres

seulement qu'on en peut juger la valeur. M. Fromentin a saisi et habilement rendu ce caractère. Il illumine ses ombres et par là rehausse la gamme de sa couleur d'une façon extraordinaire. Après avoir vu la smala de Si-Hamed-el-Hadj au repos, nous la retrouvons au passage de l'Oued-Biraz. Hommes, femmes, enfans, bétail, bêtes de somme, se pressent dans le ravin, formé par les bords escarpés du torrent; toute la tribu avance pêle-mêle dans l'eau jusqu'à mi-jambe, avec un désordre, un entrain remplis de grace et de vérité. Les figurines de M. Fromentin ne sont nullement dessinées, mais le mouvement en est toujours très finement saisi et indiqué. Les *Barraques du faubourg Bab-a-Zoun* ne sont point inférieures à ces deux premiers tableaux, non plus que cette *Rue de Constantine* dont les toits resserrés projettent de grandes ombres sur le plâtre éblouissant des murailles et entretiennent un demi-jour mystérieux dans les boutiques. Je fais mon compliment très sincère à M. Fromentin, tout en lui souhaitant de ne point se laisser étourdir par le bruit qui ne manquera pas de se faire autour de son succès.

Même avis, en passant, à M. Chaplin. Il y a quelque temps, on vit paraître une eau-forte des *Bergers espagnols* de M. Adolphe Leleux, dans laquelle l'artiste avait très vivement rendu la naïve rudesse de l'original. Cet artiste était M. Chaplin. M. Chaplin a continué à graver d'autres sujets d'après M. Leleux. Il s'est dit ensuite, je suppose, que, puisqu'il imitait si bien M. Leleux sur le cuivre, il l'imiterait également sur la toile. *Le Soir dans les Bruyères*, le *Montagnard du Puy-de-Dôme*, le *Souvenir d'Auvergne*, sont en effet dans un goût de couleur analogue, mais avec bien moins de finesse et de distinction. Ce sont des tons francs et vigoureux juxtaposés, sans forme arrêtée et sans modelé. Ces tableaux ne ressemblent pas mal à une marqueterie de briques. M. Chaplin a encore beaucoup à apprendre, la perspective, entre autres choses, car on ne comprend pas comment ses bonnes femmes d'Auvergne ne roulent pas en bas de la colline sur laquelle il les a posées.

Ainsi que M. Chaplin, MM. Besson, Fontallard, Voillemot, Longuet, Lessore, spéculent sur les bénéfices du hasard, qui les sert quelquefois mieux qu'ils ne le méritent. M. Besson montre, ce que chacun sait, quelle distance il y a entre l'esquisse et le tableau. Certes, je ne crois pas qu'on puisse rien voir d'aussi chaud, d'aussi harmonieux que *le Retour des vendangeurs au soleil couchant;* on dirait une vieille toile vénitienne dorée par le temps. *Le Prélude* est aussi un morceau largement préparé. Par malheur, si M. Besson entreprend de pousser plus avant, cette fleur, ce duvet de pêche, s'envolent soudain, comme la poussière des ailes d'un papillon, et pourtant M. Besson ne pousse pas loin. Son tableau de *Courtisanes et Seigneurs vénitiens* n'atteint pas le fini de M. Diaz, qu'il a la prétention de rappeler. Le fini de M. Diaz! Je

regretterais fort que M. Besson s'avisât de finir son *Retour de vendangeurs;* il le gâterait, à coup sûr. M. Fontallard rencontre aussi assez heureusement dans ces tripotages de couleur si vantés aujourd'hui. Il y a de lui un portrait de Mlle A..., où le ton de la tête est d'une grande douceur. Par exemple, c'est là tout. Cette tête est à peine de la grosseur d'une noisette; le reste du corps n'est pas même ébauché. Quelques promesses que puissent contenir des morceaux de cette importance, il est vraiment outrecuidant de les envoyer au salon. Après tout, pourquoi s'en gêner, puisqu'il y a un jury qui les reçoit et des hérauts qui les proclament?

On prône bien aussi les tableaux de M. Lessore, qui peint avec des teintes plates ni plus ni moins que s'il faisait de l'aquarelle, et ceux de M. Longuet, qui s'efforce, l'honnête entreprise! de réconcilier M. Diaz avec le dessin, et ceux de M. Voillemot, qui a cru sérieusement faire du Prudhon. Un des tableaux de M. Voillemot est intitulé *Feux follets.* C'est ainsi que tous devraient être nommés. A une certaine distance, l'œil surpris se demande ce que peuvent être ces fantaisies où il retrouve les effets heurtés de l'inimitable maître. Approchez: la lueur trompeuse s'évanouit, et vous ne retrouvez plus qu'une lourde couleur plâtrée avec un arrière-goût verdâtre, et des contours épais que n'a certainement pas inspirés à M. Voillemot l'étude du *Zéphyr.*

M. Bonvin est plus heureux quand il s'attaque à Chardin, et s'évertue à l'imiter. C'est un dessein louable; il ne faudrait cependant pas pousser l'imitation jusqu'à copier textuellement, comme dans *la Cuisinière.* J'ai quelque idée qu'une certaine *Récureuse* pourrait bien avoir posé pour cette fraîche Limousine, et je ne serais même pas surpris que celle-ci lui eût, sans plus de gêne, volé sa casaque rouge et sa jupe de futaine rayée, qui, du reste, font honneur au modèle. M. Fontaine glane après M. Bonvin. On le voit, messieurs les réalistes, avec leurs airs et leurs prétentions de révolutionnaires, n'échappent pas non plus à l'imitation; c'est que le pastiche et la parodie sont toujours pour une bonne part dans les révolutions.

En dehors de toute affectation et de tout parti pris, MM. Hébert, Decaisne, Pigal, ont exposé de petits tableaux étudiés et caressés avec amour. *Un Épisode de la vie de Poussin* représente ce grand peintre reconduisant, la lampe à la main, dans son escalier, le cardinal Masini, qui était venu lui rendre visite. La justesse des poses et un effet de clair obscur très bien exprimé rehaussent ce motif insignifiant. *La dernière Visite de Raphaël à son atelier* et la *Suzanne* de M. Decaisne offrent des détails traités avec un grand soin et beaucoup de délicatesse. *La Sieste* de M. Hébert est d'un ton verdâtre assez singulier; il y a une extrême finesse dans son *Almée,* petit tableau d'une touche précieuse. Je préfère pourtant ce petit *Pâtre* romain en manteau brun et en chapeau

pointu, aux cheveux noirs mal peignés, à l'œil profond et réfléchi, à la lèvre entr'ouverte, qui laisse briller de véritables dents de loup. Ce petit descendant de Romulus semble peint dans une manière antérieure à celle que pratique maintenant M. Hébert, et, franchement, il n'en vaut que mieux.

On s'explique difficilement pourquoi M. Courbet a fait un tableau de genre sur une toile de cinq pieds. Un intérieur de cuisine, qui plairait dans un cadre resserré, perd son charme, si vous lui donnez les proportions qu'il a dans la nature. Pour que nous nous intéressions à ces dîners rustiques sous le manteau de la cheminée et à tous ces détails prosaïques de marmite, de crémaillère, de table et de siége de bois, il faudrait nous les montrer, comme font les Flamands, par le petit bout d'une lunette qui les poétise en les éloignant. M. Courbet peint bien, cela est vrai, il rend parfaitement ce qu'il a sous les yeux. Cette exactitude ne produit pourtant qu'une vérité triviale : je ne dirai pas que cela dépende purement des dimensions; mais cette circonstance n'est pas sans influence sur l'impression d'ennui que cause *l'Après-dînée à Ornans* de M. Courbet. Le *Fumeur* de M. Meissonnier forme avec ce tableau un piquant contraste. C'est un de ces Lilliputiens que vous connaissez, si terminés, si complets dans leur petite personne, et pourtant d'une singulière largeur de touche. La veste entr'ouverte, la chemise débraillée, il fume, assis sur un banc, le dos à la muraille du cabaret, un coude sur la table et dans un nonchaloir superbe, certain que son maître ne rentrera pas de si tôt à l'hôtel. M. Meissonnier met d'habitude des culottes et un tricorne à ses personnages; M. Courbet a coiffé les siens de casquettes et les a revêtus de paletots. Ce trait secondaire marque la différence de goût plus encore que de manière qui sépare les deux artistes. De même que M. Meissonnier, M. Fauvelet a un faible pour l'oiseau royal. Il trouve plus d'agrément et de ressources dans la veste à paillettes que dans nos fracs noirs et nos paletots. Irons-nous lui en faire un crime et déclamer contre le rococo au nom de l'austérité républicaine? M. Courbet serait là pour donner raison à ces travestissemens qui nous dérobent les aspects inélégans de la vie moderne. A la place de ce marquis en jabot de dentelle et en habit gorge de pigeon, qui vient rendre visite à deux petites maîtresses du bon temps de Lancret, mettez donc un lion avec ses sous-pieds et son col montant jusqu'aux oreilles. Donc, la peinture de M. Fauvelet a un œil de poudre, elle est pimpante, coquette, un peu minaudière, un peu froide comme celle du disciple dégénéré de Watteau. La *Visite* a la plupart des qualités et des défauts de ce peintre. Je ne vois pas, par exemple, pourquoi M. Fauvelet, parce qu'il habille des personnages à la mode du siècle dernier, se croit obligé d'habiller sa peinture à la mode des Boucher et des Beaudoin. M. Meissonnier, plus avisé, ne leur

prend que leurs habits. Dans les infiniment petits, il faut encore citer M. Stenheil; ses fleurs valent mieux que ses figures. Il a mis de superbes giroflées jaunes grosses comme des ailes de mouche dans des vases du Japon hauts comme l'ongle d'une jeune fille; le tout tiendrait presque sur un chaton de bague, et ce serait un délicieux bijou.

Admettez-vous la hiérarchie des genres? Pensez-vous que *la Vierge à la chaise* ou l'*Antiope* aient une valeur absolue plus haute qu'un taureau de Paul Potter? Grande question très débattue entre les faiseurs d'esthétique. Si vous vous prononcez pour l'affirmative, vous risquez de vous faire faire un mauvais parti par une foule de furieux qui, ne tenant compte que du rendu et de la reproduction matérielle, prisent un paquet de carottes à l'égal d'une belle tête. On pourrait bien leur faire observer que l'exécution ne constitue pas tout le mérite d'un tableau, que l'étude de la figure humaine, offrant plus de difficultés et nécessitant un travail d'esprit plus compliqué, motive la prééminence accordée aux peintres d'histoire, aux portraitistes sur les paysagistes et sur les peintres de nature morte; que cette supériorité, enfin, est visiblement constatée chaque fois que les premiers se passent la fantaisie de faire une excursion sur les terres des seconds, comme cette année, par exemple, où M. Eugène Delacroix a fait des fleurs qui sont, en vérité, plus belles que celles de M. Saint-Jean, jusqu'ici réputé le maître du genre, tandis que M. Saint-Jean, je ne dis pas ceci pour l'humilier, ne pourrait peut-être pas seulement faire la *Desdémone* de M. Eugène Delacroix. Sans prétendre rien trancher, j'estime pourtant que l'absence de la figure humaine est un signe d'infériorité au point de vue de l'exécution comme au point de vue de l'invention; si l'on m'accorde ce principe qui détermine bien la situation actuelle de la peinture, je constaterai volontiers que les œuvres les plus intéressantes du salon, celles qui approchent le plus de l'idéal poétique que nous poursuivons, ce sont, avec les *souvenirs d'Afrique* de M. Fromentin, les *fleurs* de M. Delacroix, les cinq paysages de M. Corot et quelques-uns de MM. Rousseau, Flers et Troyon.

M. Delacroix, en peignant des fleurs et des fruits, ne pouvait rester dans les conditions banales et étroites de ce genre, voisin de l'ornementation; aussi, avec une corbeille, quelques plantes et un bout de ciel, a-t-il fait deux véritables compositions, pleines de noblesse et d'une majestueuse élégance. Là, comme partout, on sent l'ongle du lion. On préfère généralement ses *fleurs* au tableau intitulé *Fleurs et Fruits*. Au point de vue de l'harmonie et de la couleur, les *fleurs* de M. Delacroix sont en effet supérieures à ses *fruits*. Une corbeille renversée laisse rouler à terre une masse brillante, où les couleurs les plus splendides sont associées avec un art infini; des tiges de roses trémières, cette plante au port si élégant, aux nuances si variées, s'é-

lèvent à droite et à gauche, et sont comme les arbres de ce paysage fantastique qu'encadre une épaisse touffe de volubilis, dont la douce verdure fait valoir admirablement l'ineffable douceur d'un fond de ciel glauque pareil à celui que M. Delacroix a donné à son *Élysée* de la coupole du Luxembourg. En présence de ces magnificences de palette, comment se rappeler qu'il existe d'autres tableaux du même genre, et que Mme Apoil, MM. Fouquet, Couder et Lemercier, peintres ordinaires du royaume de Titania, ont aussi quelques droits à l'estime publique? Je ne dois pas omettre pourtant une mention spéciale et toute particulière pour deux gouaches de M. Chabal-Dussurger. L'*Étude de chrysanthème* de M. Chabal-Dussurger est un véritable chef-d'œuvre, qui aura de plus le mérite de satisfaire les botanistes les plus méticuleux.

Les honneurs du salon sont incontestablement pour M. Corot. En tout temps, ses quatre petits paysages, *Vue prise à Volterra, Site du Limousin, Vue prise à Ville-d'Avray, Étude du Colisée de Rome,* eussent attiré l'attention et conquis les suffrages. Par son *Christ au jardin des Oliviers,* M. Corot a pris définitivement place au premier rang des peintres contemporains. *Le Christ au jardin des Oliviers* n'est point seulement un paysage, c'est un tableau d'histoire, le seul vraiment original qu'on puisse concevoir aujourd'hui et qui réponde exactement au sentiment de notre époque. Ce n'est pas la science consommée de Poussin, mais en place une inspiration mélancolique, une entente à la fois naïve et profonde de la nature, dont le commerce exclusif a sauvé l'individualité de l'artiste au milieu de la lutte des systèmes et de la confusion des souvenirs. La conception de ce sujet tant de fois répété est la plus naturelle, et, pour cette raison même, la plus neuve. Il est si rare qu'une idée simple ait chance d'être admise. Le Christ est étendu sur le sol, dans un état de prostration; ses forces sont épuisées par la lutte nocturne; les derniers fantômes de la nuit s'évanouissent; l'aurore commence à poindre et pâlit le fond du ciel. Dans l'obscurité d'un chemin creux, à quelque distance, on voit venir, sans les entendre encore, les soldats dont les armes reluisent à la lueur des fanaux. Sur le premier plan, tout est ombre et silence. Les oliviers au tronc gigantesque et tourmenté étendent leur feuillage grisâtre sur les apôtres endormis dans un coin de ravin; au-dessus, le ciel est encore bleu, et les étoiles scintillent. Dans le frisson matinal qui agite légèrement le feuillage, il semble qu'on sente l'orage venir. Quelle tristesse profonde, quelle douloureuse poésie dans toute cette scène! M. Corot excelle à rendre les lueurs indécises du crépuscule, la lumière vaporeuse du jour luttant avec les voiles de la nuit, la profondeur et le mystère des bois. Ses qualités apparaissent ici à un haut degré. La dégradation du ciel, depuis la teinte la plus obscure du zénith jusqu'à la

ligne blanchissante de l'horizon, est ménagée avec une délicatesse étonnante. Une silhouette d'olivier au feuillage clairsemé, placée sur une éminence à l'arrière-plan, fait très habilement valoir le ton argenté de l'aube. Quant aux lignes générales, elles sont nobles et sévères. J'adresserai à M. Corot une seule observation : comment se fait-il que la robe et la tête du Christ soient si fortement éclairées? Le jour n'est évidemment pas assez fort pour produire un effet aussi intense.

La pratique de M. Corot s'est perfectionnée dans ce tableau sans que le charme naïf y ait rien perdu. Pas de ces gaucheries de pinceau, pas de ces maladresses devant lesquelles les jeunes peintres chevelus se pâment, de manière à faire croire qu'ils ne comprennent pas les beautés réelles. Dans *une Vue prise à Ville-d'Avray*, il y a sur le premier plan un certain arbre dont le feuillis décèle une inexpérience telle qu'on pourrait la croire affectée, si tout le monde ne connaissait la candeur de M. Corot. C'est justement ce qu'admirent nos fanatiques. Ce paysage ressemble du reste un peu trop à une grisaille. Les trois autres sont bien supérieurs. Le *Site du Limousin* nous montre des bois d'une légèreté sans égale, sous leur voûte ombreuse, une eau lente à reflets métalliques, comme celle qui coule sur un fond d'ardoisières. Trois ou quatre vaches traversent processionnellement ce gué solitaire à la chute du jour. La *Vue de Volterra* est non moins poétique, dans une gamme tout-à-fait différente. Le soleil d'Italie illumine un paysage accidenté. Sur une éminence à droite, on aperçoit les maisons et le dôme de Volterra. Au premier plan, des pins tordus élèvent leurs vastes parasols. Au pied, des genêts et quelques broussailles se mêlent aux touffes de ces plantes aromatiques que la nature a semées sur le sol aride de l'Apennin, et dont l'âpre senteur enivre quand le soleil de midi chauffe la terre et que l'essaim laborieux des abeilles parcourt en bourdonnant les collines. La *Vue du Colisée* est une admirable étude gardée depuis long-temps par M. Corot dans son atelier, et l'on doit savoir gré à l'artiste de l'avoir exposée. Comme vérité de tons et justesse de lignes, il est difficile de rien voir de mieux que ce petit tableau, pris du mont Palatin, où sont les ruines du palais des Césars, au-dessus de l'arc de Titus et en face des hauteurs de Frascati, qui se dessinent si harmonieusement dans le fond brillant du ciel. Les gigantesques pans en briques rouges du Colosseo, si bien nommé, dominent majestueusement toutes les constructions pygmées qui se pressent autour. Le peintre a su choisir si habilement son point de vue, que d'une simple étude il a formé un tableau des mieux composés. Par ces cinq tableaux de style si différent et d'exécution si contrastée, on peut apprécier la flexibilité du talent de M. Corot. Cet artiste est varié comme la nature, qu'il paraît étudier continuellement, sans préoccupations de manière, sans formule arrêtée d'avance. Le trait distinctif

de M. Corot, c'est l'absence de facture. Le mode le plus simple est toujours celui qu'il choisit pour rendre son impression, sans cesse rafraîchie à l'éternelle source du beau et du vrai. Interprète à la fois naïf et intelligent, il joint à une distinction constante, à un choix toujours heureux de lignes, je ne sais quel tour poétique qui donne un charme intime et pénétrant au moindre bouquet d'arbres, à un ruisseau coulant à travers des saules.

Les paysages de M. Corot parlent à l'ame et font rêver; ceux de M. Rousseau ne parlent qu'aux yeux. On a très judicieusement placé côte à côte ces deux peintres dans l'arrangement des tableaux du salon, et provoqué une comparaison pleine d'intérêt entre la *Vue prise en Limousin*, si pleine d'ombre, de fraîcheur et de mystère, et l'ardent *Coucher du soleil*, où M. Rousseau a saisi avec bonheur les mobiles et fugitifs aspects du ciel à la dernière heure du jour. M. Rousseau rend bien les jeux infinis des nuages, qui, en cet instant, se colorent de mille teintes aussitôt évanouies. Il arrête pour ainsi dire au passage ces légers flocons couleur de rose, ces larges bandes violettes, ces lambeaux de pourpre et d'or qui nagent, poussés par le vent du soir, dans l'atmosphère transparente, et au moyen de quelques silhouettes de chênes vigoureusement découpées, il fait admirablement valoir le vert pâle et limpide dont se teint l'horizon après que le soleil a disparu. Montez sur les coteaux de Meudon par un soir d'été, et, à travers les troncs clairsemés d'une futaie récemment mise en coupe, vous trouverez exactement les tableaux de M. Rousseau. Malheureusement c'est un peu toujours le même effet que reproduit M. Rousseau : un ciel en fournaise et des terrains de broussailles grillés par le soleil d'automne. Cet artiste s'est fait pour son usage une sorte de nature rissolée qui, depuis la création du monde, ne connut jamais la pluie bienfaisante. Les *Terrains d'automne* en sont la plus haute expression. Ici, le peintre a divisé sa toile en deux zones, dont l'une, plongée dans une obscurité presque complète, ne laisse entrevoir qu'un inextricable fouillis de touches roussâtres et brûlées, où la meilleure volonté du monde ne saurait discerner une branche, un buisson, un mouvement de terrain. On dirait une palette râclée. C'est de la manière toute pure, et M. Rousseau, le réaliste par excellence, se trouve, lui, infiniment plus éloigné de la nature que M. Corot, toujours candide et vrai dans son interprétation.

Si l'on veut un exemple bien curieux des incroyables exagérations auxquelles peut conduire le système de M. Rousseau, on n'a qu'à se transporter devant un tableau intitulé *Un effet d'orage*, par M. Hervier. A cinq ou six pas de distance, l'œil y aperçoit tout ce qu'il veut, un ciel gris et humide, des terrains calcaires détrempés par la pluie, encombrés de broussailles mouillées, de troncs d'arbres ruisselans. De

près, on ne voit réellement qu'une toile sur laquelle le couteau s'est promené au hasard. De même, dans un fond de nuages ou dans les dégradations d'un mur qui s'effrite, l'imagination crée les scènes et les images les plus fantastiques. La pratique de M. Rousseau est d'un dangereux exemple, de même que celle de M. Diaz. M. Rousseau a quelques détails qu'il traite supérieurement; mais son exécution incomplète sacrifie tout à l'effet partiel et souvent imperceptible qu'il affectionne. M. Rousseau a exposé un troisième paysage : *Une Avenue* de grands arbres dont le soleil perce le feuillage. Le ton général est brillant et contraste avec les habitudes de M. Rousseau; mais les arbres manquent de modelé; il n'y a pas assez d'air et de profondeur. En somme, je suis ravi, pour ma part, que l'avénement d'un nouvel ordre de choses dans la république des arts ait mis enfin M. Rousseau en contact avec le public. Les succès auxquels peut prétendre cet artiste réellement remarquable n'en seront désormais que de meilleur aloi pour être dégagés du huis-clos et de l'intimité bienveillante de l'atelier. En cessant d'être martyr, il restera ce qu'il est véritablement : un coloriste énergique et un copiste heureux de la nature des environs de Paris.

M. Paul Huet, avec une exécution moins avancée, déploie une imagination plus féconde, et qui de plus s'est enrichie par la comparaison et les voyages. Il compose d'une façon pittoresque, quelquefois même excentrique, et son dessin porte une sorte de cachet héroïque; il aime les arbres à proportions fastueuses, qui abriteraient une tribu sous leur branchage séculaire, comme le *Chêne de saint Corneille* à Compiègne, dont il a rendu savamment les masses superbes; il reproduit de préférence les sites abrupts des Alpes et des Pyrénées, qu'il est allé étudier sur place. Le *Monte Calvo* et les *Environs du Col de Tende* sont un souvenir fidèle de cette chaîne de la Ligurie qui, aux lignes sévères des Alpes, joint déjà l'ardente couleur dorée du Midi. Il y a aussi de M. Huet des paysages au fusin d'une touche tout-à-fait magistrale et que bien des gens estiment à l'égal de ses tableaux. M. Troyon, au contraire, serait plutôt de l'école de M. Rousseau. Ses paysages, assez vulgaires de conception et peu attrayans, dénotent une adresse extraordinaire et un procédé très perfectionné. Il y a pourtant quelque monotonie dans sa touche rustique; arbres, terrains, animaux, ont un aspect crépi un peu trop uniforme. Cette année, M. Troyon s'est jeté dans les bergeries. Il a peint des moutons, non des moutons peignés et bichonnés comme ceux de M. Brascassat, mais de braves bêtes à la toison épaisse et jaunâtre, tantôt se pressant et se culbutant dans un chemin creux d'où leurs pieds soulèvent un nuage de poussière, tantôt serrées les unes contre les autres et recevant une froide ondée d'octobre avec une résignation mélancolique. Les grasses prairies où les vaches enfoncent

dans l'herbe jusqu'aux cornes, les bords de rivière, les bas-fonds inondés, les terrains marécageux fourrés de joncs et de roseaux où les grenouilles saluent de leurs acclamations étourdissantes la venue de gros nuages noirs chargés de pluie, voilà l'humide domaine de M. Flers. M. Flers me paraît mettre beaucoup d'huile dans sa couleur, ce qui lui donne un moelleux particulier et très approprié aux effets qu'il se propose. M. Flers n'est pas prosaïque comme M. Troyon; il dispose, dans ses paysages, de petites chaumières au toit écrasé, semblables de loin à des meules de foin, et qui ont une grace champêtre du meilleur goût.

Les paysages abondent, et en général la moyenne est au-dessus du médiocre. Il serait long de citer ceux qui s'y distinguent, bien que plusieurs d'entre les maîtres manquent à l'exposition. Nous n'avons rien de M. Cabat, pas un arbre de M. Dupré. Où donc est M. Calame, où M. Achard, le peintre des belles montagnes et des vallées ombreuses du Dauphiné? Mais M. Pron médite de devenir à son tour un maître; il nous conduit sur *un Coteau en Brie* qui est bien le plus délicieux coteau qu'on puisse jamais rêver pour y finir ses jours. Les petits bouquets d'arbres et les rochers semés sur la pente verdoyante sont rendus avec une précision de couleur et une finesse de dessin remarquables. Une *Vue prise aux environs de Paris* de M. Lefortier, quoique un peu mignarde et *léchée*, ne manque pas de calme et de douceur. C'est le caractère bien saisi des coteaux onduleux de Montmorency et d'Enghien. Le *Chemin couvert de Touques en Normandie* par M. Toudouze, une *Vue de la Forêt de Fontainebleau* de M. Hanoteau, *une Lande en Basse-Bretagne* par M. Wyld, se recommandent aussi par une gracieuse simplicité et un choix intelligent des sites et des lignes. M. Daubigny a fait un *Soleil couché* qui respire tout le calme et toute la fraîcheur du soir. C'est doux et vrai. Ce petit cadre contient à lui seul plus de nature que les compositions taillées dans le granit de M. Desgoffe. M. Desgoffe cultive avec persistance le paysage dit de *style*. C'est de sa part une malheureuse obstination. Il y dépense en pure perte dix fois plus de talent que n'en ont peut-être une foule d'artistes qui, en face de la nature, se laissent aller ingénument à leur impression. Plusieurs tableaux de M. Desgoffe, s'ils étaient gravés, feraient probablement des dessins estimables, entre autres ses *Environs d'Hyères;* mais ne pourrait-il nous dispenser de sa couleur, et surtout de ces petits bonshommes nus jouant au palet et de ces nymphes en chlamyde que personne n'a jamais rencontrées dans aucun chemin creux de Provence? M. Bellel tente de faire sortir le paysage du style de ce rococo archéologique. Ses quatre dessins sont extrêmement remarquables; la composition en est distinguée, et les lignes d'un choix exquis. Ce sont de vrais Poussins. Malheureusement ses deux tableaux semblent prouver

que la couleur est chose défendue à ceux qui se livrent à ce genre de composition.

A voir l'extension plus grande que prend chaque année le paysage, on dirait qu'un besoin de sensations fraîches, une sorte de soif de jeunesse porte la génération actuelle à chercher un refuge dans le calme et dans la paix de la nature. Toute œuvre imprégnée d'un sentiment vrai des harmonies rurales, et qui nous apporte en quelque sorte l'odeur des champs, est sûre d'être la bienvenue. C'est ce qui arrive à l'idylle de Mlle Rosa Bonheur. L'*Attelage nivernais* représente une scène de labourage. Deux charrues, attelées chacune de trois paires de bœufs puissans, fendent un terrain dont les sillons, fraîchement ouverts, forment le premier plan. Dans le fond, des pâtis inclinés et parsemés de bouquets d'arbres ferment l'horizon. Rien de plus simple que ce motif, qui tire toute sa grace de la fidélité des détails. Mlle Bonheur peint les animaux d'une façon distinguée, et il faut la louer d'avoir su choisir un sujet qui lui permettait de déployer ses moyens. Ses bœufs sont très habilement dessinés; ils se groupent bien, tirent avec ensemble et vigoureusement. On pourrait bien leur reprocher un soin trop exquis de leur personne, mais ce sont peut-être des bœufs de ferme-modèle, mieux étrillés que des bœufs du commun. L'aspect des champs où les a placés Mlle Rosa Bonheur confirme cette opinion. Les prairies du fond sont si bien tenues, les arbres si bien taillés! il n'est pas jusqu'aux mottes de terre qui n'aient un aspect correct et élégant. Mlle Bonheur doit certainement avoir lu le prologue d'un petit roman publié il n'y a pas long-temps par un éloquent écrivain, et où se trouve dépeinte avec une rare magie de style une scène absolument semblable à celle qu'elle a choisie. Il est regrettable qu'elle ne s'en soit pas plus complétement inspirée, qu'elle ne se soit pas pénétrée de ce parfum de rusticité, la seule chose, à vrai dire, qui manque à son tableau. Je suis fâché, pour moi, de ne pas retrouver là ces paires de bœufs *fraîchement liés* de *la Mare au Diable,* aux têtes courtes et frisées, aux gros yeux farouches, frémissant sous la main de l'enfant qui court armé d'une longue gaule dans le sillon d'où s'exhale une vapeur légère. Les sillons de Mlle Rosa Bonheur ne fument pas; ils sont d'un brun bien tendre, et à la place de l'enfant à la chevelure ébouriffée et couvert d'une peau d'agneau, elle met un valet de charrue insignifiant. Décidément la poésie fait tort à la peinture. Cependant, malgré la redoutable concurrence de ses voisins du Berry, cet *Attelage nivernais* n'en est pas moins un excellent tableau, et les bœufs de Mlle Bonheur n'ont pas leurs pareils à l'exposition. Je ne leur ferai pas l'injure de les comparer à cette bonne bête de vache de M. Herment, qui se laisse manger par des loups avec une si tranquille patience. M. Coignard a aussi des succès dans l'élève des bêtes à cornes; ses bœufs et ses vaches sont d'une forte

couleur qui cherche à imiter le maître inimitable, et ils ont bien ce regard doux et mélancolique où semble se peindre chez les animaux le regret d'une existence jadis plus heureuse.

M. Ph. Rousseau, lui, ne dépasse pas la basse-cour et l'intérieur de la ferme; il y trouve suffisamment de quoi exercer son pinceau. Là, en effet, se produisent une foule de petits drames qui valent bien la peine que la peinture les consacre, puisque La Fontaine les a immortalisés dans sa poésie. Des trois tableaux de M. Ph. Rousseau, le *Chat prenant une souris* est sans contredit le meilleur pour la précision du mouvement, la vérité des attitudes et le bon goût de la couleur. Les coqs et les poules de sa *Basse-cour* sont d'une dimension un peu exagérée, eu égard aux détails de bâtimens qui forment le fond. La couleur offre quelque papillotage. M. Lemmens a peint également une *Basse-cour de Normandie* où grouillent des coqs, des poules, des porcs au ventre traînant jusqu'à terre, dans un pêle-mêle peu recherché, mais bien pris sur le fait. Les chiens sont dévolus à M. Jadin, qui les traite avec tout le respect qu'on doit à des animaux d'aussi haut lignage que *Fino, Griffonaud, Yellow*. Ces nobles bêtes ont chacune leur portrait au salon de 1849, avec leur nom en lettres d'or inscrit sur fond d'azur. A voir la vigueur, la franchise, la solidité de pinceau de M. Jadin, on se prend à regretter de ne pouvoir faire faire son portrait par cet artiste. En vérité, depuis que nos peintres font si bien les chiens, les chats, les poules, nous sommes moins bien traités.

Les portraits humains sont cependant innombrables au salon, comme toujours. Tant de gens satisfaits de leur personne éprouvent le besoin de se faire peindre! Il n'y en a pas, sur la quantité, une demi-douzaine dignes d'un complet éloge. Celui du général Cavaignac, par M. H. Vernet, est consciencieusement étudié, la couleur en est brillante et le modelé remarquable; mais il a le défaut de n'être pas très ressemblant. M. Louis Boulanger, M. Landelle, M. Verdier, en ont exposé plusieurs qui se recommandent par des qualités très dissemblables. M. Boulanger dessine soigneusement et modèle avec peu de chose; M. Landelle possède un coloris doux et flatteur, sans beaucoup de consistance, qui plaît au premier abord; mais on se fatigue bientôt de cette exécution courante et un peu molle. M. Landelle devrait moins produire; il est à craindre qu'en abusant de sa facilité, il ne finisse par énerver complétement sa peinture. Le portrait de M. Hély d'Oissel résume les qualités et les défauts de M. Landelle; c'est, avec celui de Mme B. C..., un des meilleurs de ceux qu'a exposés cet artiste. J'aurais dû en son lieu mentionner aussi sa *République*, figure colossale qui n'a pas toute la sévérité de lignes que demandait le sujet, mais qui, outre le charme d'une harmonieuse couleur, a le mérite d'être conçue en dehors de cet attirail formidable dont la plupart se sont crus obligés de l'orner.

M. Landelle a eu le bon goût de supprimer les chaînes, la hache et le bonnet phrygien; au lieu de cet air farouche de la femme forte de M. Barbier, sa *République* n'a qu'un doux et paisible sourire, propre à gagner les cœurs. Une couronne d'épis entoure sa tête, et elle tient à la main une branche d'olivier, symbole de paix et d'abondance. Pourquoi tout le monde n'a-t-il pas compris la république comme M. Landelle?

M. Verdier affecte une manière brutale; il semble la plupart du temps qu'il peigne des écorchés. Sans faire des figures qui ressemblent à des murailles mal crépies, Titien, Rubens et Van-Dyck ont pourtant atteint une assez grande puissance de coloris. Les portraits de M. Verdier sont aussi repoussans au premier aspect que ceux de M. Landelle sont agréables. Je reconnais néanmoins que, pour les uns comme pour les autres, il ne faut pas s'arrêter à la première impression.

Dans le pastel, Mlle Nina Bianchi et M. Giraud tiennent toujours le haut bout. Outre deux beaux portraits, Mlle Bianchi a exposé la copie des *Filles de Jephté* de M. Lehmann. Les entreprises de cette espèce sont, en général, ingrates et difficiles. Pour rendre les effets de la peinture à l'huile, il faut jusqu'à un certain point dénaturer les conditions et les procédés du pastel, et l'on n'arrive le plus souvent qu'à un double insuccès. Mlle Bianchi s'est pourtant tirée de cette difficulté. M. Giraud affecte un peu trop les prétentions que je viens d'indiquer. Ses pastels sont touchés largement, comme avec une brosse, et il empâte à sa façon. Cela ne lui réussit pas mal. Je crois pourtant M. Tyr plus dans le vrai et dans les saines pratiques. M. Tyr fond ses teintes et modèle avec une grande délicatesse. Il possède à la fois une couleur moelleuse et un dessin très arrêté, et ne vise nullement au trompe-l'œil. On remarque surtout de M. Tyr un portrait d'enfant, vêtu d'une blouse bleue, d'une solidité et d'une douceur incroyables. M. Tyr a le don de la grace, de cette grace sérieuse et un peu sévère qu'on trouve dans les vierges des vieilles fresques, et qui n'a rien de commun avec une certaine élégance maniérée fort à la mode aujourd'hui, et dont M. Vidal s'est rendu l'interprète spécial. Que M. Vidal fasse des anges ou de belles filles qui ne sont rien moins que cela, il ne sort pas d'un type invariable : ce sont toujours les mêmes yeux battus et cernés, les mêmes paupières demi-closes, les mêmes chevelures ondées, la même langueur d'attitudes; le vêtement seul est changé. Ce genre de beauté, que chacun est libre d'apprécier comme il lui plaît, M. Vidal le rend, du reste, très finement, et ses dessins sont crayonnés avec la pureté et la douceur des vignettes anglaises les plus délicates. M. Dugasseau et M. Yvon, au contraire, visent au Michel-Ange. La *Jérusalem* de M. Dugasseau et *les Neuf Muses* de M. Yvon ont quelque parenté avec les sibylles. M. Yvon, toujours avec la même habileté d'exécution qui fit tant admirer à son début les dessins qu'il rapportait de Russie, a

moins bien réussi cette fois. Il a outré son modèle. Le talent de M. Yvon le porte aux entreprises violentes. Il traduit *l'Enfer* de Dante dans le style du *Jugement dernier*, et justifie cette audace par une rare puissance de crayon. Néanmoins, quand on songe à l'abîme qui sépare Michel-Ange de tous ceux qui de près ou de loin ont tenté de le suivre, quand on compare les fresques de Bronzino et celles de Vasari à la Sixtine, on se sent porté à détourner de toutes ses forces les enthousiastes qui voudraient encore aller se brûler les ailes à ce flambeau.

III. — LA SCULPTURE.

L'événement du jour dans la sculpture, c'est l'apparition de M. Préault au salon. Ainsi que M. Rousseau le paysagiste, ce sculpteur avait été jusqu'ici tenu à l'écart comme mal pensant et de dangereux exemple. L'opinion de l'ancien jury pouvait jusqu'à un certain point être fondée; mais, si M. Préault devait faire des prosélytes, n'était-ce pas justement le moyen de lui en fournir? Ces rigueurs, dictées par une prudence maladroite, ont perpétuellement les mêmes résultats. La persécution grandit toujours les proscrits, et par tout pays commande le respect. Aujourd'hui, M. Préault est enfin rentré dans le droit commun, et ne relève plus que du public; nous nous en réjouissons. Cela met chacun plus à l'aise.

M. Préault a exposé un ensemble d'ouvrages assez complet pour qu'on puisse se former une idée arrêtée de sa manière. Le morceau capital est un *Christ en croix*, où l'artiste a exprimé avec une sauvage énergie les dernières convulsions de l'agonie. Le buste se tord, la chair se contracte, et les pieds gonflés se crispent sous le clou qui en fait jaillir un sang épais. L'expression de la douleur matérielle étant le seul but que se propose l'artiste, il est évident que le choix du modèle lui importe peu, ou plutôt, dans ce système, la nature la plus grossière est précisément celle qu'il doit rechercher. On s'en aperçoit vraiment. A la vue de cette tête sans noblesse, de ces membres empruntés sans goût au portefaix le premier passant, l'histoire de Donatello nous revient naturellement à la mémoire. Ce célèbre sculpteur, dans sa jeunesse, avait fait un Christ, et comme il demandait à Brunelleschi ce qu'il pensait de cet ouvrage, celui-ci lui répondit « qu'il n'avait mis en croix qu'un paysan, *che gli pareva che avesse messo in croce un contadino.* » On peut voir encore dans l'église de *Santa-Croce*, à Florence, ce Christ de Donatello, qui est effectivement bien loin de la perfection à laquelle parvint plus tard ce maître; mais, si Brunelleschi pouvait avec raison signaler dans l'ouvrage de Donatello l'absence de noblesse et de cette grandeur qui imprégnaient les œuvres sublimes du XIVe siècle, que serait-ce si on faisait entrer en ligne de comparaison le *Christ* de

M. Préault! On a surnommé M. Préault le Delacroix de la sculpture; cette expression n'est juste qu'à demi. M. Delacroix et M. Préault font laid tous les deux; mais le premier rachète ce défaut volontaire auquel il semble s'être voué par des qualités particulières à l'art de peindre, que le plus grand talent de ciseau ne parviendra jamais à transporter dans la statuaire. C'est pourtant la prétention de M. Préault d'obtenir des effets incompatibles avec les conditions et les moyens restreints de son art, qui se propose exclusivement la beauté des lignes et l'harmonie des formes. Or dans la sculpture l'expression des passions, ne pouvant être rendue par la prunelle inerte du marbre ou de l'airain, nécessite l'emploi de mouvemens violens et de gestes exagérés qui rompent cette harmonie et détruisent la beauté. On peut là-dessus s'en rapporter aux anciens : les sculpteurs de la grande époque grecque et les maîtres fameux de la renaissance, Donatello, Ghiberti, Michel-Ange, ont constamment recherché dans leurs ouvrages le calme des attitudes comme condition indispensable du beau. Les colosses et les bas-reliefs du Parthénon, la Vénus de Milo, les portes du baptistère de Florence, les sculptures du tombeau des Médicis, en sont d'immortels exemples, et il n'est théorie spécieuse ni paradoxe qui puisse prévaloir contre de pareilles autorités.

Les autres morceaux de M. Préault sont conçus et exécutés dans le même système que son *Christ*. *La Douleur*, statuette en bronze, est représentée par une femme cachant sa tête sous ses bras et tordant son corps d'une façon si outrée, qu'il faut y regarder long-temps pour reconnaître ce qu'on voit. Deux cadres de médailles contiennent des profils en bronze qui ne justifient même pas l'incohérence des lignes par la nécessité d'une expression voulue. Tout devient tourmenté et contourné sous l'ébauchoir de M. Préault, et la vue de ses portraits porterait à croire qu'il a tout simplement érigé en système une infirmité de sa nature. Ces critiques adressées à M. Préault ne sont pourtant pas absolues, et il serait injuste d'y comprendre son *Masque funéraire*, figure saisissante et terrible qui entr'ouvre son linceul, et, l'œil vide, posant un doigt décharné sur sa bouche immobile, semble retenir le secret de la tombe près de s'échapper.

Aux ébauches effrénées de M. Préault, la *Pénélope* de M. Cavelier forme un heureux et doux contraste. Ce bel ouvrage suffirait à prouver qu'à notre époque la statuaire a conservé sur la peinture une grande supériorité relative, et, si nous le comparons à beaucoup d'œuvres vantées, nous n'aurons pas lieu d'être humiliés du rapprochement. Depuis le retour aux traditions de l'antique, la sculpture moderne n'a rien produit d'un goût plus pur que cette composition. Pénélope, lassée de son labeur de chaque nuit, se laisse gagner au sommeil, qui l'incline peu à peu sur son siége; sa tête alourdie se penche sur son

épaule, et ses mains, croisées sur ses genoux, laissent échapper les pelotes de laine. Pourquoi ce détail, par exemple? Qu'importait que cette belle endormie fût la reine d'Ithaque ou toute autre? Le mouvement général de cette figure est indiqué avec beaucoup de justesse dans toutes les parties, et la tête, les épaules, le corps, les bras, les draperies, tout s'affaisse bien ensemble et naturellement, rien ne trouble l'accord des lignes. L'analyse des détails n'est pas moins favorable à M. Cavelier. La tête est superbe, d'une beauté sévère, tempérée par cette placidité du sommeil qui détend les traits et allége le front du poids de la vie. La courbure du corps qui porte sur la hanche droite est très régulièrement conduite et sentie sous les draperies. Celles-ci sont de deux espèces : l'une, plus fine et dans le goût des draperies mouillées des anciens, forme le vêtement de dessous plus léger et à mille petits plis chiffonnés; le manteau, au contraire, est d'une étoffe plus forte, à larges plis. Une partie est jetée sur le dossier de la chaise, et l'autre enveloppe le bas du corps depuis la ceinture. Toute cette masse d'étoffes est habilement traitée, sauf un peu de lourdeur dans le vêtement inférieur. Quant aux mains et aux pieds, ils pourraient être un peu plus finis, entre autres le pied gauche, qui dépasse le bas du manteau; mais ces petites irrégularités sont bien peu de chose et ne changent rien à l'aspect majestueux de l'ensemble. La main de M. Cavelier a assurément encore à s'exercer, et ce jeune artiste rencontrera certains ciseleurs plus habiles dans l'art d'assouplir le marbre et de faire frissonner la chair; mais à coup sûr, par la noblesse de la pensée, par l'ordonnance et la chaste beauté de la composition, il l'emporte dès aujourd'hui sur plus d'une renommée acquise. Ces qualités ne donnent pas la popularité, j'en conviens, et, quand on ne flatte pas les yeux sensualistes de la foule, il ne faut pas s'attendre à être prôné et reproduit en mille réductions à l'usage des cheminées de boudoir; mais l'avenir et la gloire, qui fait vivre au-delà du trépas, sont pour celui qui conserve religieusement la dignité de son art, qui dédaigne de vulgaires suffrages et ne se fait pas le pourvoyeur des instincts grossiers et dépravés.

M. Pradier, jaloux apparemment du succès que M. Clesinger avait moissonné dans son domaine, a opposé à la *Bacchante* que chacun sait une *Flore caressée par Zéphyr*, exprimant un sentiment analogue avec tout le naturel que M. Pradier sait mettre à tous ses ouvrages. Quel abandon, quelle langueur, quel *tremolo* dans ce corps qui se courbe pour aspirer le souffle désiré! Comme cette gorge s'enfle, comme cette bouche se pâme, comme ces yeux se meurent! Voilà une belle représentation, monsieur Pradier, et l'on ne saurait trop louer le scrupule pudique avec lequel vous avez jeté sur le tout un titre mythologique, passeport bien plus décent que la fameuse couleuvre en plomb inventée par

M. Clesinger. Au reste, puisque nous sommes en train de comparaisons avec cet artiste, il faut reconnaître que M. Pradier, cette fois, est resté au-dessous de M. Clesinger et au-dessous de lui-même dans l'exécution de sa statue. On ne retrouve vraiment plus ici cette perfection exquise de ciseau qui ferait de M. Pradier le plus grand des sculpteurs, s'il la mettait jamais au service d'une noble pensée. Il semble que M. Pradier, en abaissant davantage ses conceptions, soit condamné à perdre une partie de ses moyens. Le corps de sa *Flore*, outre qu'il manque tout-à-fait de distinction, est assez négligé dans quelques parties. Le bras gauche est d'une maigreur exagérée, et la main qui le termine ne se rencontre que par exception dans la nature, à cette dernière période de civilisation qui commence la décadence des races. Le cou, en gorge de pigeon, est d'un aspect désagréable; mais M. Pradier l'a fait tel avec intention : il le fallait ainsi pour son effet. Les hanches et le ventre présentent des détails trop nombreux. Enfin, la draperie par derrière retombe, en tuyaux raides, avec assez de lourdeur. Je ne parle pas des fantaisies polychrômes que M. Pradier affectionne; il y a long-temps que le bon goût en a fait justice.

La *Lesbie* de M. Lévêque se tord d'une façon qui, de loin, ferait croire qu'elle est conformée comme Janus, et la *Laïs* de M. Mathieu Meusnier a un genre de beauté qui serait fort prisé dans les harems. Comme ce n'est qu'une ébauche en plâtre, M. Meusnier a encore le temps de la réduire à des proportions plus convenables.

Mentionnons en passant deux bustes de Ballanche et d'Ampère, par M. Bonnassieux, et un buste en marbre de M. Cavelier, où cet artiste a mis le même sentiment distingué et la même habileté d'exécution que dans sa *Pénélope*. M. David nous avait habitués à plus de force, et l'on ne retrouve guère son talent habituel dans le buste de *Saint-Just*. Le caractère mou et bellâtre de cette tête ridiculement vantée est probablement cause de l'échec de M. David.

Une femme du peuple, arrêtée devant le groupe en plâtre de M. Lechesne, faisait à haute voix cette judicieuse remarque, qu'il était impossible qu'un enfant happé par un oiseau de proie ne criât pas assez fort pour éveiller sa mère endormie à côté de lui. Chacun était assez de son avis. Il est fâcheux que M. Lechesne n'ait pas consulté sur ce point la première mère venue, ou même le plus simple bon sens. Le corps de la femme couchée est bien traité dans la partie supérieure, mais les deux jambes croisées forment une intersection de lignes malheureuse. Quant à l'enfant, il se débat en conscience. M. Lechesne s'adonne plus spécialement aux animaux, qui font invasion dans la sculpture comme dans la peinture. Chiens, chats, oiseaux de proie et autres menues bêtes se sont abattues sur le salon, et menacent de le transformer en une ménagerie. Il y a peu de chevaux remarquables,

sauf un groupe de M. Feuchères, *le Cavalier arabe,* destiné à la décoration du pont d'Iéna. — C'est une fougueuse imagination que celle de cette *centauresse* emportant en croupe son jeune amant. Le sujet surprend par son étrangeté, mais ne manque pas de charme. M. Courtet a su proportionner le type du quadrupède à la grace de la femme; on se demande seulement l'explication du mouvement forcé avec lequel cette femme-jument attire le faune à ses lèvres.

Dans quelle catégorie placer le groupe d'*Andromède* de M. Fromanger? Est-ce parmi les hommes, est-ce parmi les bêtes? Il y a des uns et des autres. M. Fromanger annonce qu'il a voulu faire du style Louis XIV. Il y a mieux à choisir pourtant quand on veut imiter. La *Chasse au renard,* l'*Étude de gibier,* de M. Mène, sont des morceaux exécutés avec une extrême finesse. M. Mène est le Miéris de la sculpture d'animaux. Ses chiens, ses chèvres, ses chevaux, ont toutes leurs soies et tous leurs crins comptés; leurs pattes et leurs pieds sont d'une ténuité vraiment aristocratique. J'avoue que je leur préfère de beaucoup les plâtres de M. Emmanuel Fremiet. M. Fremiet n'expose que depuis deux ans, et déjà il est l'émule, l'égal de M. Barye. M. Fremiet possède à un haut degré le coup d'œil prompt et sûr nécessaire pour saisir le mouvement des animaux, qui ne posent pas, comme on sait, et l'aptitude toute spéciale qui fait reproduire leurs allures pour ainsi dire prises à la volée. Voyez comme cette *Famille de petits chats* tète avec avidité, tandis que la mère, étendue sur le flanc, en quelque sorte aplatie sur le sol avec l'incomparable souplesse propre à la race féline, les surveille de côté d'un œil à moitié endormi. Ce *Héron* mélancolique, qui médite, le col enfoncé dans son jabot, avec tant de gravité, est un des morceaux les plus finis qui se puissent voir. M. Fremiet modèle avec précision et en même temps avec une grande largeur. Le grand *Chien matador* qui cherche à arracher le bandage dont on a entouré sa patte blessée est d'une grande vérité de pose et d'une fort belle exécution. Les masses sont indiquées savamment, et l'artiste sait se garder de la minutie des détails à laquelle on se laisse entraîner trop fréquemment; c'est le défaut d'un autre sculpteur de bêtes, M. Delabrierre : *le Dernier pas, Chasse au cerf,* est néanmoins un morceau recommandable. Enfin, M. Vechte mérite une mention toute spéciale pour ses deux coupes en argent repoussé, qui, par le savant dessin et le fini de l'exécution, peuvent soutenir la comparaison avec tout ce que les ciseleurs florentins ont laissé de plus parfait dans ce genre.

Après avoir parcouru cette série d'ouvrages qui, s'ils ne sont pas tous également remarquables, témoignent d'une incontestable habileté de mise en œuvre, arrêtez-vous devant une petite figure en bronze qui s'annonce sous le titre modeste de *Souvenir d'enfance.* Ce n'est qu'une

simple tête d'étude aux cheveux chastement relevés, et qu'entoure une guirlande de roses nouée avec une gracieuse négligence, et pourtant cette tête toute petite et toute simple a un charme indéfinissable qui vous émeut et vous captive, comme l'image d'un rêve de mai depuis long-temps envolé. C'est qu'à l'attrait d'une pure exécution, condition toujours indispensable dans les arts plastiques, elle unit une sorte de beauté triste et fait naître dans l'ame du spectateur la méditation rêveuse. C'est en faisant vibrer cette corde de poésie intime que M. Gleyre obtint, on s'en souvient, son premier succès, et l'on retrouve l'empreinte d'un sentiment analogue dans tous les ouvrages de peinture et de sculpture qui ont survécu depuis quelque temps à une passagère popularité. Le salon de 1849 contient quelques œuvres de ce genre, un bien petit nombre, cela est vrai; mais enfin, quand il ne devrait rester de chaque exposition annuelle que deux ou trois morceaux, n'y aurait-il pas lieu de se tenir pour satisfait? Outre le ravissant petit buste de M. Fourdrin, nous avons distingué la *Pénélope* de M. Cavelier, et, dans la peinture, quelques paysages, ceux de M. Corot surtout, où un heureux mélange de naturalisme et de rêverie inconnu avant notre époque engendre des beautés vraiment originales. C'est pourquoi, si en face du passé nous sommes forcés d'avouer notre infériorité et de constater dans l'art une décadence, ne faisons pas l'avenir trop désespéré. La levée de boucliers et la croisade aveugle contre la ligne et la forme, qui par momens semblent menacer de nous ramener à la barbarie, auront même un utile résultat en nous rapprochant davantage de la nature. L'étude épurée de cette mère du beau et du vrai sera toujours une source de régénération plus sûre que la reproduction, quelque parfaite qu'elle puisse être, du passé.

F. DE LAGENEVAIS.

LA

TÉLÉGRAPHIE AÉRIENNE

ET

LA TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE.

Depuis quatre ans bientôt, le télégraphe électrique est établi en France, il fonctionne sur les chemins de fer de Paris à Lille et de Paris à Rouen. On peut dire cependant, sans rien exagérer, que l'administration est encore à peu près seule dans le secret de l'entreprise; quand on vient à parler de l'existence, dans notre pays, de la télégraphie électrique, on ne rencontre guère que des sceptiques ou des incrédules. Les journaux anglais et les feuilles américaines proclament à l'envi les étonnans résultats obtenus au Nouveau-Monde et dans le Royaume-Uni par cette invention admirable, et on ne sait pas que chaque jour de semblables merveilles se reproduisent chez nous, mais jusqu'ici sans grande utilité. D'où vient cette ignorance? d'où vient cet étrange oubli qui pèse sur nos établissemens de télégraphie électrique? C'est qu'on n'a rien fait, il faut bien le dire, pour populariser en France une si précieuse découverte. A Londres, le gouvernement, le commerce, les besoins privés des citoyens en retirent des services de tous les jours et de tous les instans; aux États-Unis, le nouveau télégraphe transporte d'une extrémité du pays à l'autre les interminables messages du président de la république, il transmet aux provinces les avis de la métropole et sert d'intermédiaire à un grand nombre de transactions privées. En France, au contraire, aucune occasion ne vient jamais s'offrir de révéler par quelque éclatant service l'existence de cette conquête nouvelle de la science. A ne considérer que les résultats, on croirait vraiment que la télégraphie électrique n'existe pas chez nous.

L'application de l'électricité à la télégraphie n'est pas cependant parmi nous de date si récente. Il y a tout juste un siècle que les premiers essais de ce genre furent exécutés, et depuis cette époque l'ardeur de nos savans ne s'est guère ralentie à la poursuite de ce magnifique problème. L'idée d'appliquer l'électricité à la transmission des signaux est en elle-même si simple, qu'elle vint naturellement à l'esprit des physiciens qui observèrent les premiers la rapidité prodigieuse avec laquelle le fluide électrique circule dans ses conducteurs. Toutefois, pour plier aisément l'électricité aux exigences infinies des communications télégraphiques, il aurait été nécessaire de posséder une connaissance approfondie des propriétés de ce fluide. Or, pendant toute la durée du XVIIIe siècle, l'électricité ne fut que très imparfaitement connue. Aussi bien des tentatives, bien des essais inutiles furent-ils réalisés dans cet intervalle; l'idée de la télégraphie électrique fut cent fois abandonnée et reprise. D'ailleurs, en même temps que les physiciens s'efforçaient d'appliquer l'agent électrique à la transmission rapide de la pensée, d'autres savans cherchaient la solution du même problème dans l'emploi de moyens en apparence plus simples. Un grand nombre de mécaniciens s'occupaient d'établir un système rapide et régulier de correspondance, en combinant divers signaux formés dans l'espace et visibles à des distances éloignées. Les difficultés sans cesse renaissantes qu'on rencontrait dans le maniement pratique de l'électricité encourageaient les efforts des partisans de la télégraphie aérienne. Enfin, dans les dernières années du siècle, la persévérance et le génie d'un mécanicien français mirent un terme à ces luttes. La découverte du télégraphe de Chappe, qui remplit d'une manière si remarquable les conditions les plus variées et les plus difficiles de l'art, consacra le triomphe de la télégraphie aérienne. C'est alors que fut adopté et établi le système de télégraphes aériens qui couvrent aujourd'hui de leur réseau la surface de la France et des grands états de l'Europe.

Cependant, depuis cette époque, la physique s'est enrichie d'admirables conquêtes. L'électricité a révélé au génie de nos savans des propriétés inattendues. Ces caractères, ces aptitudes nouvelles, si heureusement découverts dans l'agent électrique, ont permis de le manier et de l'assouplir comme le plus docile de nos instrumens. Dès-lors, la télégraphie électrique a pu regagner le terrain qu'elle avait perdu, et elle n'a pas tardé à mettre en évidence son incontestable supériorité sur la télégraphie aérienne. On comprendra aisément qu'il nous serait impossible de séparer l'histoire de ces deux inventions qui, par des moyens différens, n'en tendent pas moins au même but. Toutes deux ont marché simultanément, s'atteignant, se dépassant au milieu des fortunes les plus diverses, s'empruntant mutuellement le secours de leurs métnodes et de leurs perfectionnemens respectifs, se disputant à des titres divers le succès et la faveur publique. Ces deux branches d'un art important sont si étroitement unies, qu'à les disjoindre, à les considérer isolément, on courrait le risque d'être inexact ou inintelligible.

I.

Les premiers essais sérieux de télégraphie ne datent que de la fin du XVIIe siècle. Chez tous les peuples et dans tous les temps on a employé, il est vrai, divers systèmes de signaux destinés à transmettre rapidement des avis d'un point à

un autre; mais ces moyens imparfaits et grossiers n'offraient aucune combinaison possible, ou du moins suffisante, pour exprimer plus de trois ou quatre pensées bien déterminées d'avance. L'art des signaux, que l'on rencontre à divers degrés de perfectionnement chez toutes les nations civilisées, ne pouvait en effet se développer et s'étendre que par les progrès de l'optique. Pour écrire de loin, il faut voir de loin : la découverte des lunettes d'approche et des télescopes pouvait donc seule permettre de créer la télégraphie.

C'est à un physicien français, Guillaume Amontons, que revient l'honneur d'avoir appliqué le premier les instrumens d'optique à l'observation des signaux aériens. Dans l'*Éloge d'Amontons*, Fontenelle a décrit son invention avec assez d'exactitude: « Peut-être, dit Fontenelle, ne prendra-t-on que pour un jeu d'esprit, mais du moins très ingénieux, un moyen qu'il inventa de faire savoir tout ce qu'on voudrait à une très grande distance, par exemple de Paris à Rome, en très peu de temps, comme en trois ou quatre heures, et même sans que la nouvelle fût sue dans tout l'espace d'entre-d'eux. Cette proposition, si paradoxe et si chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays, une fois en présence de Monseigneur et une autre en présence de Madame. Le secret consistait à disposer dans plusieurs postes consécutifs des gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmissent au suivant et toujours ainsi de suite, et ces différens signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avait le chiffre qu'à Paris et à Rome. La plus grande portée des lunettes faisait la distance des postes, dont le nombre devait être le moindre qu'il fût possible, et, comme le second poste faisait des signaux au troisième à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à Rome presque en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris. »

Amontons était un des physiciens les plus habiles du XVIIe siècle. Ses travaux sur le thermomètre à air, sur le baromètre conique et sur l'hygrométrie ont exercé sur les progrès de la physique naissante une influence des plus salutaires. Il était né inventeur; mais, s'il avait le génie qui dicte les découvertes, il était loin de réunir les qualités d'esprit qui font le succès et la fortune des inventions. Hors de ses livres et de ses machines, c'était l'homme le plus gauche et le plus ennuyeux du monde. Ajoutez qu'il était sourd. Il ne voulut jamais essayer de guérir sa surdité; « il se trouvait bien, dit Fontenelle, de ce redoublement d'attention et de recueillement qu'elle lui procurait, semblable en quelque chose à cet ancien que l'on dit qui se creva les yeux pour n'être pas distrait dans ses méditations philosophiques. » Ceci était admirable pour faire des découvertes, mais fort peu propre à en assurer le retentissement au dehors. Aussi est-il probable que la découverte d'une machine à signaux qu'il fit vers 1690 serait restée à jamais inconnue, si le hasard ne s'en était mêlé. Mlle Chouin, maîtresse du premier dauphin fils de Louis XIV, entendit parler de la découverte d'Amontons. En sa qualité de favorite, Mlle Chouin avait ses caprices : elle eut la fantaisie de voir fonctionner la machine du savant, elle s'intéressa à la fortune du pauvre inventeur ignoré. Mlle Chouin avait aussi d'autres qualités, et elle ne manquait pas d'un certain esprit d'intrigue, ce qui fit qu'en dépit de l'indolence et de l'apathie du dauphin, elle obtint de lui la promesse d'une expérience publique. L'expérience eut lieu dans le jardin du Luxembourg, devant le dauphin; mais elle tourna fort mal. La présence du

prince, les brillans costumes des seigneurs qui l'entouraient, tout cet étalage solennel et inusité, troublèrent le savant. Sa surdité augmentait sa confusion. Il manœuvra tout de travers et ne put transmettre aucun signal; le dauphin se mit à bâiller, et tous les courtisans de l'imiter. La séance se termina sur cette triste impression. Cependant Mlle Chouin ne se découragea pas : elle obtint une seconde épreuve, qui se fit en présence de la dauphine. Cette fois les choses marchèrent mieux, mais tout le crédit de la favorite ne put aller plus loin. Que pouvait-elle obtenir de plus de la nullité d'un prince qui, au rapport de Saint-Simon, depuis qu'il était sorti des mains de ses précepteurs, « n'avait de sa vie lu que l'article *Paris*, dans la *Gazette de France*, pour y voir les mariages et les morts? » Amontons, découragé, abandonna sa découverte. Il se consola de cet échec en prenant place, quelques années plus tard, sur les bancs de l'Académie des Sciences.

On a beaucoup vanté les encouragemens et les honneurs qui furent accordés, sous Louis XIV, aux lettres et aux beaux-arts. Il faudrait ajouter, pour tout dire, que les sciences ne participaient guère de ces hautes faveurs. Quand Louis XIV eut fondé l'Académie, lorsqu'il l'eut installée au Louvre, et qu'il eut ainsi fait aux académiciens la politesse royale de les recevoir chez lui, il se crut suffisamment acquitté envers la science. Cinq ou six pensions accordées à quelques savans bien en cour, adulateurs émérites, de la trempe de Fontenelle ou de Fagon, en de rares occasions quelques visites solennelles aux académiciens assemblés, voilà à peu près à quoi se réduisit la protection du grand roi. On cesse d'être surpris de la lenteur qu'a présentée, au XVIIIe siècle, le développement des sciences, quand on songe qu'elles avaient Fontenelle pour interprète et Louis XIV pour protecteur. On vient de voir comment fut accueillie l'idée d'Amontons, qui renfermait le germe de la télégraphie moderne; quelques années après, un autre inventeur se présenta avec la même découverte, et il ne fut pas mieux traité.

Cet autre inventeur s'appelait Guillaume Marcel; il occupait à Arles la place de commissaire de la marine. Après plusieurs années de recherches, il était parvenu à construire une machine qui transmettait des avis dans l'intervalle de temps qu'il aurait fallu pour les écrire. Les expériences faites à Arles, et dont le procès-verbal existe encore, ne laissent aucun doute à cet égard. Les mouvemens de la machine s'exécutaient avec une rapidité égale à la pensée. En outre, l'appareil fonctionnait de nuit aussi bien que de jour; Marcel avait donc inventé le télégraphe nocturne, ce phénix tant cherché depuis et qui est encore à trouver. L'inventeur se refusa à publier sa découverte; il voulut d'abord la mettre sous l'invocation et la protection de Louis XIV. Marcel avait déjà servi, quoique indirectement, le grand roi. Avocat au conseil, il avait suivi M. Girardin à l'ambassade de Constantinople; nommé ensuite commissaire près du dey d'Alger, il y conclut le traité de 1677, qui rétablit nos relations commerciales dans le Levant. C'est en récompense de ses services qu'il avait obtenu la place de commissaire de la marine à Arles. Il voulut donc présenter au roi l'hommage et les prémices de son invention : il lui adressa un mémoire descriptif avec les dessins de son appareil; il ne demandait rien d'ailleurs, et sollicitait seulement le transport de sa machine à Paris. Ce mémoire resta sans réponse; le roi était vieux, il commençait à négliger pour les choses du ciel son royaume terrestre. Marcel écrivit lettres sur lettres aux ministres; mais Colbert

n'était plus là : il n'y avait plus que Chamillard, et le pauvre homme avait assez à faire avec la coalition européenne à combattre et Mme de Maintenon à ménager. Marcel attendit long-temps. Enfin un jour, fatigué d'attendre et dans un moment de désespoir, il brisa sa machine et jeta au feu ses dessins. A quelques années de là il mourut, emportant son secret. Il ne laissa ni plan, ni description de ses instrumens, et l'on ne trouva dans ses papiers que son *Livre des signaux* (*Citatæ per aëra decursiones*), dont sa femme et un de ses amis avaient seuls la clé.

Le nom de Guillaume Marcel est à peu près oublié aujourd'hui, ou du moins il n'est resté attaché qu'à quelques ouvrages qu'il a laissés concernant l'histoire sacrée et profane et la chronologie. C'était le premier chronologiste de son siècle. Il réunissait, en effet, toutes les qualités de l'état; sa mémoire tenait du prodige. Le *Journal des Savans* de 1678 (où il est désigné, par erreur typographique, sous le nom de Marcet) nous apprend qu'il faisait faire l'exercice à un bataillon, « nommant tous les soldats par le nom qu'ils avaient pris en défilant une fois devant lui, » et qu'il faisait, de mémoire, une opération d'arithmétique, fût-elle de trente figures. On ajoute qu'il dictait à la fois, à plusieurs personnes, en six ou sept langues différentes.

Nous arrivons aux premiers essais de télégraphie électrique. La découverte des phénomènes généraux de l'électricité ne date que du milieu du XVIIIe siècle. C'est vers l'année 1750 que Grey en Angleterre et Dufay en France observèrent les premiers les faits fondamentaux qui devaient servir de base à toute une science nouvelle. L'observation du transport à distance de l'électricité, la découverte des corps conducteurs et non conducteurs, les curieux phénomènes de l'étincelle électrique, tous ces faits si imprévus et si neufs avaient excité au plus haut degré l'attention du monde savant. De tous côtés se succédaient les découvertes. Mussenbroek construisait la bouteille de Leyde, Lemonnier observait les singuliers effets de l'électricité statique sur le corps de l'homme et des animaux, Franklin essayait d'apprécier la vitesse de transmission de l'électricité, et voyait avec un étonnement profond le fluide franchir, dans un espace de temps inappréciable, la distance de deux lieues. Peu de temps après, Franklin découvrait au sein de l'atmosphère la présence de l'électricité libre; préludant à la plus éclatante des découvertes humaines, il s'apprêtait à aller conjurer au sein des nuées orageuses les terribles effets de l'électricité météorique.

Au milieu de cet élan général vers l'étude des phénomènes électriques, il était impossible que l'idée si élémentaire et si simple d'appliquer l'électricité à la transmission des signaux ne vînt pas à se produire. Dès l'année 1750, il paraît que l'on conçut en Angleterre le projet d'établir un télégraphe mis en action par l'électricité; cependant ce projet resta sans exécution. L'honneur d'avoir réalisé le premier cette curieuse application des phénomènes électriques appartient à un savant genevois nommé George-Louis Lesage. C'était un physicien habile qui a laissé des travaux estimés; il vivait à Genève du produit de quelques leçons de mathématiques. C'est vers l'année 1760 que Lesage conçut le projet d'un télégraphe électrique qu'il établit, dit-on, à Genève, en 1774. L'instrument se composait de vingt-quatre fils métalliques séparés les uns des autres et noyés dans une substance isolante et non conductrice. Chaque fil allait aboutir à un électromètre particulier formé d'une petite balle de sureau suspendue à un fil de soie. En mettant une machine électrique ou un bâton de

verre électrisé en contact avec l'un de ces fils, la balle de l'électromètre qui y correspondait était repoussée, et ce mouvement désignait la lettre de l'alphabet que l'on voulait indiquer d'une station à l'autre.

Lesage était en correspondance suivie avec les savans les plus distingués de l'Europe, et particulièrement avec d'Alembert. C'est ce dernier, sans doute, qui lui suggéra l'idée de faire hommage de sa découverte au grand Frédéric, qui aurait aisément fait la fortune de l'invention. Lesage se proposait, en effet, d'offrir sa découverte au roi de Prusse; il avait même préparé la lettre qui devait accompagner l'envoi de ses instrumens. Cette lettre était ainsi conçue : « Ma petite fortune est non-seulement suffisante à tous mes besoins personnels, mais elle suffit même à tous mes goûts, excepté à un seul, celui de fournir aux besoins et aux goûts des autres hommes. Ce désir-là, tous les monarques du monde réunis ne pourraient me mettre en état de le satisfaire pleinement. Ce n'est donc point au patron qui peut donner beaucoup que je prends la liberté d'adresser la découverte suivante, mais au patron qui peut en faire beaucoup d'usage. » Frédéric se trouvait à cette époque au milieu des embarras de la guerre de sept ans. Lesage abandonna son projet, et il fit sagement.

Cependant l'idée de la télégraphie électrique avait déjà si bien pénétré dans les esprits, qu'on la trouve, quelques années plus tard, réalisée à la fois en France, en Allemagne et en Espagne. En 1787, un physicien, nommé Lomond, avait construit à Paris une petite machine à signaux, fondée sur les attractions et les répulsions des corps électrisés. C'est ce que nous apprend Arthur Young dans son *Voyage en France*. « M. Lomond, dit-il, a fait une découverte remarquable dans l'électricité. Vous écrivez deux ou trois mots sur du papier, il les prend avec lui dans une chambre et tourne une machine dans un étui cylindrique au haut duquel est un électromètre avec une jolie petite balle de moelle de plume; un fil d'archal est joint à un pareil cylindre placé dans un appartement éloigné, et sa femme, en remarquant les mouvemens de la balle qui correspond, écrit les mots qu'ils indiquent; d'où il paraît qu'il a formé un alphabet du mouvement. Comme la longueur du fil d'archal ne fait aucune différence sur l'effet, on pourrait entretenir une correspondance de fort loin, par exemple, avec une ville assiégée, ou pour des objets beaucoup plus dignes d'attention ou mille fois plus innocens : entre deux amans à qui l'on défendrait des liaisons plus intimes. Quel que soit l'usage qu'on en pourra faire, la découverte est admirable. »

En Allemagne, Reiser proposa en 1794 d'éclairer à distance, au moyen d'une décharge électrique, les diverses lettres de l'alphabet, que l'on aurait découpées d'avance sur des carreaux de verre recouverts de bandes d'étain. L'étincelle électrique devait se transmettre par vingt-quatre fils correspondant aux vingt-quatre lettres; on aurait isolé les fils en les enfermant sur tout leur parcours dans des tubes de verre.

En Espagne, vers 1787, Bétancourt essaya d'appliquer l'électricité à la production des signaux, en se servant de bouteilles de Leyde dont il faisait passer la décharge dans des fils allant de Madrid à Aranjuez. Nous trouvons, quelques années plus tard, la télégraphie électrique beaucoup plus avancée dans le même pays. En 1796, François Salva établit à Madrid un télégraphe électrique. Salva était un médecin catalan qui s'était acquis dans la Péninsule une grande réputation par le courage et la persévérance qu'il avait montrés comme propa-

gateur dans sa patrie des progrès de la vaccine. Toute sa vie ne fut qu'une lutte contre l'ignorance du peuple et l'entêtement des moines. Ce médecin, qui savait apprécier les découvertes utiles, présenta à l'académie des sciences de Madrid un mémoire sur l'application de l'électricité à la production des signaux. Le prince de la Paix voulut examiner ses appareils, et, charmé de la promptitude des effets, il les fit fonctionner lui-même en présence du roi. A la suite de ces essais, l'infant don Antonio, fils de Ferdinand, fit construire, dit-on, un télégraphe semblable, qui embrassait un espace fort étendu.

Toutefois un télégraphe électrique, fondé sur les seuls phénomènes d'électricité que l'on connaissait à la fin du siècle dernier, ne pouvait, en aucun cas, être considéré comme un appareil sérieux. On pouvait en faire une curieuse machine de cabinet, mais il était impossible de penser à l'appliquer au dehors sur une échelle étendue. A cette époque, on ne connaissait, en effet, que l'électricité *statique*, c'est-à-dire celle qui est dégagée par le frottement ou fournie par les machines électriques et les bouteilles de Leyde. Or, l'électricité provenant de cette source ne réside qu'à la surface des corps qu'elle occupe, et tend continuellement à s'en échapper. C'est une électricité animée d'une grande tension, comme on le dit en physique. Il résulte de là qu'elle abandonne ses conducteurs sous l'influence des causes les plus difficiles à saisir et à apprécier d'avance; l'air humide, par exemple, suffit pour la dissiper. Un agent aussi difficile à manier et à contenir ne pouvait, en aucune façon, être utilisé dans le service télégraphique. C'est dire assez que toutes les tentatives faites jusqu'à la fin du siècle dernier pour plier l'électricité aux besoin de la correspondance entre les lieux éloignés furent frappées d'une impuissance radicale. Après trente ans de travaux et de recherches inutiles, on abandonna comme impraticable l'idée de la télégraphie électrique; on dut revenir à l'emploi des signaux formés dans l'espace et visibles à de grandes distances.

C'est à cette époque, c'est à la suite de ces travaux infructueux que le télégraphe aérien aujourd'hui en usage en Europe fut découvert en France par la patience et le génie de Claude Chappe; mais, avant d'en venir à une découverte qui a si dignement marqué dans l'histoire de la civilisation moderne, il convient de signaler quelques recherches intermédiaires qui l'ont précédée, sinon préparée.

Dans ses *Mémoires sur la Bastille*, le journaliste Linguet revendique, jusqu'à un certain point, l'honneur de la découverte du télégraphe français. Par suite de son humeur agressive et inquiète, Linguet passa, comme on le sait, plusieurs années de sa vie à la Bastille. Dans les loisirs forcés de sa captivité, son imagination ardente continuait de se donner carrière. Comme il s'était occupé de tout, Linguet avait fait quelques études sur la lumière; il a même publié quelques pages sur cette question. C'est à la suite de ses observations d'optique qu'il fut conduit à imaginer un plan de télégraphe aérien. Il proposa au gouvernement d'en révéler le secret en échange de sa liberté; il ne donnait cependant aucune description de sa machine, disant seulement qu'elle avait beaucoup d'analogie avec un outil très employé dans les ateliers. On ne voulut pas écouter le journaliste, et, peu de temps après, le ministère le laissa sortir sans conditions. Une fois dehors, Linguet oublia sa découverte; il ne s'en souvint qu'au bout de plusieurs années, pour revendiquer, vis-à-vis de Claude Chappe, la découverte du télégraphe.

En 1788, François Dupuis habitait Belleville, tandis que son ami Fortin avait fixé sa résidence à Bayeux. Pour correspondre avec son ami à travers la distance de plusieurs lieues qui les séparait, Dupuis imagina et fit construire une machine télégraphique. Cette machine devait avoir quelque valeur, car elle a subsisté long-temps. Cependant, à l'apparition du télégraphe de Chappe, Dupuis la fit enlever.

En Allemagne, un savant de Hanau, nommé Bergstrasser, a consacré sa vie presque entière à l'étude de la télégraphie. Il a écrit sur ce sujet plusieurs ouvrages estimés et a construit un très grand nombre d'appareils télégraphiques. Le mérite principal de ses travaux se trouve dans les perfectionnemens qu'il a apportés au vocabulaire de la correspondance. Il représentait les mots par des chiffres; seulement, comme le système ordinaire de numération aurait exigé un trop grand nombre de caractères, il faisait usage de l'arithmétique binaire ou quaternaire, qui n'emploie que deux ou quatre signes pour représenter tous les nombres. C'est le système auquel sont revenus aujourd'hui les ingénieurs anglais dans leur télégraphe. Cependant Bergstrasser se proposait moins de construire un télégraphe que d'expérimenter tous les moyens qui permettent de transmettre au loin la pensée. Il avait étudié dans cette intention les différens procédés de correspondance télégraphique qui avaient été imaginés avant lui. Il employait le feu, la fumée, les feux réfléchis sur les nuages, l'artillerie, les fusées, les explosions de poudre, les flambeaux, les vases remplis d'eau, signaux des anciens Grecs, le son des cloches, celui des trompettes et des instrumens de musique, les cadrans, les drapeaux mobiles, les fanaux, les pavillons et les miroirs. Nous n'avons pas besoin d'indiquer tout ce qu'avait d'impraticable la combinaison de tant de moyens différens. Comme l'arithmétique binaire exige que l'on répète un très grand nombre de fois les signes qui représentent les nombres, pour peu que ces nombres soient élevés, il en résultait que, pour transmettre une phrase de quelques lignes, il fallait reproduire à l'infini le même signal. Si l'on faisait usage du canon ou de fusées, pour une phrase composée d'une vingtaine de mots, Bergstrasser faisait tirer vingt mille coups de canon ou vingt mille fusées. L'excentricité allemande ne perd pas ses droits; Bergstrasser fut un moment sur le point de voir adopter ses vingt mille coups de canon.

Il ne manquait à sa gloire que d'avoir composé un télégraphe vivant. C'est ce qu'il fit en 1787, en dressant un régiment prussien à transmettre des signaux. Les soldats exécutaient les manœuvres télégraphiques par les divers mouvemens de leurs bras. Le bras droit, étendu horizontalement, indiquait le numéro un; le gauche, placé de la même manière, le numéro deux; les deux bras ensemble, le numéro trois; le bras droit en l'air, le numéro quatre, et le bras gauche ainsi élevé, le numéro cinq. Ces télégraphes animés ont manœuvré en présence du prince de Hesse-Cassel. Le régiment obtint un succès de fou rire (1).

(1) Un autre original, le baron Boucherœder, paraît avoir été jaloux de l'invention des télégraphes animés. Il était colonel d'un régiment de chasseurs hollandais, et en 1795 il dressa ses soldats à des manœuvres télégraphiques. La moitié du régiment déserta; l'autre moitié entra à l'infirmerie. Au sortir de l'hôpital, les soldats refusèrent de recommencer les exercices; le colonel, furieux, alla se plaindre à l'empereur François, qui lui rit au nez. C'est le même Boucherœder qui, dans son traité *de l'Art des Signaux*, imprimé à Hanau en 1795, prétend que la tour de Babel n'avait d'autre objet que d'éta-

A part ces bizarreries, Bergstrasser a rendu des services sérieux à la télégraphie. Ses calculs pour la combinaison des chiffres représentatifs des mots étaient d'une rare justesse. Sa prévoyance n'était jamais en défaut. Il prévoyait même le cas où les interlocuteurs ne pourraient s'apercevoir entre eux, bien qu'ils fussent assez près pour se toucher. Alors il armait leurs mains d'un miroir avec lequel ils dirigeaient les reflets du soleil sur un objet placé à l'ombre. La répétition de ce signal à intervalles fixes était la base de son alphabet.

On voit aisément toutefois qu'avant la découverte de Claude Chappe, l'art télégraphique ne présentait que des principes confus et vagues, entièrement privés de la sanction d'une pratique sérieuse. Toutes ces idées, dont la plupart étaient restées sans application, n'enlèvent donc rien à l'originalité des travaux de Chappe, qu'il est juste de considérer comme le seul inventeur de la télégraphie moderne.

II.

Claude Chappe était fils d'un directeur des domaines de Rouen; il était le neveu de l'abbé Chappe d'Auteroche, que son dévouement à la science a rendu célèbre, et qui, envoyé par l'Académie des Sciences dans les déserts de la Californie pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, y périt victime du climat de ces contrées. Claude Chappe était né à Brûlon, dans le département de la Sarthe. Cadet d'une famille nombreuse, il entra dans les ordres. Il avait obtenu à Bagnolet, près de Provins, un bénéfice d'un revenu considérable, qui lui fournissait les moyens de se livrer à son goût pour les recherches de physique. A l'âge de vingt ans, il faisait déjà partie de la société philomatique, qui commençait à cette époque à rendre aux sciences les services qui devaient plus tard recommander si dignement son nom à la reconnaissance publique.

La révolution française l'arrêta dans ses travaux. Il perdit son bénéfice et retourna à Brûlon au milieu de sa famille, où il retrouva quatre de ses frères, dont trois venaient aussi de perdre leurs places. Dans ces circonstances, il lui vint à la pensée de mettre à profit quelques essais qu'il avait entrepris de concert avec ses frères dans les premières années de sa vie. Il espéra pouvoir tirer parti, dans l'intérêt de sa famille, d'une sorte de jeu qui avait fourni des distractions à sa jeunesse. Claude Chappe avait été élevé dans un séminaire près d'Angers, tandis que ses frères étaient placés dans une pension à une demi-lieue du séminaire. Pour tromper les ennuis de la séparation et de la solitude, il avait imaginé une manière de correspondre avec ses frères. Une règle de bois tournant sur un pivot et portant à ses extrémités deux règles mobiles de moitié plus petites était l'instrument qui leur avait servi à échanger quelques pensées. Par les diverses positions de ces règles de bois, on obtenait cent quatre-vingt-douze signaux qu'il était facile de distinguer avec une longue vue. Claude Chappe pensa que l'on pourrait tirer un grand parti de ce mode de signaux, en l'appliquant sur une échelle étendue aux rapports du gouvernement avec les villes de l'intérieur et de la frontière. Il proposa donc à ses frères de perfectionner ce moyen de correspondance et de l'offrir ensuite au gouver-

blir un point central de communications télégraphiques entre les différentes contrées habitées par les hommes.

nement. Il fit adopter ces vues à sa famille, et décida ses frères à le seconder dans ses recherches.

Le système des règles mobiles, qui avait fonctionné heureusement lorsqu'il ne s'était agi que d'une correspondance entre deux points, rencontra des difficultés insurmontables quand on voulut multiplier les stations. On renonça donc à cette combinaison pour essayer l'électricité. Dans ses travaux de physique, l'abbé Chappe s'était surtout occupé d'électricité, et cet agent semblait si bien satisfaire à toutes les conditions du problème télégraphique, que des essais de cette nature étaient pour ainsi dire dictés d'avance. Son cabinet de physique permit d'entreprendre les expériences; mais les frais qu'elles occasionnaient ne tardèrent pas à s'élever si haut, qu'il fallut vendre tous les instrumens. D'ailleurs, ces essais n'amenaient aucun résultat satisfaisant. On en vint alors à se servir d'un corps opaque, isolé dans l'atmosphère, et qui, par son apparition et sa disparition, indiquait l'instant précis de marquer le chiffre désigné par deux pendules placées aux deux stations et parfaitement concordantes entre elles. On put ainsi correspondre régulièrement et avec une grande promptitude à trois lieues de distance. Ces résultats furent parfaitement constatés par des expériences spéciales dont le procès-verbal existe encore, et qui furent exécutées en présence des officiers municipaux et des notables du pays, au château de Brûlon.

Muni de ces procès-verbaux, l'abbé Chappe vint à Paris vers la fin de 1791, et, après bien des démarches, il obtint la permission d'élever un de ses télégraphes sur le petit pavillon de gauche de la barrière de l'Étoile. Deux de ses frères le secondaient dans ses expériences, qui donnèrent les meilleurs résultats; mais une nuit plusieurs hommes masqués envahirent le pavillon et enlevèrent le télégraphe. Cette mystérieuse disparition de leur machine, qui n'a jamais été bien expliquée, découragea les inventeurs et refroidit leur zèle. Ils auraient probablement renoncé pour jamais à l'entreprise sans un événement qui vint leur rendre quelque espoir. L'aîné des frères Chappe fut nommé, par le département de la Sarthe, membre de l'assemblée législative. Comptant dès-lors sur le crédit du nouveau député, l'abbé Chappe retourna à Paris et obtint l'autorisation d'établir un autre télégraphe dans le beau parc que Lepelletier de Saint-Fargeau possédait à Ménilmontant. Ce nouveau télégraphe consistait en une sorte de grand tableau de forme rectangulaire, qui présentait plusieurs surfaces de couleurs différentes, et dont l'axe pivotait de telle sorte que ces surfaces paraissaient et disparaissaient à volonté. Ce n'était pas encore là, comme on le voit, le télégraphe actuel; c'est néanmoins la disposition qui a servi de modèle au télégraphe aérien aujourd'hui en usage chez les Anglais.

Les frères Chappe travaillaient avec ardeur à perfectionner et à régulariser le jeu de leur appareil, lorsqu'un matin, au moment où ils entraient dans le parc, ils virent accourir vers eux le jardinier tout épouvanté, qui leur cria de s'enfuir. Le peuple s'était inquiété du jeu perpétuel de ces signaux; on avait vu là une machination suspecte, on avait soupçonné quelque correspondance secrète avec le roi et les autres prisonniers du Temple, et l'on avait mis le feu à la machine. Le peuple menaçait de jeter aussi les mécaniciens dans les flammes, s'ils osaient paraître. Les frères Chappe se retirèrent consternés. Cependant Claude Chappe ne se laissa point abattre. Il voulut poursuivre jusqu'au bout une découverte dont la première pensée lui appartenait. Pour la troisième fois, il demanda l'autorisation d'établir de nouvelles machines à ses frais, et il l'ob-

tint par le crédit de son frère le député. Il disposa donc trois postes, dont l'un fut placé à Ménilmontant, l'autre à Écouen, village situé à deux myriamètres de Paris, et le troisième à Saint-Martin-du-Tertre, distant de quinze kilomètres d'Écouen. C'est à cette époque que furent arrêtées entre les frères Chappe les dispositions et les combinaisons du télégraphe actuel.

Quand les stationnaires furent convenablement exercés à toutes les manœuvres de la ligne, l'inventeur demanda au gouvernement l'examen public de sa découverte. Un an s'écoula sans amener de réponse. En d'autres temps peut-être, ce retard eût été indéfini, et le projet de Chappe, enseveli dans les cartons poudreux d'un ministère, serait resté à jamais oublié; mais, à une époque où plusieurs armées se trouvaient éparses sur des points éloignés du territoire, un agent de correspondance précieux à tant d'égards devait appeler l'attention des dépositaires de l'autorité publique. Un député, nommé Romme, qui avait quelques notions scientifiques, découvrit l'exposé de Chappe dans les bureaux du comité de l'instruction publique. Frappé de la lucidité de ce travail et en comprenant toute l'importance, il le signala avec éloge au comité. Nommé rapporteur du projet, le 4 avril 1793, le mémoire de Chappe à la main, il monta à la tribune, et obtint de la convention qu'une somme de 6,000 francs fût consacrée à l'essai de ce système télégraphique.

Les expériences eurent lieu le 12 juillet suivant. Daunou et Lakanal, commissaires de la convention, se tenaient à Saint-Martin, l'un des postes extrêmes, avec Abraham Chappe; Arbogast et quelques autres députés se trouvaient, avec l'abbé Chappe, à Ménilmontant. Les expériences durèrent trois jours; à la distance de sept lieues, toutes les dépêches furent transmises avec une précision et une promptitude extraordinaires. De retour à Paris, les commissaires firent à la convention un rapport qui détermina l'assemblée à ordonner l'établissement d'une ligne télégraphique de Paris à Lille. L'établissement de cette ligne exigea deux ans de travaux. Nous n'avons pas besoin de dire quels obstacles il fallut surmonter, quelles ressources, quelle activité il fallut déployer dans l'organisation d'un système où tout était nouveau. Ces difficultés ne pouvaient être vaincues que par le courage, la persévérance et l'accord d'une famille intéressée au succès d'une création dont la gloire devait lui revenir tout entière.

La ligne télégraphique fut inaugurée par l'annonce d'une victoire. Dans la séance du 12 fructidor 1794, Carnot apporta à la convention la nouvelle expédiée par le télégraphe de la prise de Condé sur les Autrichiens. Aussitôt les applaudissemens éclatèrent sur tous les bancs de l'assemblée. La convention transmit immédiatement cette dépêche : « L'armée du Nord a bien mérité de la patrie. » Elle envoya en même temps un décret par lequel le nom de la ville de Condé était changé en celui de *Nord-Libre*. La dépêche, la réponse et le décret furent transmis avec une telle promptitude, que les ennemis crurent que la convention elle-même siégeait au milieu de l'armée.

Dans les dernières années de la république et sous l'empire, les frères Chappe organisèrent toutes les lignes télégraphiques qui sillonnent aujourd'hui la France. Ils furent naturellement mis à la tête de l'administration des télégraphes. Claude Chappe est mort sous l'empire, à la suite d'un dîner de savans. Les convives étaient un peu animés; Claude Chappe se laissa choir dans un puits qu'il n'avait pas aperçu. Il eut la fin de l'astrologue de la fable, avec lequel il n'est pas sans avoir eu quelque ressemblance durant sa vie. Les deux frères

René et Abraham Chappe restèrent, après lui, à la tête de l'administration jusqu'en juillet 1830, époque à laquelle le gouvernement provisoire les destitua. Abraham Chappe fut destitué pour avoir refusé, le 31 juillet 1830, de faire passer dans les départemens les dépêches du gouvernement provisoire. René Chappe fut renvoyé tout simplement parce que l'on avait besoin de sa place. Il avait cependant prêté serment au gouvernement nouveau, « comme j'en avais prêté dix autres, » ajoute-t-il assez piteusement dans sa brochure publiée en 1840 au Mans, où il s'était retiré.

Il faut convenir que, dans cette affaire, la sévérité fut poussée jusqu'à l'ingratitude. Le nom des Chappe est une des gloires de la France; leur découverte a excité l'envie et l'admiration de l'Europe. Ils avaient épuisé leur fortune dans de longues et dispendieuses études; ils avaient donné à l'administration quarante ans de leur vie, ils avaient ainsi bien acquis le droit de mourir à leur poste. La conscience publique se montre quelquefois plus fidèle que les gouvernemens au culte des gloires nationales. Quand on entre dans le cimetière de l'Est, on aperçoit, dans un coin retiré, un monument modeste qui porte pour tout ornement un télégraphe en fonte : c'est la tombe de Claude Chappe. Les hommes n'ont pas élevé d'autre monument à sa mémoire; mais celui-là suffira, dans sa simplicité éloquente, pour rappeler le nom du savant laborieux et modeste dont la vie n'a pas été sans influence sur nos destinées contemporaines.

La découverte du télégraphe français produisit en Europe une sensation très vive : tous les peuples étrangers s'empressèrent de l'adopter. Notre télégraphe fut établi en Italie, en Espagne, en Russie et même en Égypte. Dans les pays septentrionaux, les brumes particulières à ces climats rendent difficilement visibles les signaux allongés; on préféra se servir de fanaux placés derrière des volets mobiles, et dont les combinaisons sont assez variées pour offrir une multitude de signaux. On a vu d'ailleurs que Chappe avait pendant quelque temps employé cette disposition. En Angleterre et en Suède, les télégraphes sont construits d'après cette méthode, et ils ne laissent que peu de chose à désirer.

La découverte française se répandit plus lentement en Allemagne. Bergstrasser, qui n'abandonnait pas aisément la partie, dépeça, mutila le télégraphe français, et en fit une machine assez informe qui ne put jamais être employée. Il allait chercher toutes les raisons du monde pour donner le change à ses compatriotes sur le mérite de l'invention française, et parfois il rencontrait de singuliers argumens. « Au reste, dit-il dans un ouvrage dédié à l'empereur François II, je pense que les Français n'emploient pas leur télégraphe à autre chose qu'à un but politique : on s'en sert pour amuser les Parisiens, qui, les yeux sans cesse fixés sur la machine, disent : *Il va, il ne va pas*. On profite de la même occasion pour détourner l'attention de l'Europe et en venir insensiblement à ses fins. » Cependant on ne tint pas compte d'aussi bonnes raisons, et le télégraphe de Chappe est le seul qui fonctionne aujourd'hui dans les états allemands.

Quel est le mécanisme du télégraphe aérien? Sur quels principes repose son vocabulaire? C'est ce qu'il nous reste à faire comprendre.

La télégraphie est encore aujourd'hui un art fort peu connu. On s'imagine qu'elle constitue un des secrets de l'état : c'est une erreur. Les principes de la télégraphie n'ont rien de mystérieux; le gouvernement ne réclame que le secret de ses dépêches, qui n'est en rien compromis par la publicité donnée aux règles de cet art.

Le télégraphe proprement dit, ou la partie de la machine qui forme les signaux, se compose de trois branches mobiles : une branche principale de quatre mètres de long, appelée régulateur, et deux petites branches longues d'un mètre, appelées indicateurs ou ailes. Le régulateur est fixé par son milieu à un mât qui s'élève au-dessus du toit de la maisonnette où se trouve placé le stationnaire. Ces branches mobiles sont disposées en forme de persienne, c'est-à-dire composées d'un cadre étroit, dont l'intervalle est rempli par des lames minces, inclinées les unes au-dessus des autres. Cette disposition a l'avantage de donner aux pièces une grande légèreté; elle leur permet aussi de résister aux vents et de combattre les mauvais effets de la lumière. On peint en noir les branches, afin qu'elles se détachent avec plus de vigueur sur le fond du ciel. L'assemblage de ces trois pièces forme un système unique, élevé dans l'espace et soutenu par un seul point d'appui, l'extrémité du mât, autour duquel il peut librement tourner. Les pièces du télégraphe se meuvent à l'aide de cordes en laiton. Ces cordes communiquent, dans la maisonnette, avec les branches d'un autre télégraphe, qui est la reproduction en petit du télégraphe extérieur. C'est ce second appareil que le guetteur manœuvre; le télégraphe placé au-dessus du toit ne fait que répéter les mouvemens imprimés directement à la machine intérieure.

Le régulateur est susceptible de prendre quatre positions : verticale, — horizontale, — oblique de droite à gauche, — oblique de gauche à droite. Les ailes peuvent former avec lui des angles droits, aigus ou obtus. Ces signaux sont clairs, faciles à apercevoir, faciles à écrire; il est impossible de les confondre.

Voici maintenant les conventions et les principes qui règlent la formation des signaux. Les frères Chappe ont décidé qu'aucun signal ne serait formé sur le régulateur placé dans la situation verticale ou perpendiculaire. Les signaux ne sont valables que quand ils sont formés sur le régulateur placé obliquement. Ils ont encore décidé qu'aucun signal n'aurait de valeur et ne devrait, par conséquent, être écrit et répété que lorsque, étant formé sur une des deux obliques, il serait transporté tout formé soit à l'horizontale, soit à la verticale. Ainsi, le guetteur qui voit former le signal le remarque pour se préparer à le répéter, mais il ne l'écrit point; aussitôt qu'il le voit porter à l'horizontale ou à la verticale, il est certain que le signal est bon, alors il le répète et le note. On appelle cette manœuvre *assurer* un signal. Cette manière d'opérer a pour but de bien marquer au stationnaire quel est, au milieu de tous les mouvemens successifs des pièces du télégraphe, le signal définitif auquel il doit s'arrêter pour le reproduire.

Les diverses positions que peuvent prendre le régulateur et les ailes donnent quarante-neuf signaux différens; mais chaque signal peut prendre une valeur double, selon qu'il est transporté à l'horizontale ou à la verticale : ainsi, quarante-neuf signaux peuvent recevoir quatre-vingt-dix-huit significations, en partant de l'oblique de droite, pour être affichés horizontalement ou verticalement, et de même pour l'oblique de gauche; en tout cent quatre-vingt-seize signaux. Les frères Chappe ont arrêté que la moitié de ces cent quatre-vingt-seize signaux serait consacrée au service des dépêches, et l'autre moitié à la police de la ligne, c'est-à-dire aux avis et indications à donner aux stationnaires. Les quatre-vingt-dix-huit signaux formés sur l'oblique de droite servent à la composition des dépêches, les quatre-vingt-dix-huit signaux formés sur l'oblique de gauche sont destinés au règlement de la ligne.

Maintenant, comment ces différens signaux peuvent-ils transmettre l'expression de la pensée? C'est ici que le génie de l'inventeur va se montrer avec toute la simplicité qui le distingue. Les frères Chappe ont consacré quatre-vingt-douze des signaux primitifs de l'oblique de droite à représenter la série des quatre-vingt-douze nombres, depuis un jusqu'à quatre-vingt-douze; ensuite ils ont fait un vocabulaire de quatre-vingt-douze pages, dont chaque page contient quatre-vingt-douze mots. On est convenu que le premier signal donné par le télégraphe indiquera la page du vocabulaire, et le second le numéro porté dans cette page répondant au mot de la dépêche. On peut ainsi, par deux signaux, exprimer huit mille quatre cent soixante-quatre mots. C'est là le *vocabulaire des mots*.

Cependant huit mille quatre cent soixante-quatre mots seraient insuffisans pour exprimer toutes les pensées et pour répondre aux cas imprévus; d'un autre côté, il est des idées qui doivent revenir frequemment dans le cours de la correspondance : on a donc composé un second vocabulaire, que l'on nomme *vocabulaire des phrases*. Il est formé, comme le précédent, de quatre-vingt-douze pages, contenant chacune quatre-vingt-douze phrases ou membres de phrases, ce qui donne huit mille quatre cent soixante-quatre idées reproduites. Ces phrases s'appliquent particulièrement à la marine et à l'armée. Il est bien entendu que, pour se servir de ce vocabulaire, le télégraphe doit donner trois signaux : le premier, pour indiquer qu'il s'agit du vocabulaire phrasique; le second, pour indiquer la page, et le troisième, pour le numéro de cette page.

On a créé enfin sur les mêmes principes un autre vocabulaire, nommé *géographique*, qui porte la désignation des lieux (1). Il est inutile de dire que l'administration a soin de changer très souvent, pour dérouter les observations indiscrètes, la clé des vocabulaires.

Quant aux signaux destinés simplement à la police de la ligne, on comprend que l'emploi de tout vocabulaire serait superflu. Les cent quatre-vingt-douze signaux formés sur l'oblique de gauche, qui ont cette destination, sont connus de tous les employés. Ils expriment les avis que l'administration transmet aux stationnaires : l'urgence, le but, la destination de la dépêche, les congés d'une heure, d'une demi-heure accordés aux guetteurs, l'erreur commise dans un signal, l'absence d'un employé, en un mot tous les cas qui peuvent être prévus, depuis l'absence ou le retard d'un stationnaire jusqu'à la destruction d'un télégraphe par le vent ou la foudre. Ces sortes d'avis parcourent la ligne avec la rapidité de l'éclair, et l'administration est instruite en un clin d'œil de la nature de l'obstacle qu'a rencontré la dépêche et du lieu précis où elle s'est arrêtée.

La vitesse de transmission des dépêches varie suivant la direction des lignes. On reçoit à Paris les nouvelles de Calais (68 lieues) en trois minutes, par le moyen de trente-trois télégraphes; celles de Lille (60 lieues) en deux minutes, par vingt-deux télégraphes; celles de Strasbourg (120 lieues) en six minutes et demie, par quarante-quatre télégraphes; celles de Toulon (267 lieues) en vingt minutes, par cent télégraphes; celles de Brest (150 lieues) en huit minutes, par cinquante-quatre télégraphes.

(1) Depuis 1830, on a refondu en un seul les trois vocabulaires de Chappe, que l'on a d'ailleurs fort étendus. L'administration a trouvé les bases de ce travail toutes préparées par Chappe l'aîné, qui avait composé un vocabulaire de soixante-un mille neuf cent cinquante-deux mots.

Cinquante ans d'expérience ont suffisamment montré toute l'étendue des services que l'on retire de l'emploi de la télégraphie aérienne. Cependant cette télégraphie a ses imperfections, et nous devons les signaler. Les signaux du télégraphe se transmettent à travers l'atmosphère; par conséquent ses indications sont soumises à tous les accidens, à toutes les vicissitudes atmosphériques. Les brouillards, les pluies abondantes, la fumée, le mirage, les brumes du matin et du soir, paralysent le jeu du télégraphe aérien. Claude Chappe avait constaté que le télégraphe ne peut fonctionner réellement que deux mille cent quatre-vingt-dix heures durant l'année, c'est-à-dire six heures par jour, terme moyen. Aussi affirmait-il que sur douze dépêches de son temps envoyées par les ministres et les autorités à l'administration télégraphique ou aux directeurs du télégraphe en province, six restaient dans les cartons ou étaient envoyées par la poste; trois ne parvenaient à leur destination que six, douze ou vingt-quatre heures après avoir été remises à l'administration, et trois seulement arrivaient aussi promptement que possible. La pratique a montré néanmoins que, même avec ces conditions défavorables, le télégraphe de Chappe suffit, dans la généralité des cas, aux besoins du service. Le vice fondamental de la télégraphie aérienne ne réside donc pas, à proprement parler, dans le trouble accidentel que les variations de l'atmosphère introduisent pendant le jour dans le passage des signaux : cette télégraphie présente un inconvénient plus sérieux, et que, depuis trente ans, on essaie inutilement de combattre. On devine qu'il s'agit de l'absence des signaux pendant la nuit. Le repos forcé du télégraphe pendant toutes les nuits laisse dans le service une lacune funeste, puisqu'il diminue juste de moitié le temps de la correspondance. Toutes les dépêches que l'on apporte au ministère après deux heures du soir en hiver et après cinq heures en été sont forcément renvoyées au lendemain. Alors, le salut d'une armée dût-il en dépendre, l'état fût-il en péril, la révolte eût-elle arboré son étendard triomphant dans nos rues ensanglantées, nulle puissance humaine ne pourrait arracher le télégraphe à son fatal repos. Aux premières ombres du soir, il a replié ses ailes; comme un serviteur paresseux, il dort jusqu'au lever de la prochaine aurore. Et cependant de quelle importance n'aurait pas été, en tant d'occasions de notre histoire, l'existence d'une bonne télégraphie nocturne! La bataille ou l'émeute sont suspendues aux approches de la nuit; dans ces heures de silence et de trêve, l'autorité publique a le temps d'organiser ses mesures. Les masses dorment, les chefs doivent veiller; par leurs soins, sous l'ombre protectrice de la nuit, les ordres s'élancent dans toutes les directions avec la rapidité de la pensée, et le lendemain, quand le soleil monte sur l'horizon, la défense est prête ou l'attaque concertée.

Les considérations empruntées aux données de la science montrent sous un autre aspect les avantages de la télégraphie nocturne. La météorologie nous apprend que les nuits limpides sont plus fréquentes que les jours sereins. Presque tous les phénomènes atmosphériques qui, dans le jour, contrarient la libre transmission des signaux, perdent leur influence pendant la nuit. Jusqu'au lever du soleil, les fleuves, les bois, les marais, cessent d'élever leurs vapeurs. Le mirage est nul, les brouillards tombent avec le crépuscule. La nuit abaisse les vapeurs que le soleil avait élevées; la nuit, les villes, les villages, les usines sont sans fumée. Le refroidissement du soir précipite, il est vrai, l'eau répandue en vapeur dans l'atmosphère, et la résout en un brouillard léger;

mais ce phénomène ne se passe qu'à quelques pieds du sol, et n'atteint jamais la hauteur des régions télégraphiques. Il faut remarquer de plus que presque toujours des nuits sereines succèdent à des jours pluvieux et réciproquement. En supposant donc la télégraphie nocturne établie conjointement avec la télégraphie de jour, il serait difficile que l'intervalle de vingt-quatre heures s'écoulât sans laisser quelques heures favorables au passage des signaux.

Ces considérations ont été si bien appréciées par toutes les personnes qui ont mis la main à l'administration des télégraphes, que depuis trente ans on a fait de continuels efforts pour arriver à créer la télégraphie nocturne. Les frères Chappe n'ont jamais perdu de vue cet objet capital. De leurs recherches assidues, il est résulté que le problème de la télégraphie nocturne ne peut se résoudre que par ce moyen : éclairer pendant la nuit les branches du télégraphe. Malheureusement les essais pour cet éclairage ont presque tous échoué, et il est aisé de le comprendre, car les conditions à remplir sont aussi nombreuses que difficiles. Il faut que le combustible employé donne une lumière assez intense pour que la distance des postes télégraphiques ne lui fasse rien perdre de son éclat (cette distance est en moyenne de trois lieues); il faut que, sans entretien et sans réparation, cet éclat reste invariable pendant toute la durée des nuits; il faut que la flamme résiste à l'impétuosité des vents et des courans atmosphériques qui balaient les hauteurs; il faut enfin qu'elle suive sans vaciller les branches du télégraphe mises en mouvement par les manœuvres.

La plupart des combustibles essayés ont présenté chacun des inconvéniens particuliers. Les graisses, les résines, la bougie, donnent peu de lumière et une fumée abondante qui masque et offusque les branches du télégraphe. Le gaz employé à l'éclairage de nos rues donnerait une lumière d'une intensité convenable, mais il serait impossible de le distribuer à tous les postes télégraphiques. L'huile ne soutient pas la flamme dans les mouvemens de l'appareil; la lumière vacille et disparaît par intervalles. Le gaz tonnant, c'est-à-dire le mélange explosif des gaz hydrogène et oxigène, fut essayé à l'époque où Napoléon armait le camp de Boulogne et préparait sa descente en Angleterre. Les expériences faites à Boulogne eurent les plus beaux résultats : le volume de lumière était énorme; au milieu de l'obscurité des nuits, le télégraphe brillait comme une étoile détachée des cieux, mais le maniement de ce mélange explosif pouvait causer de terribles accidens, et l'on dut renoncer à en faire usage.

Plus récemment M. le docteur Jules Guyot a montré que l'hydrogène liquide, combustible nouveau qu'il a découvert, brûlé dans des lampes de son invention, suffirait à toutes les exigences de la télégraphie nocturne. On a trouvé cependant que la pose de ces lampes serait peut-être par les mauvais temps très difficile ou même impossible, et, par suite de ce déplorable système qui consiste à exiger qu'une découverte atteigne du premier coup la perfection absolue, le projet de M. Guyot, qui aurait pu offrir à l'état de très sérieuses ressources, a été abandonné. Toutefois, il faut le dire, les essais de télégraphie nocturne auraient été poursuivis avec plus de persévérance par les inventeurs, accueillis avec plus de faveur par le gouvernement et les chambres, si des conditions capitales et toutes nouvelles n'étaient venues apporter dans la question un élément d'une irrésistible influence. Pendant que la télégraphie aérienne cherchait péni-

blement à accomplir de nouveaux progrès, la télégraphie électrique avançait à pas de géant dans la carrière. Long-temps vaincue, elle grandissait tous les jours en puissance, et un jour vint où il fallut sérieusement compter avec cette rivale presque oubliée.

III.

Tous les essais entrepris avant les premières années de notre siècle pour appliquer l'électricité au jeu des télégraphes ne s'écartaient guère, à vrai dire, des conditions d'une belle utopie philosophique. L'électricité statique est un agent si capricieux, si difficile à maîtriser, que l'on ne pouvait raisonnablement en espérer aucun avantage sérieux dans un service régulier et continu. La découverte de la pile de Volta vint changer profondément la face de cette question. On sait que la pile électrique, découverte par Volta en 1800, est un instrument qui fournit une source constante d'électricité, électricité sans tension, c'est-à-dire qui n'a aucune tendance à abandonner ses conducteurs. La pile voltaïque offrit donc un moyen de faire agir l'électricité à travers un espace très étendu sans déperdition du fluide pendant le trajet.

Il restait cependant à remplir une condition capitale : il fallait rendre sensible à distance la présence de l'électricité par une action mécanique ou physique d'une intensité suffisante. Ce dernier pas fut heureusement franchi par la découverte bien connue du physicien danois Œrsted. Dans l'année 1820, Œrsted découvrit ce fait fondamental, que les courans électriques produits par la pile de Volta ont la propriété d'agir sur l'aiguille aimantée et de la détourner de sa position naturelle. Si l'on fait circuler autour d'une aiguille aimantée un courant voltaïque, on voit aussitôt l'aiguille dévier brusquement, osciller pendant quelques instans, et abandonner sa direction vers le nord. La possibilité d'appliquer ce fait remarquable à l'art télégraphique fut bien vite saisie par les physiciens. Voici, par exemple, ce qu'écrivait Ampère très peu de temps après la découverte d'Œrsted : « D'après le succès de cette expérience, on pourrait, au moyen d'autant de fils conducteurs et d'aiguilles aimantées qu'il y a de lettres, et en plaçant chaque lettre sur une aiguille différente, établir, à l'aide d'une pile placée loin de ces aiguilles et qu'on ferait communiquer alternativement par ses deux extrémités à celles de chaque conducteur, une sorte de télégraphe propre à écrire tous les détails qu'on pourrait transmettre, à travers quelques obstacles que ce soit, à la personne chargée d'observer les lettres placées sur les aiguilles. En établissant sur la pile un clavier dont les touches porteraient les mêmes lettres et établiraient la communication par leur abaissement, ce moyen de correspondance pourrait avoir lieu avec assez de facilité, et n'exigerait que le temps nécessaire pour toucher d'un côté et lire de l'autre chaque lettre. »

Le principe de la déviation de l'aiguille aimantée par l'influence d'un courant électrique a servi à construire plusieurs télégraphes; tels sont ceux de Richtie et d'Alexander d'Édimbourg. Cependant ces appareils présentaient un vice capital qui devait singulièrement en compliquer le jeu : c'était la nécessité d'employer un grand nombre de fils métalliques pour indiquer les diverses lettres de l'alphabet. Le télégraphe d'Alexander employait trente fils de cuivre. Ainsi le problème n'était pas encore résolu, et la télégraphie électrique, pour at-

teindre à son dernier point de perfection, exigeait de nouvelles découvertes dans les propriétés de l'agent électrique. Ces découvertes ne se firent pas attendre.

En 1820, M. Arago observa ce fait fondamental, que l'électricité circulant autour d'une lame d'acier communique à l'acier les propriétés de l'aimant. Si l'on enroule autour d'une lame d'acier plusieurs tours de fil de cuivre et que l'on fasse circuler dans ce fil un courant électrique, en le mettant en communication avec une pile en activité, aussitôt la lame métallique est aimantée, c'est-à-dire qu'elle acquiert la propriété d'attirer, comme l'aimant, un disque de fer mobile. L'aimantation cesse dès que l'on interrompt le courant, de telle sorte qu'en établissant et rompant alternativement la communication avec la pile, on peut successivement donner et enlever à l'acier son aimantation.

C'est sur ce fait essentiel de l'aimantation temporaire de l'acier par les courans électriques qu'est fondé le principe de la télégraphie électrique moderne. Supposons en effet qu'il s'agisse d'établir une communication électrique entre Paris et Rouen. Plaçons à Paris une pile voltaïque en activité, étendons jusqu'à Rouen le fil conducteur de la pile et enroulons à Rouen l'extrémité de ce fil conducteur autour d'une lame d'acier. Le fluide électrique, en circulant autour de la lame d'acier, l'aimantera, et si l'on place au-devant de cette lame ainsi artificiellement aimantée une pièce de fer mobile, aussitôt cette pièce de fer sera attirée et viendra se coller contre l'aimant. Maintenant, que l'on interrompe le courant électrique, en supprimant la communication du fil conducteur avec la pile: aussitôt la lame d'acier revient à son état habituel, elle cesse d'être aimantée, elle n'attire plus le fer. Or, admettons que, pour se porter vers l'aimant, le fer stationnaire ait eu à vaincre la résistance d'un petit ressort: dès que le courant sera interrompu, le petit ressort ramènera la pièce de fer stationnaire à sa position primitive, puisque la puissance de l'aimant ne contre-balancera plus la tension de ce ressort. Ainsi, chaque fois que l'on établira et que l'on interrompra le courant, la pièce de fer sera portée en avant, puis repoussée en arrière. Par la seule action de la pile, on pourra donc exercer de Paris à Rouen une action mécanique qui donnera naissance à un mouvement de va-et-vient.

Si nous ajoutons maintenant que cet aimant artificiel peut recevoir tous les degrés de puissance, que, suivant ses dimensions et l'énergie du courant qui l'anime, il peut n'avoir que la force suffisante pour attirer un poids de quelques grammes, comme aussi il peut acquérir la force de mettre en mouvement des poids de plusieurs centaines de kilogrammes, on comprendra que le mouvement de va-et-vient dont nous venons de parler puisse s'appliquer à des leviers légers et très délicats, ou bien à des leviers composés de masses considérables; on comprendra que cette force nouvelle, si facile à créer, si facile à anéantir, soit, comme on l'a dit, aussi propre à soulever le lourd marteau du forgeron qu'à mettre en mouvement le marteau le plus délié de l'horloger.

Ainsi, l'aimantation temporaire de l'acier ou du fer par l'influence d'un courant électrique donne le moyen d'exercer, à travers l'espace, un effet d'attraction et de répulsion, un mouvement continu de va-et-vient. La pile voltaïque permet, à travers toutes les distances, de mettre un levier en mouvement. Tel est le principe fondamental de la télégraphie électrique. En effet, ce mouvement de va-et-vient une fois produit, la mécanique nous offre vingt moyens différens d'en tirer parti pour l'appliquer au jeu des télégraphes. Rien de plus

varié que les procédés que l'on a mis en œuvre pour utiliser cette action mécanique. Les différentes combinaisons imaginées ont donné naissance à autant de télégraphes particuliers, qui, bien qu'identiques par leur principe, diffèrent cependant beaucoup entre eux par les détails secondaires de leur mécanisme. Nous n'essaierons pas de décrire en particulier chacun de ces instrumens. Il nous suffira d'exposer, selon l'ordre historique, la constitution des trois systèmes de télégraphie électrique établis successivement aux États-Unis, en Angleterre et en France (1).

Le télégraphe électrique qui traverse aujourd'hui les États-Unis sur une étendue immense a été imaginé et construit par M. Samuel Morse, professeur à l'université de New-York. M. Morse a été long-temps regardé comme le premier et le seul inventeur de la télégraphie électro-magnétique. Cette gloire lui est cependant disputée aujourd'hui par de nombreux rivaux. On nous permettra de ne pas toucher ici à cette question de priorité, débattue de part et d'autre avec une passion infatigable. Il est bon, il est juste de rapporter à leur véritable inventeur la gloire de ces découvertes immortelles qui changeront un jour les destinées de l'humanité; mais, quand une question de ce genre est obscure, complexe, hérissée de difficultés de toute espèce, il est permis d'en suspendre l'examen. M. Westheaone disait, en 1838, qu'il avait recueilli pour sa part les noms de soixante-deux prétendans à la découverte du télégraphe électro-magnétique. Jusqu'à plus ample informé, nous nous en tiendrons aux allégations de M. Morse, en laissant toutefois reposer sur lui la responsabilité entière de ses assertions.

M. Morse, qui prétend à l'honneur d'avoir le premier conçu l'idée de la télégraphie électrique telle qu'elle est établie aujourd'hui, assure qu'il a imaginé son télégraphe électro-magnétique le 19 octobre 1832. Il revenait de France aux États-Unis, à bord du paquebot *le Sully*. Dans une conversation avec les passagers, on parla de l'expérience de Franklin, qui avait vu l'électricité franchir, dans un espace de temps inappréciable, la distance de deux lieues. Il lui vint aussitôt à la pensée que, si la présence de l'électricité pouvait être rendue visible dans une partie du circuit voltaïque, il ne serait pas difficile de construire un système de signaux par lesquels une dépêche serait instantanément transmise. Pendant les loisirs de la traversée, cette idée grandit dans son esprit; elle devint fréquemment l'objet des conversations du bord. On lui opposait difficultés sur difficultés, il les surmontait toutes; au terme du voyage, le problème pratique était résolu dans sa pensée. En quittant le paquebot, M. Morse s'approcha du capitaine William Pell, et lui prenant la main : « Capitaine, lui dit-il, quand mon télégraphe sera devenu la merveille du monde, souvenez-vous que la découverte en a été faite à bord du paquebot *le Sully*. »

Une semaine après son retour, M. Morse s'occupa d'établir les bases pratiques de son système. Cependant, en raison de difficultés et de longueurs aisées à concevoir, ce ne fut que cinq ans après qu'il put l'établir sur une échelle étendue. Les expériences publiques qu'il exécuta, à l'invitation et par le secours du congrès des États-Unis, eurent lieu le 2 septembre 1837. La distance à laquelle

(1) On trouvera, dans l'ouvrage sur la *Télégraphie électrique* récemment publié par M. l'abbé Moigno, la description très fidèle des divers procédés mis en usage pour l'application de l'électricité à l'art des signaux.

le télégraphe fut essayé est de dix milles anglais ou quatre lieues de France. Ces expériences eurent pour témoins une commission de l'institut de Philadelphie et un comité nommé par le congrès des États-Unis. Les rapports de ces deux commissions furent très favorables. Le comité du congrès proposa de consacrer 30,000 dollars (150,000 fr.) à une nouvelle expérience, sur une échelle plus étendue. C'est à la suite de ces derniers essais, dont les résultats furent sans réplique, que le système télégraphique de M. Morse, adopté par le gouvernement, fut établi tel qu'il existe aujourd'hui sur un grand nombre de chemins de fer des États-Unis.

Rien n'est plus simple que le système du télégraphe électro-magnétique américain. A la station où les dépêches doivent être reçues, se trouve un aimant temporaire en fer doux, autour duquel s'enroule l'extrémité du fil conducteur du télégraphe. Une pièce de fer mobile autour d'un axe est placée en regard de cet aimant, qui a une forme demi-circulaire, et est attiré par le fer lorsque passe le courant électrique. L'autre extrémité de cette pièce de fer est armée d'un petit levier qui porte un crayon. Sous ce crayon est un ruban de papier qui marche continuellement à l'aide de rouages d'horlogerie. A la station d'où partent les dépêches, il existe une pile voltaïque en communication avec le fil conducteur; ce fil est interrompu sur un point de son trajet à peu de distance de la pile. Les deux extrémités disjointes du fil conducteur sont plongées dans deux coupes contiguës contenant du mercure, de telle manière que l'on peut établir ou interrompre à volonté le courant, en plongeant ces extrémités dans la coupe ou en les retirant.

Quand on établit le courant, en plongeant les deux extrémités du fil dans les deux coupes, le fer à cheval est instantanément aimanté; il attire à lui la pièce de fer doux dont le mouvement pousse le crayon contre le papier. Quand le circuit est interrompu, le magnétisme du fer à cheval disparaît, et le crayon s'éloigne du papier. Lorsque le circuit est ouvert et fermé rapidement, il se produit sur le papier mobile de simples points; si au contraire il reste fermé pendant un certain temps, la plume trace une ligne d'autant plus longue que la durée du circuit a été plus prolongée. Enfin, rien n'est tracé sur le papier, tant que le circuit est interrompu. Ces points, ces lignes et ces espaces blancs conduisent à une grande variété de combinaisons. M. Morse a construit un alphabet à l'aide de ces élémens.

Le télégraphe américain est, comme on le voit, un instrument qui écrit lui-même les dépêches qu'il transmet. Le premier modèle de ce genre de télégraphe, construit par M. Morse, employait un crayon de mine de plomb. Comme il fallait à chaque instant aiguiser ce crayon, on le remplaça par une plume à laquelle un réservoir fournissait constamment de l'encre. Cette plume donna d'assez bons résultats, mais l'écriture parut confuse; d'ailleurs, si la plume s'arrêtait quelque temps, l'encre s'évaporait et laissait dans la plume un sédiment qu'il fallait retirer avant de la mettre de nouveau en activité. Ces difficultés ont forcé l'inventeur à rechercher d'autres manières d'écrire. Après bien des expériences, il s'est arrêté à l'emploi d'un levier d'acier à trois pointes, qui imprime sur le papier tournant des marques très nettes et très durables. Ces pointes métalliques laissent sur le papier, qui est très épais, des marques en relief, analogues à ces caractères que les doigts de nos jeunes aveugles lisent si facilement.

M. Morse avait d'abord placé les fils conducteurs de son télégraphe sous terre, en les enveloppant d'une substance isolante. Plus tard on eut l'idée heureuse de disposer ces fils le long de la voie des chemins de fer, en les soutenant à l'aide de poteaux. Cette disposition si avantageuse a été depuis adoptée pour la plupart des télégraphes électriques. Voici dès-lors comment le fil est élevé et soutenu. Des poteaux en bois, solidement plantés sur les bords du chemin de fer, à la distance de vingt ou trente mètres, soutiennent et isolent le fil à la hauteur de deux ou trois mètres au-dessus du sol. Sur les poteaux sont placées des plaques isolantes en porcelaine ou en terre cuite, sur lesquelles passe le fil, et qui sont protégées contre la pluie par de petits toits de zinc; car, s'il arrivait que les poteaux fussent mouillés et que les supports isolans le fussent aussi, l'isolement serait imparfait, il s'établirait des courans dérivés, et il faudrait des piles beaucoup plus fortes pour conserver au courant principal une intensité suffisante. De cinq cents mètres en cinq cents mètres, on place des poteaux plus forts, que l'on appelle *poteaux de traction*, sur lesquels on établit des espèces de cabestans propres à tendre le fil et à prévenir de trop grandes inflexions.

Les télégraphes électriques construits depuis quelques années n'ont qu'un seul conducteur, l'expérience ayant démontré que le sol peut fonctionner comme conducteur de la pile et servir à compléter le circuit. On fait donc entrer la terre dans le circuit : il suffit pour cela de placer l'extrémité du fil conducteur à la station extrême en contact avec un des rails du chemin de fer; l'électricité revient à la pile par le conducteur naturel que forme la terre (1).

Telles sont les dispositions générales des télégraphes construits en Amérique par M. Morse, et qui fonctionnent sur la plupart des chemins de fer des États-Unis. La télégraphie électrique occupe aujourd'hui sur les rails-ways de ce pays une étendue totale de mille milles anglais (1,200 lieues de France environ). Elle relie le golfe de Mexico aux forêts du Canada. Voici, d'après M. Morse, l'ensemble du réseau américain déjà réalisé, et qui s'étend chaque jour :

D'Albany à Buffalo.	350 milles.
De New-York à Boston. . . .	220
— — à Albany. . . .	150
— — à Washington .	230
De Washington à Baltimore .	40
De Baltimore à Philadelphie .	97
De Philadelphie à New-York.	88
De New-York à New-Haven. .	84
De New-Haven à Hartford. . .	30
De Hartford à Springfield. . .	20
De Springfield à Boston. . . .	98
D'Albany à Rochester.	252
	1,659 milles.

(1) Dans les télégraphes où cette disposition n'est pas adoptée, il faut un fil d'aller et un fil de retour, et ces deux fils ne doivent ni se toucher ni communiquer entre eux. On les dispose alors sur les supports isolans, l'un au-dessous de l'autre, à une distance de 30 ou 40 centimètres.

En Angleterre, la télégraphie électrique n'a pas fait de moins rapides progrès qu'aux États-Unis.

La plupart des lignes de télégraphie électrique qui fonctionnent aujourd'hui sur les chemins de fer anglais ont été créées par M. Westheaone. Le nom de ce savant mérite une place à part dans l'histoire de la grande invention qui nous occupe. S'il n'est pas authentiquement prouvé qu'il ait le premier conçu l'idée de la télégraphie électro-magnétique, on ne peut contester cependant qu'il ne l'ait le premier portée dans la pratique. C'est à M. Westheaone qu'appartient en effet l'honneur d'avoir le premier rattaché deux villes entre elles par un lien de correspondance électrique. Ce qu'on lui contestera moins encore, c'est d'avoir fondé la théorie scientifique de ces phénomènes et d'avoir élevé les procédés pratiques de cet art nouveau à un degré de perfection remarquable.

M. Westheaone, l'un des physiciens les plus distingués de notre époque, fut conduit à l'invention de ses appareils télégraphiques par les expériences qu'il fit en 1834 sur la vitesse de transmission de l'électricité. Il s'assura que cette vitesse est de 333,800 kilomètres par seconde, ou, si l'on veut, que l'électricité pourrait faire, dans l'espace d'une seconde, huit fois le tour du globe. Pour faire ces expériences, il avait employé des fils de plusieurs milles. Les effets produits par l'électricité sur d'aussi grands circuits lui prouvèrent que les communications télégraphiques par l'électricité étaient non seulement possibles, mais très praticables. Il se mit donc à rechercher les appareils les plus convenables pour réaliser son projet et arriva bientôt aux résultats les plus satisfaisans.

Le premier télégraphe construit par M. Westheaone fut établi, en 1838, sur une partie du chemin de fer de Londres à Liverpool. Ce télégraphe était fondé sur le principe de la déviation des aiguilles aimantées par l'influence du courant voltaïque. Il employait cinq fils qui servaient à faire apparaître instantanément les diverses lettres de l'alphabet. L'emploi de cinq fils conducteurs était une complication sérieuse et une aggravation de dépenses. Aussi, ce système fut-il bientôt abandonné par l'inventeur, qui construisit de nouveaux appareils fondés sur le principe de l'aimantation temporaire par les courans électriques. Le nouveau système télégraphique de M. Westheaone a été établi en 1840 et fonctionne aujourd'hui sur quelques lignes anglaises. Il porte le nom de télégraphe à cadran. On peut dire sans trop de risques que c'est la perfection du genre. Comme les détails de construction mécanique seraient ici sans intérêt et sans utilité, nous nous bornerons à faire connaître les principes sur lesquels repose le jeu de cet admirable instrument.

Aux deux extrémités de la ligne télégraphique, on place deux cadrans circulaires parfaitement semblables et qui portent écrits sur leur circonférence les vingt-quatre lettres de l'alphabet et les dix chiffres de la numération. Ces deux cadrans communiquent entre eux par le fil conducteur de la pile. A l'aide de dispositions mécaniques convenables, chacune des lettres des cadrans peut se détacher du cercle et venir se placer au-devant d'une sorte d'indicateur qui permet de la lire. Ces deux cadrans sont liés entre eux de telle manière, que les mouvemens qui s'exécutent sur l'un des appareils sont répétés exactement et au même instant par l'autre. D'après cela, si, à la station d'où partent les dépêches, on amène successivement les diverses lettres de l'alphabet devant l'indicateur, les mêmes lettres se détachent instantanément sur le cadran placé à la sta-

tion où l'on doit recevoir les dépêches. On peut transmettre ainsi trente lettres au moins par minute et faire immédiatement la lecture des mots transmis.

Personne n'ignore qu'en Angleterre la télégraphie électrique est exploitée aujourd'hui sur une échelle très étendue. Depuis 1846, une compagnie puissante s'est formée pour étendre ce genre de communication à toutes les villes importantes de l'Angleterre et de l'Écosse. Elle a fait élever l'année dernière de vastes bâtimens à Lothbury, à proximité de la Bourse et du quartier de la Banque. Ces bâtimens forment le point de jonction où viennent aboutir les lignes télégraphiques qui rayonnent de soixantes villes importantes, telles que Manchester, Liverpool, Glascow, Édimbourg, Douvres, etc. En Angleterre, le télégraphe électrique est mis, moyennant une certaine rétribution, à la disposition du public; tout individu ayant une communication à adresser à une ville éloignée apporte au bureau du télégraphe sa dépêche écrite en lettres ordinaires ou en chiffres : un quart d'heure après, il a reçu la réponse.

En moins d'une année, de juin 1846 au 29 mai 1847, la compagnie télégraphique avait établi en Angleterre 253 stations de télégraphie électrique, avec 228 appareils à aiguille double, 61 appareils à aiguille simple, et 355 timbres ou cloches, sur une longueur de 1,200 milles. La même compagnie se propose d'établir prochainement une communication télégraphique entre l'Angleterre et la France en déposant au fond de la mer un conducteur métallique bien isolé, qui reliera notre continent à la Grande-Bretagne. Au mois de janvier 1849, des expériences ont été entreprises pour étudier ce grand problème, et elles ont obtenu le plus éclatant succès. Ces expériences ont été faites à Folkstone sous la direction de M. Valker, sous-intendant du télégraphe électrique du chemin de Douvres à Londres, à bord du bâtiment *la Princesse Clémentine*.

Nous arrivons à la France, où la télégraphie électrique s'est aussi installée, mais avec une timidité excessive et après de bien longs tâtonnemens. L'histoire des progrès de la nouvelle découverte en Angleterre et dans le Nouveau-Monde est, il faut en convenir, à l'histoire de cette même invention en France un préambule d'un assez fâcheux effet. A côté des brillans résultats obtenus par les Anglais et les Américains, il faut se résigner à signaler chez nous des essais tardifs, timides, embarrassés, une réussite presque contestable. A de telles comparaisons, l'amour-propre national court les risques de plus d'un triste mécompte.

Tandis qu'en Angleterre et aux États-Unis la télégraphie électrique se jouait, grâce au génie de Morse et de Westheaone, de la distance et de l'espace, elle rencontrait en France une résistance obstinée. Enchaînée par ses habitudes de routine, notre administration fermait les yeux aux plus éclatans progrès. Sans la persévérance du savant qui avait eu la gloire de découvrir les phénomènes physiques sur lesquels repose le mécanisme du télégraphe électrique, il est probable que nous en serions encore à envier à nos voisins la possession de cet instrument merveilleux. C'est à l'initiative de M. Arago que nous sommes redevables de l'existence dans notre pays de quelques lignes encore peu étendues de télégraphie électrique.

Au mois de juin 1842, le gouvernement présenta à la chambre des députés une demande de crédit pour perfectionner la télégraphie aérienne. Il s'agissait d'expériences de télégraphie nocturne, et, si nous ne nous trompons, on se proposait d'essayer le système d'éclairage de M. le docteur Jules Guyot. M. Pouil-

let était rapporteur du projet. Dans un rapport de ce genre, il était bien difficile de se taire sur l'existence de la télégraphie électrique, dont les journaux étrangers apportaient par intervalles les plus étonnans récits. M. Pouillet en parla en effet, mais ce fut pour déclarer que la télégraphie électrique n'était qu'une utopie brillante qui ne se réaliserait jamais. Une telle assertion émise par un juge que l'on devait croire compétent semblait devoir retarder indéfiniment l'installation de la télégraphie électrique en France. Heureusement M. Arago prit en main, contre M. Pouillet, les droits de la science; il énuméra dans une improvisation brillante les avantages de la télégraphie électrique; il fit connaître les merveilleux résultats obtenus en Amérique par les instrumens de M. Morse; il prouva qu'il était facile de créer en France des établissemens analogues. Dès ce jour, les incertitudes, les résistances de l'administration durent cesser, et peu de temps après le gouvernement envoya en Angleterre M. Foy, administrateur en chef des lignes télégraphiques, avec mission d'y étudier les nouveaux appareils électriques.

A la suite des rapports de M. Foy, le gouvernement s'entendit avec M. Westheaone pour l'établissement en France d'une ligne de télégraphie électrique. On stipula le prix qui serait accordé à l'inventeur pour l'emploi de ses procédés et la fourniture des instrumens. M. Westheaone vint à Paris; mais, au moment de prendre les arrangemens définitifs, des difficultés regrettables s'élevèrent inopinément. M. Arago et les savans français prétendaient que les lignes établies en Angleterre n'embrassaient pas une étendue suffisante pour décider *à priori* que les communications entre deux villes très éloignées, telles que Paris et le Hâvre, Paris et Lyon, pussent se faire sans aucune station intermédiaire; on exigeait donc des expériences spéciales. M. Westheaone assurait, au contraire, que tout essai de ce genre était superflu, parce qu'il avait théoriquement et expérimentalement prouvé que le télégraphe électrique peut transmettre une dépêche à cent quarante lieues de distance sans aucune station intermédiaire. Les doutes de nos savans blessèrent un inventeur que huit années de travaux et de triomphes incontestés semblaient devoir affranchir d'un pareil contrôle. Ces premières difficultés en amenèrent d'autres; bref, le conflit dégénéra en rupture complète. La commission instituée par le gouvernement pour l'établissement d'une ligne télégraphique de Paris à Rouen crut pouvoir se passer des lumières de M. Westheaone, et M. Westheaone quitta Paris. Pour l'avenir de nos établissemens de télégraphie électrique, il ne pouvait rien arriver de plus fâcheux. On va voir, en effet, à quels regrettables erremens s'est laissé entraîner la commission livrée à ses seules lumières et privée du concours et de l'expérience du savant illustre qui a doté l'Angleterre de son nouveau système de télégraphie.

Il y avait bien des manières d'établir en France la télégraphie électrique. On pouvait adopter le système américain de M. Morse, dont les résultats pratiques attestaient tous les jours la parfaite convenance. On pouvait employer les cadrans de M. Westheaone, qui nous paraissent en ce moment le dernier mot de l'art. On pouvait prendre, en les modifiant, les combinaisons mécaniques adoptées par M. Steinheil ou par M. Jacobi dans les appareils construits par ces savans en Allemagne et en Russie. La commission repoussa tout cela. M. Foy, qui

présidait la commission et qui paraît avoir eu la haute main dans la direction de ses travaux, s'arrêta à l'idée étrange et bizarre de *faire exécuter par le télégraphe électrique les signaux ordinaires du télégraphe aérien*. M. Foy invoquait ce motif, qu'il désirait ne rien changer au personnel de l'administration télégraphique. Comment une idée semblable a-t-elle pu être accueillie par une commission formée d'hommes instruits et familiers avec toutes les difficultés et les exigences de la télégraphie électrique? Nous l'ignorons. Toujours est-il que le projet de M. Foy fut adopté. M. Breguet construisit deux petits télégraphes longs de quelques pouces; on les plaça aux deux extrémités de la ligne; on tendit deux fils métalliques aboutissant à chacune des ailes de ces télégraphes, et, après les essais préalables, le système fut définitivement installé le 9 décembre 1844. Il fonctionne aujourd'hui sur les chemins de fer de Paris à Lille et de Paris à Rouen.

On se serait proposé de chercher le plus imparfait de tous les systèmes de télégraphie électrique, certes l'on n'aurait pas trouvé mieux. En premier lieu, le procédé de M. Foy exige l'emploi de deux courans voltaïques, au lieu d'un seul que présentent tous les appareils employés aujourd'hui. En effet, chacune des ailes de ces petits télégraphes est mise en mouvement par un courant particulier, ce qui exige l'emploi de deux piles et de deux conducteurs. Tout le monde voit là une complication inutile et fâcheuse. L'emploi de deux conducteurs a l'inconvénient d'accroître les dépenses; sur une ligne étendue, cet accroissement se traduirait par une différence de près de 1 million. Toutefois l'inconvénient capital n'est pas là; il se trouve dans les embarras forcés qu'amène la transmission du courant sur deux lignes à la fois. Les chances d'erreurs sont ainsi doublées.

Un autre inconvénient du système de M. Foy, et qui a tout autant de gravité que le précédent, c'est que le nombre des signaux est excessivement restreint. Quand on voit manœuvrer les petits télégraphes de M. Foy, on est assez naturellement porté à croire qu'ils reproduisent fidèlement tous les signaux du télégraphe de Chappe; c'est là cependant une erreur qu'un peu d'attention fait aisément reconnaître. Les télégraphes de M. Foy ne donnent que tout juste la moitié des signaux du télégraphe aérien. Le télégraphe de Chappe se compose, nous l'avons dit, de trois *pièces mobiles :* le régulateur et les deux ailes. Les ailes peuvent prendre quarante-neuf positions différentes; ces quarante-neuf combinaisons graphiques sont vues sous deux aspects différens, selon que le régulateur est vertical ou horizontal; de là, deux fois quarante-neuf ou quatre-vingt-dix-huit signaux dans la télégraphie aérienne. Or, le télégraphe électrique de M. Foy ne possède que deux *pièces mobiles*, les ailes. En effet, le régulateur, qui n'existe que pour la forme, est fixé dans la position horizontale, au lieu d'être mobile autour de son centre, comme dans le télégraphe Chappe. Ce régulateur ne peut donc pas servir, comme celui du télégraphe aérien, à doubler par ses deux positions le nombre des combinaisons qui résultent de la situation des ailes. Le télégraphe électrique de M. Foy reproduit très bien les quarante-neuf signaux du télégraphe aérien dans lesquels le régulateur est horizontal, mais il ne peut reproduire un seul des quarante-neuf autres signaux dans lesquels le régulateur est vertical.

Il nous paraît donc indispensable de renoncer sans retard au système de télégraphie électrique que M. Foy a fait adopter sur les lignes françaises; les embarras, les inconvéniens sans nombre des dispositions actuellement adoptées en font une loi. Le système à cadran de M. Westheaone nous semble appelé à remplacer la vicieuse combinaison en usage aujourd'hui. Si, néanmoins, l'administration tenait absolument à conserver, pour le télégraphe électrique, l'usage des signaux de Chappe, on pourrait dessiner ces signes sur un appareil à cadran et les faire successivement apparaître ainsi dessinés à la station extrême; on pourrait tracer sur un même cadran deux ou trois segmens concentriques portant deux ou trois séries des signaux de Chappe. Un de nos plus savans et de nos plus habiles constructeurs, M. Froment, a construit et livré quelques télégraphes électriques sur ce modèle. On pourrait encore, comme le propose M. Moigno, employer avec avantage un certain nombre de cadrans portant tous des signes différens, quatre-vingt-douze cadrans, si l'on veut, pour correspondre aux quatre-vingt-douze pages du vocabulaire phrasique de l'administration. Remplacer un cadran par un autre serait une opération de quelques secondes; on indiquerait, par un signal particulier, celui des cadrans que l'on doit installer actuellement, celui des segmens dont les signes vont être transmis et doivent, par conséquent, être remarqués et notés.

Nous ne voyons pas néanmoins pourquoi on s'obstinerait à conserver, dans la télégraphie électrique, l'usage des signaux de la télégraphie aérienne. Il n'y a qu'une utilité très contestable à combiner entre eux ces appareils qui ont été institués chacun en vue d'exigences très diverses. Les inconvéniens de cette fusion sont, au contraire, de la nature la plus grave. On limite, en effet, par là les ressources de la correspondance au répertoire très borné du vocabulaire de Chappe, et quelle nécessité d'enchaîner ainsi la langue des communications télégraphiques dans ce cercle étroit d'où elle ne pourra jamais sortir?

Évidemment, le meilleur parti à prendre, c'est de renoncer à l'usage des signaux aériens et d'adopter le système à cadran de M. Westheaone. Un cadran circulaire portant les vingt-quatre lettres de l'alphabet et les dix chiffres de la numération est parcouru par une aiguille qui, par un mécanisme approprié, s'arrête à volonté devant chacune de ces lettres. Deux cadrans parfaitement semblables étant disposés aux deux stations extrêmes, par exemple à Paris et à Rouen, les aiguilles des deux cadrans sont d'abord placées sur un même signe servant de point de départ; les cadrans sont ainsi réglés et mis d'accord. Si alors, sur le cadran de Paris, on amène successivement l'aiguille devant les différentes lettres qui doivent composer un mot, le mécanisme de l'appareil présente l'aiguille au-devant des mêmes lettres sur le cadran de Rouen. L'employé peut ainsi lire et noter successivement les mots qui lui sont transmis. Pour indiquer la fin d'un mot, il suffit, à la terminaison de chaque mot, de ramener l'aiguille à la position de son point de départ. Tel est, en faisant ici abstraction des dispositions secondaires du mécanisme, le principe des télégraphes électriques que construit aujourd'hui M. Froment, et que nous avons vus fonctionner dans les ateliers de ce jeune et savant mécanicien. L'extrême simplicité, l'exactitude, la régularité du jeu de cet appareil, nous paraissent lui assigner le premier rang parmi les divers systèmes de télégraphes électriques exécutés jusqu'ici.

C'est à grand tort que l'on objecterait que, dans le système adopté par M. Fro-

ment, le secret des dépêches ne serait pas suffisamment assuré. Pour réunir toutes les garanties nécessaires, il suffirait de prendre, pour le vocabulaire, une clé de convention, c'est-à-dire d'attacher aux lettres une valeur différente de leur signification habituelle, ainsi qu'on le fait pour les messages diplomatiques. Il faut bien remarquer d'ailleurs que cette question du secret des dépêches, si grave lorsqu'il s'agit de la télégraphie aérienne, n'a qu'une très faible importance dans la télégraphie électrique. Le télégraphe aérien étale ses signaux à tous les yeux, il les déploie librement à la face du public, dont il semble provoquer sans cesse et irriter la curiosité. Au contraire, avec le télégraphe électrique, rien ne transpire au dehors; non-seulement personne ne peut observer les signaux au passage, mais même aucun indice extérieur ne trahit le moment où la correspondance est en action. Toute surprise étrangère est donc impossible, et l'on n'a à se prémunir que contre l'indiscrétion de quelques employés. Le changement fréquent des clés du vocabulaire suffit et bien au-delà pour remplir cette condition. Ainsi la question du secret des dépêches, question grave quand on fait usage du télégraphe de Chappe, n'est qu'infiniment secondaire avec les appareils électriques.

En résumé, nous croyons pouvoir conclure avec assurance que le système de télégraphie électrique aujourd'hui usité en France ne saurait être plus longtemps conservé. Des intérêts de tout genre en prescrivent l'abandon. En voulant concilier deux systèmes incompatibles, la télégraphie aérienne et la télégraphie électrique, on s'est engagé dans une voie fausse. Les temps de la télégraphie aérienne sont accomplis. Quelque merveilleux que soit en lui-même l'utile instrument que nous devons aux frères Chappe, quelle que soit l'étendue des services qu'il a rendus jusqu'à ce jour aux sociétés modernes, le moment est venu pour le télégraphe aérien de faire place à un rival contre lequel il ne saurait lutter. Autour de nous, d'ailleurs, tout annonce cette déchéance inévitable. En Angleterre, le télégraphe aérien est à peu près abandonné. Dans les états de l'Union américaine, la télégraphie électrique étend chaque jour les fils de son admirable réseau. L'Allemagne a été des premières à accueillir l'invention nouvelle, et dans moins de deux mois Vienne et Berlin seront rattachés l'un à l'autre par un lien électrique. La Belgique, la Russie elle-même, commencent à participer aux avantages de la découverte de Morse. En France seulement, la télégraphie électrique a eu de moins heureux débuts. Trois causes retardent chez nous le développement de cette télégraphie : l'absence de lignes étendues de chemins de fer, les dépenses de premier établissement, les préjugés qui règnent encore dans notre pays sur l'emploi de l'électricité. De ces trois obstacles que rencontre en France la télégraphie électrique, le premier seul est sérieux.

Pour le nombre et l'étendue des lignes de fer, la France marche en arrière de toutes les grandes nations de l'Europe, et on ne peut guère espérer qu'elle sorte bientôt de cette situation d'infériorité. Or, la télégraphie électrique ne peut fonctionner dans toute sa puissance que secondée par un vaste système de voies de fer. On a tout récemment découvert, il est vrai, un moyen nouveau d'isoler au sein de la terre les fils conducteurs des télégraphes, et on prétend que ce moyen permettrait de se passer à l'avenir du secours des voies ferrées. C'est une assertion qui a grand besoin d'être sanctionnée par l'expérience, et en tout cas, pour la certitude, pour l'intégrité des communications électriques,

pour la commodité de l'inspection journalière, pour l'indispensable surveillance à exercer sur le parcours des lignes, il nous paraît douteux que rien puisse remplacer la précieuse ressource qu'offrent les voies de fer.

Quant à l'objection qui porte sur les dépenses de premier établissement, elle ne soutient en vérité pas l'examen. Le télégraphe électrique de Paris à Rouen n'a coûté que 1,400 fr. par kilomètre. De Paris à Toulon, par exemple, la dépense totale des frais d'établissement n'atteindrait pas la somme de 1,200,000 fr. D'autre part, les frais journaliers sont assez faibles, puisque tout se réduit à l'entretien des fils conducteurs, et le personnel est si peu nombreux, que les dépenses d'administration sont insignifiantes. Toutefois, les frais d'établissement et d'entretien fussent-ils mille fois plus considérables, la télégraphie électrique l'emporterait encore, au point de vue de l'économie, sur la télégraphie aérienne. Aujourd'hui, celle-ci coûte annuellement un million au budget, et le gouvernement ne s'en inquiète guère, car cette dépense est couverte en grande partie par les économies que l'on réalise sur les estafettes et sur les courriers. Que sera-ce donc lorsque la vitesse de la communication sera centuplée, et quand le télégraphe pourra manœuvrer en toute saison, à toute heure de la nuit ou du jour, sans rien perdre de sa prodigieuse rapidité! Le gouvernement, d'ailleurs, peut, quand il le voudra, tirer des lignes électriques un revenu assez important. Il lui suffira, pour cela, de mettre les télégraphes au service du commerce, de l'industrie et des particuliers, d'abandonner en un mot le monopole des communications télégraphiques dont il jouit en vertu de la loi de 1834. L'exemple de l'Angleterre, des États-Unis et de la Belgique répond, sous ce rapport, à toutes les objections. Dans ces trois pays, le télégraphe, mis à la disposition du public, fournit à l'état un produit considérable. Le commerce et l'industrie auraient aussi leur intérêt à l'adoption de cette mesure, dont ils retireraient d'immenses avantages. L'expérience a montré que deux services télégraphiques, consacrés l'un aux dépêches du gouvernement, l'autre aux correspondances particulières, peuvent coexister sans inconvénient. Le changement fréquent des clés du vocabulaire dans la correspondance de l'état suffit en effet pour garantir le secret de ses messages.

Les objections dirigées contre les propriétés mêmes de l'agent électrique ne tirent guère leur importance, il faut bien le dire, que de l'ignorance et de la crédulité du public. On a prétendu d'abord que les mille variations de l'atmosphère, les brouillards, la pluie, les vapeurs condensées dans les tunnels, seraient autant d'obstacles à la libre circulation de l'électricité. La pratique a suffisamment répondu à ces craintes. L'isolement des fils conducteurs est parfait. Sous les tunnels comme sur les bords de la voie, le courant n'est jamais interrompu ni dissipé. Il se maintient avec la même régularité par les temps secs et par les temps de brouillard ou de pluie. On a même remarqué que la pluie est une condition plutôt favorable que contraire à la transmission des signaux. Dans le télégraphe que le savant Jacobi a construit en Russie, les conducteurs cheminent sous terre sur un espace de plus de sept lieues, et les communications ne sont jamais suspendues. On a beaucoup parlé aussi des difficultés que doit amener dans le service du télégraphe électrique l'existence constante de l'électricité libre au sein de l'atmosphère. On s'est demandé si, en temps d'orage, la vie des voyageurs ne serait pas mise en danger par la proxi-

mité de ce long conducteur métallique établi sur les bords des voies de fer. Ici encore l'expérience est venue prononcer en faveur de la nouvelle télégraphie. Par un ciel serein, l'électricité répandue dans l'air n'exerce aucune action appréciable sur les instrumens télégraphiques. Seulement, si le vent vient brusquement à changer, il s'établit un courant électrique qui influence faiblement le fil conducteur; dès-lors l'appareil parle, c'est-à-dire que les signaux sont subitement mis en jeu et oscillent pendant quelques instans. Si le ciel est nuageux et les nuages fortement électrisés, quand le vent chasse les nuages dans la direction du fil, ces nuages agissent sur le conducteur, et les signaux se mettent encore en branle. Dans ces deux cas cependant, les effets n'ont rien de fâcheux; ils ne peuvent aucunement troubler le service; seulement, si la foudre éclate, si l'étincelle, partant d'un nuage fortement électrisé, vient à frapper le sol, le fil métallique du télégraphe offrant à l'écoulement du fluide un passage facile, le conducteur peut être foudroyé. Quels sont alors les effets de ce coup de foudre? Quelquefois le fil est rompu, les communications sont alors interceptées entre les deux stations; mais cet événement est extrêmement rare, le fil étant d'un trop fort diamètre pour être aisément fondu. Dans tous les cas, si le fil est fondu, il ne l'est jamais que sur quelques points de sa continuité, et tout se borne à cette rupture. Le plus souvent la foudre, en frappant le conducteur, n'a d'autre effet que de fondre le fil très fin qui s'enroule autour de l'électro-aimant, c'est-à-dire de l'appareil qui forme les signaux. Alors les communications sont arrêtées. C'est un accident qui est arrivé plusieurs fois sur la ligne de Rouen. Toutefois le mal est vite reconnu et aussi vite réparé. Rien, on le voit, n'est moins grave que les accidens déterminés par l'électricité atmosphérique dans les appareils de télégraphie électrique.

Un examen sérieux de toutes les questions soulevées par la nouvelle télégraphie ne mène donc qu'à une seule conclusion : c'est que rien ne saurait justifier l'accueil peu encourageant fait en France à la télégraphie électrique. L'exemple de l'Angleterre et des États-Unis ne nous permet pas d'hésiter : il nous indique la marche à suivre. Quelques mesures énergiques suffiraient pour tirer la télégraphie électrique de l'état d'imperfection et d'enfance où elle sommeille chez nous. Ces mesures sont les suivantes : 1° abandon du système de M. Foy, aujourd'hui en usage sur les chemins de fer de Paris à Lille et de Paris à Rouen; 2° adoption d'un système télégraphique fondé sur les principes du télégraphe à cadran de M. Westheaone; 3° ouverture d'un concours de télégraphes électriques où seraient appelés les mécaniciens français et les constructeurs étrangers; 4° libre usage du télégraphe électrique accordé au commerce et aux particuliers. Que ces conditions soient remplies, et la télégraphie électrique aura bientôt conquis en France la position qui convient à ce nouvel et puissant agent de communication. Il y a là une grande question d'utilité publique qu'il n'est pas permis de négliger, et le gouvernement qui saura la résoudre aura bien mérité de la science et du pays.

L. Figuier.

DE

L'ÉPOPÉE CHRÉTIENNE

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A KLOPSTOCK.

DEUXIÈME PARTIE. [1]

JUVENCUS. — SÉDULIUS. — LES APOCRYPHES. — GERSON.

A la fin du IVe et pendant le Ve siècle, il y a eu beaucoup de poèmes et de poètes chrétiens; mais ce n'est point une poésie chrétienne, ou plutôt c'est une poésie où les sentimens et les idées sont chrétiens, où la phrase et la langue tout entière sont encore païennes : non que l'Évangile ne fût déjà connu dans le monde, non que sa beauté poétique n'eût pu déjà émouvoir les esprits; mais, dans les premiers momens, l'Évangile créait la foi, une foi active et puissante, qui se satisfaisait par le martyre, et qui eût cru faire trop peu, si elle se fût contentée d'inspirer une littérature. Il y a des momens où la vérité est,

(1) Voyez la livraison du 1er mai 1849.

pour ainsi dire, trop forte pour inspirer les poètes; elle n'inspire que des martyrs; elle se refuse à la poésie comme à une sorte de frivolité et de faiblesse; elle l'anéantit, parce qu'elle la surpasse. C'est le moment de l'émotion religieuse, ce n'est pas celui de l'inspiration poétique. Ne croyez pas en effet, quand l'esprit de l'homme a ressenti une grande émotion, que, le lendemain de l'émotion, il y aura une poésie pour la reproduire en l'embellissant; il faut que l'ame humaine, troublée par le choc de l'événement, ait le temps de s'apaiser; il faut que l'émotion perde quelque chose de sa force pour devenir l'inspiration. Il y a entre l'émotion et l'inspiration une sorte d'intervalle de temps. Sans émotion, point d'inspiration; mais l'inspiration a besoin de temps pour s'affranchir du trouble même de l'émotion.

Je sais bien qu'à côté de l'Évangile il y avait déjà, au IVe et au Ve siècle, les livres apocryphes et les légendes. Là, la fiction s'était donné carrière; là, le christianisme avait fait alliance avec la fable. C'était un genre de fable tout nouveau et inconnu jusque-là, et qui relevait seulement de la doctrine chrétienne. Les apocryphes sont ce que j'appellerais volontiers l'épopée naturelle du christianisme, car, dans les apocryphes, la fable et la légende semblent déjà prendre une forme et une couleur poétiques : déjà se trouvent l'ébauche des personnages et les scènes de l'épopée chrétienne; mais que de temps il faudra encore pour que l'épopée littéraire naisse du sein de ces légendes confuses! De plus, à cette époque, au IVe et au Ve siècle, les chrétiens eussent cru, et avec raison, faire une faute, s'ils avaient employé, même en poésie, ces légendes apocryphes. L'église venait de faire le triage entre les livres authentiques et les livres apocryphes, entre le vrai et le faux; la confusion finissait à peine : la poésie chrétienne se faisait un scrupule de rien faire qui la ramenât.

C'est ainsi que ni la beauté de la vérité chrétienne dans l'Évangile, ni la singularité et souvent la grandeur de la fiction chrétienne dans les apocryphes n'ont inspiré les poètes du IVe et du Ve siècle. D'où pouvait donc leur venir la poésie? La poésie ne pouvait leur venir que de l'antiquité païenne. Le monde littéraire appartenait encore au paganisme par les langues, par les souvenirs et par les habitudes. Les poètes semblaient relever à la fois de deux religions; quelques-uns même paraissaient ne pas s'effrayer de ce mélange et de cette contradiction. Ainsi, Ausone chante tour à tour les divinités païennes et Jésus-Christ, ainsi Nonnus fait un grand poème païen consacré à chanter les exploits de Bacchus, et intitulé *les Dyonisiaques*, et le même homme paraphrase en vers héroïques l'Évangile de saint Jean; mais les poètes même qui ne voulaient pas être à la fois chrétiens et païens, les poètes qui voulaient consacrer leurs chants à Jésus-Christ, étaient, malgré leur bonne volonté, païens par le style : les mots, la phrase, tout chez eux était imité

d'Homère et de Virgile; ils étaient vieux de visage, tout en étant jeunes par l'âge, et la phrase antique, dont ils s'enveloppaient avec une sorte de pédanterie (car, avant tout, il fallait avoir un bon style), cachait et effaçait la nouveauté de leur inspiration.

Ce n'était pas, au reste, la bonne volonté qui manquait aux poètes chrétiens du IVe et du Ve siècle pour être nouveaux. Dans leurs poèmes, ils invoquaient le Saint-Esprit, au lieu d'invoquer Apollon. Ils rejetaient bien loin toutes les vieilles superstitions mythologiques; ils exprimaient hautement leur dédain et leur colère contre ces divinités tant de fois invoquées par les poètes.

Ergo age, sanctificus adsit mihi carminis autor
Spiritus, et sacro mentem riget amne canentis
Dulcis Jordanes ut Christo digna loquamur,

s'écrie Juvencus, prêtre espagnol, qui fit un poème intitulé : *Histoire évangélique*. Certes, les poètes peuvent aller puiser l'enthousiasme aux sources du Jourdain, aussi bien qu'aux sources de l'Hippocrène : le Dante, Milton et Klopstock l'ont montré; mais Juvencus n'a trouvé nulle part l'enthousiasme poétique. Son poème n'est que l'Évangile en mauvais vers latins; point d'invention poétique, point d'élégance; c'est un récit sec et décoloré. Il y a plus : il semble que Juvencus ait retranché avec un soin scrupuleux tout ce qui dans l'Évangile prête à la poésie. Il n'y a, dans son poème, rien de la grace des paraboles, rien de la beauté de ces comparaisons qui abondent dans le livre saint, rien de ces beaux lis des champs qui, dans le sermon de la montagne, ne filent ni ne tissent leurs vêtemens, et qui pourtant sont vêtus avec plus de magnificence que Salomon dans toute sa gloire. On dirait que Juvencus a voulu faire de son poème une histoire mnémonique que les enfans pussent apprendre par cœur, pour se souvenir plus aisément de l'Évangile. Ce sont des vers techniques plutôt qu'un poème.

Sedulius, autre poète de cette époque, et qui a fait un poème intitulé *Opus paschale*, est un versificateur plus élégant que Juvencus; mais ce n'est pas non plus un poète. Il a dédié son poème à l'empereur Théodose, et il lui dit modestement, dans son invocation :

Dignare Maronem
Mutatum in melius divino agnoscere sensu.

Ainsi, c'est un Virgile corrigé quant aux pensées, et conservé quant au style, que Sedulius a la prétention de dédier à Théodose. Il ne manque pas non plus de rejeter bien loin les dieux invoqués par les poètes païens :

Cum sua Gentiles studeant figmenta poetæ
Grandisonis pompare modis;...

Cur ego, Davidicis assuetus cantibus odas
Cordarum resonare decem, sanctoque verenter
Stare choro et placidis cœlestia psallere verbis
Clara salutiferi taceam miracula Christi?

Sedulius, sans être éloquent, me semble cependant plutôt orateur que poète. Je retrouve dans son poème ces traits d'affectation et de subtilité chers aux rhéteurs du temps. De plus, il y a souvent dans son poème des leçons de morale qui se sentent des sermons et des homélies des pères de l'église; il fait des scènes de l'Évangile une parabole morale. L'Évangile et la vie de Jésus-Christ, sous sa plume, commencent à devenir une de ces allégories si familières au moyen-âge. Ainsi, quand les mages sont venus adorer Jésus-Christ, et qu'au moment de partir un songe les avertit de ne pas retourner à la cour d'Hérode, le poète s'écrie :

. . . . . Sic nos quoque sanctam
Si cupimus patriam tandem contingere, postquam
Venimus ad Christum, jam non repetamus iniquum.

Ce qu'il y a de curieux aussi dans Sedulius, et ce qui nous apprend de quelle manière, à cette époque, s'imitaient les auteurs anciens, ce sont les calques qu'il fait des vers de Virgile. On reconnaît là cette imitation de l'école, imitation toute mécanique, et bien différente de cette imitation inspirée qui est une des ressources du génie. Qui ne connaît ces beaux vers de Virgile, quand, dans le quatrième livre de l'Énéide, il peint Didon contemplant du haut de son palais les préparatifs du départ d'Énée? Déjà le rivage s'émeut, les Troyens bâtissent leurs vaisseaux, qu'ils finissent à peine, tant ils ont hâte de fuir.

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?
Quosve dabas gemitus, quum littora fervere late
Prospiceres arce ex summa, totumque videres
Misceri ante oculos tantis clamoribus æquor?

Voici comment Sedulius a imité ces vers. C'est au moment du massacre des Innocens; Hérode, du haut de son palais, contemple le massacre des enfans, et Sedulius s'écrie, croyant être éloquent :

Quis tibi tunc, Lanio, cernenti talia sensus?
Quosve dabas *fremitus* (gemitus), quum *vulnera* (littora) fervere late
Prospiceres arce ex summa, *vastumque* (totumque) videres
Misceri ante oculos tantis *plangoribus* (clamoribus) æquor?

Tout le monde sent la maladresse de cette imitation, qui substitue péniblement un mot à l'autre, sans s'inquiéter du plus ou moins de propriété de l'expression, et sans oser rompre le cadre du vers qui sert de soutien à sa faiblesse. Ailleurs, Sedulius imite les vers de Virgile

sur cette Cassandre arrachée du sanctuaire de Minerve, et qui élevait ses regards vers le ciel; ses regards, puisque ses mains étaient enchaînées :

Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra,
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.

Que fait Sedulius de ces vers de Virgile? Jésus, sur la croix, convertit un des larrons crucifiés avec lui. C'est ce larron auquel Sedulius applique tant bien que mal les vers de Cassandre :

Alter, adorato per verba precantia Christo,
Saucia dejectus flectebat lumina, tantum
Lumina, nam *geminas* arcebant vincula palmas.

Je sais bien que les belles mains de Cassandre ne pouvaient guère ressembler aux bras tordus et déchirés du larron crucifié; mais Sedulius, n'osant pas dire du larron qu'il avait de belles mains, ne pouvait-il pas dire autre chose, sinon qu'il en avait deux? Voilà cette poésie toute de forme et de mécanisme, où la mémoire seule a sa part, et une mémoire timide et servile. La poésie de Sedulius conduisait tout droit aux centons de Falconia et de l'impératrice Eudoxie.

Les centons sont un travail de marqueterie, qui consiste à prendre çà et là les vers d'un poète et à les appliquer à d'autres pensées. C'est ce travail qu'ont exécuté avec une patience méritoire une dame romaine nommée Proba Falconia, qui a mis en vers de Virgile les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et une impératrice de Byzance, Eudoxie, femme de l'empereur Zénon, qui a fait avec Homère ce que Falconia a fait avec Virgile. Ces travaux de marqueterie, que je regarde comme des œuvres de pénitence imposées sans doute à leurs auteurs, méritent à peine que j'en cite quelque chose. Cependant il y a dans cet essai de faire de Virgile un poète chrétien le caractère d'une époque qui, aimant encore la poésie et n'en pouvant plus faire pour son compte, en faisait tant bien que mal avec les vers des autres.

Dans son invocation, Falconia, comme tous ses prédécesseurs, fait fi des muses païennes; mais c'est avec des vers empruntés à Virgile qu'elle dédaigne les muses. « Son but, dit-elle, c'est de chanter les mystères de la religion. » Comme malheureusement ce mot ou cette idée de religion n'est guère familière à Virgile, voici comment Falconia s'exprime par la bouche de son poète :

Omnia tentanti potior sententia visa est
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Dans Virgile, ces mots-là s'appliquent à la révélation des mystères de l'enfer.

Quand Dieu, dans le paradis terrestre, bénit Adam et Ève, c'est encore avec des vers de Virgile que, dans Falconia, il leur donne sa bénédiction :

Vivite felices interque virentia culta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas;
Hæc domus, hæc patria est, requies ea certa laborum;
His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Ainsi, dans cette bénédiction de Dieu, tout se trouve mêlé, les héros des champs Élysées, les exilés de Troie qui vont fonder un empire en Italie, et enfin les Romains, avec leur destinée de conquérir le monde et le temps.

Les centons n'étaient pas seulement un travail de marqueterie, c'était aussi un système d'interprétation et d'allégorie mystérieuse. A force d'adapter les vers d'Homère et de Virgile aux récits et aux sentimens de l'Évangile, on en était arrivé à croire qu'il y avait un rapport prophétique entre les mots et les choses, et que les mots ne se prêtaient si bien aux choses que parce que Virgile avait pressenti Jésus-Christ. C'est ainsi non-seulement qu'on interprétait la quatrième églogue de Virgile,

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;

on expliquait de la même manière certains vers de l'Énéide. C'étaient, disait-on, des prophéties et des vers sibyllins que le poète avait intercalés, par inspiration ou par miracle, au milieu de son poème. Après avoir allégorisé outre mesure tout l'Ancien Testament, on arrivait à allégoriser de même les auteurs profanes, de telle sorte que le christianisme aurait été partout avant l'Évangile. Mais, quand il est partout, il n'est nulle part, et c'est là, selon nous, le défaut des apologistes chrétiens, qui ont voulu retrouver dans le polythéisme une figure ou une altération d'une révélation primitive conforme à la révélation du christianisme. Si le christianisme existe dans les temps qui l'ont précédé et qui l'ont ignoré, s'il y est sous la forme d'emblème et comme une ombre, si surtout une critique attentive peut le reconnaître sous les emblèmes qui le couvrent et le dégager de ses voiles, alors l'Évangile n'a rien donné au monde; il ne lui a donné que le véritable sens du paganisme. Voilà où aboutissent les interprètes chrétiens du polythéisme; voilà aussi de quel côté penchaient les allégoristes et les faiseurs de centons. Saint Jérôme, dans une lettre à saint Paulin, s'élève contre cette école stérile et fausse. Il censure d'abord ceux qui accommodaient à leurs opinions quelques passages des prophètes et des apôtres, « ne voyant pas, disait-il, que c'est une très mauvaise manière d'enseigner que d'altérer l'Écriture et de la tirer par force à leur opinion particulière. Ils font de même que certains auteurs qui, ayant

ramassé quelques vers d'Homère, en ont composé un ouvrage : ce que d'autres aussi ont fait à l'égard de Virgile, faisant dire à l'un et à l'autre de ces poètes ce à quoi ils n'ont jamais pensé; car pouvons-nous assurer que le prince des poètes latins a eu connaissance des mystères de notre foi, parce qu'il a écrit que la justice était retournée sur la terre, que l'innocence de l'âge d'or était revenue, et qu'un enfant était descendu du ciel (1)? » Croyons-nous que ce soit un discours propre au père éternel que le vers que ce même poète met dans la bouche de Vénus parlant à son fils et lui disant : « Mon fils, qui seul êtes ma force et ma puissance (2), » ou bien qu'il ait parlé de Jésus-Christ cloué sur la croix quand il a écrit : « Il disait ces choses, toujours attaché (3)? » Ce sont des niaiseries d'enfant, et c'est faire le charlatan de vouloir enseigner ce qu'on ne sait pas, et même, pour le dire avec quelque mouvement de colère, c'est ne savoir pas seulement connaître son ignorance (4).

La langue latine et grecque, dans ces poètes du IVe et du Ve siècle, est encore belle et élégante, quoique morte. On aime la forme de ces belles phrases grecques et latines qui n'ont plus long-temps encore à durer; on jouit, pour ainsi dire, des dernières heures de leur beauté, et, comme il n'y a pas de musique plus douce à l'oreille que celle de la langue nationale, les Grecs et les Latins du IVe et du Ve siècle ont pu se plaire aux vers des poètes de cette époque. Le son et la musique leur suffisaient; ils s'inquiétaient peu de l'idée. Pour nous, qui ne pouvons plus éprouver le charme national de cette musique, pour nous, qui sommes habitués à voir la phrase grecque et latine exprimer des idées et des sentimens tout différens de ceux des poètes de ce temps, nous ne pouvons pas nous accoutumer à cette étrange disparate. Je me souviens d'avoir entendu, à Bucharest, chanter une chanson d'amour sur l'air de *la Marseillaise*. Cela faisait, pour l'esprit, une étrange dissonnance. J'ai retrouvé quelque chose de cette dissonnance dans la poésie de Sedulius et de Falconia. C'est une musique qui n'a pas été faite pour les paroles qu'elle accompagne; c'est une broderie étrangère à l'étoffe, ou plutôt appliquée tant bien que mal sur une étoffe qui la repousse. La phrase grecque et latine a été faite pour d'autres idées et pour d'autres sentimens, et il ne dépend pas d'un siècle de changer le rapport établi depuis long-temps entre les idées et les mots, entre les paroles et la musique.

(1) Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova proganies cœlo demittitur alto.
(Quatrième églogue.)

(2) Nate, meæ vires, mea magna potentia, solus.
(*Énéide*, liv. Ier.)

(3) Talia perstabat memorans fixusque manebat.
(*Énéide*, liv. II.)

(4) *Lettres choisies de saint Jérôme*, trad. 1672.

Dans la vie de Jésus-Christ, il n'y a rien de plus touchant que les scènes de la Passion, et dans la Passion, rien de plus dramatique que la trahison de Judas. Au IVe et au Ve siècle, l'émotion de pitié et de colère qu'inspire cette trahison était vive et forte. Voyez pourtant comment Sedulius exprime cette émotion. Quelle subtilité! quelle affectation! quelle misérable recherche d'antithèses! Ainsi, Jésus lave les pieds à ses apôtres,

Nec Judam excepit, quem proditionis iniquæ
Noverat autorem. Sed nil tibi gloria, sæve
Traditor, illa dabat pedibus consistere mundis,
Qui sensu pollutus eras.....

Bizarre antithèse entre les pieds de Judas purifiés sous les mains de Jésus et les souillures de son ame. La rhétorique peut aimer ces sortes de contrastes, mais ils gâtent l'émotion.

Sedulius continue :

Tantumdem sceleris, ter dena numismata sumens,
Argenti parvo cæcatus munere, gessit,
Quantum cuncta simul terrarum regna marisque
Divitias omnemque vagis cum nubibus æthram
Si caperet, gesturus erat; neque enim bona mundi
Sufficerent magni fuso pro sanguine Christi (1).

Y a-t-il rien qui s'adresse à l'ame dans cette phrase qui semble apprécier au taux des richesses de la terre l'énormité du crime de Judas? Trente pièces d'argent pour un pareil forfait, quand ce serait trop peu encore de tous les trésors de l'univers! Voilà la seule pensée que sache trouver Sedulius en présence de la trahison de Judas. Écoutez ce que la légende apocryphe a fait de ces trente pièces d'argent; elle s'en est occupée aussi, comme le poète, mais elle leur a donné une destinée merveilleuse et terrible. Ces trente pièces d'argent que Judas reçoit pour trahir son maître et qu'il rapporte aux prêtres, lorsqu'il voit Jésus condamné; ces pièces que les prêtres ne veulent pas recevoir, parce que, disent-ils, c'est le prix du sang, et qu'elles ne peuvent plus rentrer dans le trésor public, qu'elles souilleraient; ces trente pièces d'argent employées à acheter un petit champ qui servit de cimetière aux étrangers, et qu'on appela le *Champ du sang* (2), cet argent fatal et maudit

(1) Je traduis, car la phrase est obscure :

« Ainsi Judas, pour trente pièces d'argent, aveuglé qu'il était par ce peu de richesses, fit un crime tellement grand, que, pour le commettre, c'eût été peu d'obtenir tous les royaumes de la terre, toutes les richesses de l'Océan, et tout ce qu'embrasse l'air sous la voûte des cieux, car tous les biens du monde ne sont rien au prix du sang du Christ. »

(2) « Judas, qui avait trahi Jésus, voyant qu'il était condamné, se repentit et reporta les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux sénateurs, disant : « J'ai péché

n'est pas, selon la légende, un argent ordinaire et commun. Il a son origine et sa fatalité. Lorsque Caïn s'enfuit après le meurtre d'Abel, ses fils inventèrent les arts, instrumens et punitions des passions de l'homme, et Tubalcaïn, le fils aîné de Caïn, trouva l'art de fondre les métaux. C'est lui qui a frappé ces trente pièces maudites qui d'abord ont payé les frères de Joseph, lorsqu'ils le vendirent aux marchands égyptiens, et qui, à travers les siècles, servant à je ne sais combien de trahisons et de crimes, sont arrivées chaque jour plus maudites et plus fatales, aux mains de Judas, dont elles ont payé l'exécrable perfidie.

Combien la légende est plus poétique ici que Sedulius, en dépit de ses apostrophes oratoires! La mystérieuse prédestination attribuée à ces pièces d'argent qui passent ainsi de Caïn à Judas, ce prix du sang de tous les justes forgé par le fils du premier des meurtriers sur la terre, tout cela est grand et beau; mais cela aussi contient une grande idée morale, car il n'y a pas aussi bien de grande invention poétique qui ne contienne quelque grande leçon morale. Ces trente pièces d'argent de Judas, cette monnaie fatale, ont leur emploi dans l'histoire de tous les hommes; elles n'appartiennent pas seulement à l'histoire de Joseph ou de Jésus-Christ, elles sont pour ainsi dire le trésor de Satan sur la terre. Quand la pucelle d'Orléans fut vendue aux Anglais par les Bourguignons, c'est avec les trente pièces d'argent de Judas que l'Angleterre paya son sang.

II.

La légende que je viens de citer montre de quel côté il faudrait, à cette époque, chercher l'épopée chrétienne; il faudrait la chercher dans les légendes apocryphes. C'est là qu'est cette épopée naturelle qui est le principe et le germe de l'épopée littéraire. Je voulais d'abord rassembler dans les apocryphes les traits épars de l'épopée chrétienne et en faire un corps. Dans une œuvre d'imagination, cela peut-être eût été à propos; dans des recherches historiques et critiques, il n'en est pas de même. J'aime donc mieux rapporter les différentes inventions des apocryphes aux poèmes que j'examinerai. De cette manière, nous pourrons faire quelques utiles comparaisons, mettre ce que j'appellerai la poésie officielle des poètes du moyen-âge ou de la renaissance à côté du récit fabuleux des apocryphes, et voir de quel côté il y a le

en trahissant le sang innocent. » Mais ils dirent : « Que nous importe? tu y pourvoiras. » Alors, après avoir jeté les pièces d'argent dans le temple, il se retira et s'étrangla. Et les principaux sacrificateurs, ayant pris les pièces d'argent, dirent : « Il n'est pas permis de les mettre dans le trésor, car c'est le prix du sang. » Et ayant délibéré, ils achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ-là a été appelé jusqu'à aujourd'hui le champ du sang. » (Saint Matthieu.)

plus d'imagination. Cependant je veux faire connaître dès ce moment, par un exemple, le genre de poésie que je crois trouver dans les apocryphes.

Dans tous les poèmes épiques connus, il y a une descente aux enfers; c'est un des épisodes obligés de l'épopée. Ce n'est point par fantaisie qu'Homère a fait évoquer les ombres par Ulysse; ce n'est point par routine que Virgile, après Homère, a fait descendre Énée aux enfers. Comme il est de la nature de l'épopée de chanter les choses surnaturelles et les choses humaines, et de contenir, pour ainsi dire, dans son sein le ciel et la terre, les poètes épiques, pour pénétrer les mystères qui sont au-delà de cette terre, ont conduit leurs héros dans les demeures souterraines. C'est là qu'ils ont été chercher la révélation des énigmes de cette vie. Les livres apocryphes ont aussi leur descente aux enfers; c'est la descente de Jésus-Christ dans les limbes, après sa mort sur la croix, quand il vient délivrer les justes de l'ancienne loi : grande et belle scène que les peintres ont souvent représentée et que Klopstock a chantée.

Avant de citer cette descente du Christ aux enfers, que je tire de l'Évangile de Nicodème, je veux chercher dans Homère et dans Virgile de quelle manière ces deux grands poètes ont préparé et amené la descente de leurs héros aux sombres demeures. Une pareille scène, en effet, a besoin d'être préparée, et jamais poète épique ne s'est avisé de transporter tout d'un coup et sans préparation ses héros dans l'affreux royaume des ombres. Il faut que l'imagination du lecteur s'accoutume peu à peu aux sombres et mystérieuses idées qui conviennent à une pareille scène; il y a là une transition à ménager; aucun poète n'a manqué à cette règle oratoire. Voyez Homère dans son Odyssée. Ulysse veut évoquer l'ombre de Tirésias, il veut lui demander de lui révéler quelles sont les aventures auxquelles il est encore réservé. C'est aux portes des enfers qu'il doit rencontrer l'ombre du devin. La porte des enfers est placée dans le pays des Cimmériens, « peuple qui vit enveloppé d'une profonde nuit, et que jamais le soleil n'a illuminé de ses rayons, ni quand il monte au sommet des cieux, ni quand il descend sous la terre; une nuit profonde s'étend sur ces mortels épouvantés. C'est là que nous dirigeâmes notre course. » Bientôt les sacrifices funéraires s'accomplissent, et le sang des agneaux noirs coule sous la main d'Ulysse; « alors, attirées par le sang, les ombres des morts arrivent en foule, femmes, filles, jeunes gens, vieillards long-temps éprouvés dans la vie, vierges qui pleurent les amours qu'elles n'ont point eu le temps de goûter, guerriers encore pleins de blessures des combats et encore couverts de leurs armes; ils viennent tous s'entasser, avec des cris confus, autour de la fosse pleine du sang des agneaux. La pâleur de l'effroi me saisit à cette vue, dit Ulysse. »

Voilà dans Homère ce que j'appellerais volontiers le prologue du récit des enfers, prologue triste et sombre, qui prépare l'imagination du lecteur aux évocations que va faire Ulysse et aux lamentations des ombres qu'il doit interroger. — Dans Virgile, même art pour produire une sorte de terreur mystérieuse. Avant de faire entrer Énée dans les enfers, le poète invoque les dieux souterrains :

Vos quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos et Phlegeton, loca nocte silentia late,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Cette permission demandée aux dieux des ombres de révéler les mystères de leur empire jette dans l'ame une sorte d'effroi qui la prépare à la vue des prodiges de l'enfer.

Dans les apocryphes, la descente aux enfers est préparée avec moins d'habileté oratoire; le prologue est plus simple, il a quelque chose de plus vrai; rien n'y sent l'artifice du poète. Le sépulcre de Jésus-Christ a été trouvé vide; les prêtres et les scribes, assemblés chez Pilate, s'inquiètent de cette circonstance; ne sont-ce pas les soldats préposés à la garde du sépulcre qui se sont laissé corrompre par les disciples et qui leur ont laissé enlever le corps de leur maître? Pendant qu'ils délibèrent, Joseph d'Arimathie vient leur annoncer que deux hommes, depuis long-temps morts, les fils du grand-prêtre Siméon, mort lui-même depuis bien long-temps, Carinus et Leucius, ont été rencontrés dans Jérusalem avec plusieurs saints et plusieurs patriarches ressuscités comme eux, nouveau miracle qui ajoute à la terreur des prêtres. « Carinus et Leucius, continue Joseph, sont maintenant dans la ville d'Arimathie. Faites-les venir, si vous voulez, et demandez-leur, en les adjurant d'être sincères, ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. » Les prêtres suivent le conseil de Joseph : ils font venir Leucius et Carinus, qui entrent dans la synagogue, et alors, fermant les portes du temple, Anna et Caïphe prennent le livre de la loi du Seigneur, le mettent entre les mains des deux ressuscités, et les adjurent, par le nom tout-puissant d'Adonaï, par le nom du Dieu d'Israël, de leur dire comment ils sont ressuscités du milieu des morts. En entendant cette solennelle adjuration, Carinus et Leucius, jusque-là restés muets, poussèrent un profond soupir, levèrent les yeux au ciel, firent le signe de la croix, puis demandèrent qu'on leur donnât de quoi écrire ce qu'ils avaient vu et entendu. Et alors, s'asseyant chacun à une table, ils écrivirent ce qui suit, et, quand les prêtres comparèrent les deux récits, ils virent avec admiration qu'il n'y avait pas un mot de plus ni un mot de moins dans l'un que dans l'autre. »

Il n'y a là ni ombres évoquées par le sang des sacrifices, ni invoca-

tion aux puissances infernales; mais comme cette simplicité prépare l'esprit à recevoir le récit avec confiance! Ce n'est point la solennité d'un poème, c'est la gravité d'un procès-verbal ou d'un témoignage. L'auteur ne cherche point à plaire ou à émouvoir, il veut être cru. Voyons le récit de Leucius et de Carinus.

« Nous étions avec tous nos pères placés au fond de l'abîme, dans l'obscurité des ténèbres, quand tout à coup brilla à nos yeux, au milieu de cette nuit profonde, comme un rayon du soleil, et une lumière de pourpre se répandit sur nous. Alors l'antique patriarche du genre humain, Adam, avec tous les patriarches et les prophètes, tressaillit et s'écria : « Voilà la clarté qui vient de l'éternelle lumière. » Isaïe s'écria aussi et dit : « Cette lumière est celle du père et celle aussi du fils que j'ai prédit quand j'étais sur la terre des vivans. » Alors Siméon notre père, rempli de joie : « Glorifiez, dit-il, le fils de Dieu, ce Jésus que j'ai reçu enfant entre mes bras dans le temple du Seigneur; glorifiez le salut préparé au monde. » A ces paroles, la foule des saints se sentit pénétrée d'une grande joie. Arriva un homme vêtu comme un anachorète du désert. « Qui es-tu? lui demandons-nous. — Je suis, répondit-il, Jean, la voix du Très-Haut, le prophète qui doit marcher devant la face du Sauveur, afin de préparer ses voies. Le fils de Dieu va bientôt entrer au milieu de nous qui sommes assis dans les ténèbres de la mort. » En entendant ces paroles, Adam, le premier des patriarches, dit à son fils Seth : « Raconte à tes fils, aux patriarches et aux prophètes, tout ce que tu as entendu de l'archange saint Michel, lorsque je t'ai envoyé aux portes du paradis pour demander à Dieu un ange qui te donnât de l'huile de l'arbre de miséricorde, afin d'oindre mon corps, lorsque je serais malade. » Et Seth, s'approchant, raconta aux patriarches et aux prophètes : « J'étais à la porte du paradis, priant le Seigneur, quand l'ange de Dieu, Michel, m'apparut : — Je suis envoyé vers toi par le Seigneur, me dit-il, car c'est moi qui suis chargé de veiller sur l'humanité. Cesse de prier et de pleurer pour avoir l'huile de l'arbre de miséricorde, car tu ne pourras en obtenir que dans les derniers des jours et après l'accomplissement de cinq mille cinq cents années. Alors viendra sur la terre le bien-aimé fils de Dieu, qui sera lui-même baptisé dans le Jourdain, et il oindra de l'huile de miséricorde tous ceux qui croiront en son nom (1). — A ces paroles de Seth, tous les patriarches et prophètes s'émurent d'une joie nouvelle en s'écriant : « Les temps sont accomplis! »

(1) La légende ajoute que Seth obtint des anges gardiens du paradis une branche de l'arbre de vie, et qu'il la planta en terre. Cette branche devint un arbre, dont furent faits ensuite la verge de Moïse, la verge d'Aaron, le bois qui adoucit les eaux de Mara dans le désert, la perche au-dessus de laquelle fut élevé le serpent d'airain, et enfin la croix de Jésus-Christ.

Je ne m'étonne pas que la peinture italienne ait souvent reproduit cette scène. Cette lueur qui se lève sur les tombeaux des patriarches, ces personnages de l'Ancien Testament avec leur figure et leurs attributs traditionnels, remplis tous d'une pieuse attente, quel tableau! et en même temps quelle admirable invention épique! Comme tous les temps se trouvent réunis et personnifiés dans ce moment suprême! Chaque patriarche a son caractère : Adam, l'auteur de la chute, qui voit luire enfin le jour si long-temps attendu de la rédemption; Seth, le premier des élus de Dieu sur la terre, et qui raconte comment il s'entretenait avec les anges; le prophète, qui s'applaudit de n'avoir pas espéré en vain; le précurseur, qui marche toujours devant Jésus dans les enfers comme sur la terre; le vieux Siméon enfin, qui reconnaît dans son libérateur l'enfant qu'il a reçu dans le temple; tant de prophéties, tant d'espérances qui vont se vérifier, et surtout l'accomplissement des temps, ce grave et terrible mystère qui a pour dénoûment le salut de l'humanité, tout est grand et beau, sublime et touchant. On se sent à la fois ému et élevé en voyant la piété et la reconnaissance de tous les patriarches. Dans cette scène, Dieu et l'homme se rencontrent sans que Dieu y efface l'homme; c'est là vraiment le caractère de la poésie épique.

Pendant que les saints se réjouissaient ainsi, Satan dit à l'enfer : « Prépare-toi à recevoir ce Jésus qui se glorifie d'être le fils de Dieu, et qui est un homme craignant la mort, car je lui ai entendu dire : Mon ame est triste jusqu'à la mort. » L'enfer, répondant à Satan son prince, lui dit : « Si c'est un homme craignant la mort, comment a-t-il pu être si puissant? car il n'y a pas de puissance sur la terre qui ne soit soumise à mon pouvoir et au tien. Prends garde : quand il dit qu'il craint la mort, il veut te tromper, afin de te saisir de sa main puissante, et alors malheur à toi dans les siècles des siècles! » Satan, prince du Tartare, répondant à l'enfer : « Pourquoi as-tu peur, dit-il, de recevoir ce Jésus, mon ennemi et le tien? Je l'ai tenté, j'ai excité contre lui les Juifs, mon ancien peuple; j'ai aiguisé la lame qui l'a frappé; je lui ai fait boire du fiel et du vinaigre; j'ai préparé le bois qui l'a crucifié et les clous qui l'y ont attaché; sa mort est proche, et je vais te l'amener pour être ton esclave et le mien. » L'enfer répondant à son prince : « Ne m'as-tu pas dit qu'il m'avait arraché plusieurs morts? N'est-ce pas lui qui m'a ôté Lazare, déjà enterré depuis quatre jours et déjà près de la putréfaction? N'est-ce pas lui qui l'a ranimé d'un mot de sa bouche? — Oui, dit Satan, c'est lui. » Et alors l'enfer s'écria : « Je t'en conjure, ne me l'amène pas, car, je m'en souviens, quand j'ai entendu sa parole, j'ai été frappé d'épouvante. Je sais maintenant quel est ce Jésus, et, si tu l'amènes ici, il délivrera tous les morts qui sont enchaînés dans mes cachots, et les emmènera avec lui au paradis. »

Pendant que Satan et l'enfer se parlaient ainsi, une voix de tonnerre se fit entendre : « Ouvrez vos portes, ouvrez-vous, portes de l'éternité, voici le roi de gloire! » Et l'enfer, parlant à son prince, s'écria : « Va donc, et, si tu es un si puissant guerrier, va combattre le roi de gloire! » Satan sortit, et l'enfer dit à ses démons : « Fermez les portes, affermissez-les à l'aide de verroux de fer; raidissez-vous pour les soutenir, car, sans cela, malheur à nous, nous allons être vaincus! » La voix retentit de nouveau : « Ouvrez vos portes! » Et à ces mots les portes d'airain furent brisées, et, sous la forme d'un homme, le maître de majesté et le roi de gloire entra, illuminant d'une invincible lumière les ténèbres de l'enfer, et les fers qui enchaînaient les morts tombèrent tout d'un coup, et nous fûmes délivrés. » Et le roi de gloire, saisissant Satan, le remit à ses anges en leur disant : « Enchaînez avec des liens de fer ses mains, ses pieds, son cou et sa bouche. » Puis, le livrant à l'enfer, dont il était prince autrefois : « Prends-le, dit-il, et garde-le enchaîné jusqu'au jour de ma seconde apparition. » L'enfer saisit Satan : « Eh bien! prince de perdition, tu t'applaudissais d'avoir crucifié Jésus, et son supplice a tourné contre nous. Tu sais quels éternels et infinis tourmens tu vas souffrir, aujourd'hui que tu es tombé en ma puissance! »

C'est ainsi que l'enfer parlait à son prince, et Jésus, prenant Adam par la main, sortit des enfers. Tous les saints et tous les patriarches suivaient Adam, et, pendant que ce cortége montait vers le ciel, il chantait en chœur : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! *alléluia!* Gloire aux saints dans le cieux! A leur entrée, deux vieillards vinrent à leur rencontre. « Qui êtes-vous, dirent les saints, vous qui n'étiez pas dans les enfers avec nous? vous qui avez des corps et qui êtes placés dans le paradis? » Et l'un d'eux répondit : « Je suis Énoch, qu'une parole du Seigneur a transporté ici, et celui qui est avec moi est Élie, qui s'est envolé vers le ciel dans un char de feu. »

Ainsi parlaient Énoch et Élie avec les élus, lorsque se présenta à leurs yeux un homme, le visage triste et abattu, portant une croix sur ses épaules, et les élus, le voyant, lui dirent : « Qui es-tu, toi qui as le visage d'un larron et qui portes une croix sur tes épaules? » Et l'homme répondit : « Oui, j'étais, comme vous le dites, un larron et un voleur sur la terre, et c'est pour cela que les Juifs me crucifièrent avec notre Seigneur Jésus-Christ. Étant sur la croix et voyant les prodiges qui s'accomplissaient (1), je crus en lui et je lui dis : Seigneur, ne m'oubliez pas au jour de votre règne. Et Jésus, répondant, me dit : — En vérité, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. Prends donc ma croix, et porte-la en paradis, et si l'ange qui en garde la porte veut

(1) La légende prétend que ce qui détermina le choix du larron qui devait se convertir, ce fut l'ombre du corps de Jésus-Christ, qui, tombant sur l'un d'eux, le pénétra de la grace divine.

t'empêcher d'entrer, dis-lui : C'est Jésus le crucifié qui m'a envoyé. — Je l'ai dit à l'ange du paradis, qui alors m'a placé à droite de la porte, en me disant : — Attends un peu. Bientôt Adam va entrer avec tous les élus délivrés par le Christ aux enfers. — Et voilà pourquoi je suis venu à votre rencontre. — Et alors les élus s'écrièrent tous d'une voix : — Grand est le Seigneur notre Dieu, et grande est sa force et sa miséricorde! »

Je ne veux faire qu'une réflexion sur ce récit. Je ne compare pas avec la descente de Jésus aux enfers la scène de l'évocation des morts dans l'Odyssée, ou la prédiction de la grandeur d'Octave qu'Anchise fait à Énée. Ici, il ne s'agit ni d'un héros, ni d'un empereur, ni même d'un peuple; il s'agit du genre humain tout entier et d'un dieu libérateur. Je ne veux comparer que la forme des récits, je laisse le fond. Certes, quand Énée paraît au bord de l'Achéron, quand Caron aperçoit ce vivant qui a pénétré jusqu'aux sombres rivages, sa colère et son effroi sont peints avec vivacité. « Qui es-tu, dit-il, toi qui t'avances couvert de tes armes jusqu'aux bords de ce fleuve? Ne va pas plus avant; c'est ici l'empire des morts : il m'est défendu de passer les vivans dans ma barque, et je me repens encore d'avoir transporté autrefois Hercule, Thésée, Pirithoüs, quoiqu'ils fussent fils de dieux et invaincus sur la terre (1). » Mais qu'est-ce que l'épouvante et la colère du vieux nautonnier du Styx auprès de ce tumulte de l'enfer, quand Jésus s'approche de ses portes, auprès de ces reproches que l'enfer adresse à Satan et de ces insultes dont il aime à outrager son roi, quand il le voit enchaîné? Les apocryphes ont au-dessus de Milton le mérite de n'avoir pas fait de l'enfer un empire calme et paisible, où tout le monde obéit à l'autorité de Satan : l'idée d'ordre n'est pas compatible avec l'enfer, et les apocryphes ont été à la fois plus vrais et plus poétiques, en faisant de l'enfer le séjour perpétuel de l'anarchie et de la révolte.

J'ai comparé la manière dont Homère et Virgile conduisaient leurs héros en enfer : je dois dire un mot de la manière dont ils les font sortir; car, dans le récit des choses surnaturelles, il est aussi difficile de finir que de commencer. Homère ne met guère d'habileté dans le dénoûment de son récit : « Les ombres, dit Ulysse, s'avançaient en foule et se pressaient pour boire le sang avec un murmure confus et épouvantable. La frayeur s'empara de moi; je craignis que, parmi tous ces

(1) Quisquis es, armatus qui nostra ad flumina tendis,
Fare age, quid venias : jam istinc et comprime gressum.
Umbrarum hic locus est, Somni, noctisque soporæ :
Corpora viva nefas Stigia vectare carina.
Nec vero Alciden me sum lætatus euntem
Accepisse lacu; nec Thesea, Pirithoumque :
Diis quanquam geniti atque invicti viribus essent.

fantômes, Proserpine ne fit paraître enfin devant mes yeux l'effroyable visage de Méduse, et je m'enfuis précipitamment vers mes vaisseaux. »

Virgile finit son récit par un trait d'esprit, et ce trait d'esprit, qui sent le poète de la cour d'Auguste et le successeur de Lucrèce, ce trait d'esprit détruit l'illusion que sa poésie nous avait faite. « Il y a, dit-il, deux portes du sommeil (1)..... » J'entends : deux portes du sommeil et non de l'enfer. Ce n'est donc point aux enfers que nous sommes descendus avec Énée? ce n'est donc point la sibylle qui nous y a conduits? Nous avons rêvé, voilà tout; mais encore le rêve que nous avons fait a-t-il quelque chose de vrai? Virgile ne nous laisse pas même cette dernière illusion : la cour d'Auguste ne croyait pas plus aux rêves qu'aux enfers. « Il y a deux portes du sommeil : l'une faite de corne, et c'est par là que sortent les vrais fantômes; l'autre faite d'ivoire, et c'est par là que sortent les songes mensongers; c'est par cette porte qu'Anchise fit sortir son fils et la sibylle. »

Les apocryphes finissent autrement leur récit. Leucius et Carinus écrivirent encore quelques mots : « Voilà, disaient-ils, les divins et sacrés mystères que nous avons vus et entendus, moi Carinus et moi Leucius; mais il ne nous est pas permis de révéler les autres merveilles des cieux. » Et à ces mots ils finirent d'écrire; puis, se transfigurant tout à coup aux yeux de l'assemblée étonnée, ils disparurent dans une grande et lointaine lumière.

III.

Nous avons vu comment les poètes érudits du ve siècle traitaient l'épopée chrétienne, et comment les apocryphes créaient cette épopée sans le savoir, ayant le fond, mais négligeant la forme; voyons maintenant comment le moyen-âge, se servant à la fois de la langue des savans et des légendes populaires, moitié érudit et moitié crédule, essayait aussi de faire cette épopée chrétienne, à laquelle tous les siècles ont travaillé.

Les deux poèmes dont je m'occuperai particulièrement sont : l'un, *la Nativité de la sainte Vierge* et la *Naissance du Christ* par Roswitha; l'autre, le poème fait par le chancelier de l'université de Paris, Gerson, en l'honneur de saint Joseph, et intitulé *Josephina*.

(1) Sunt geminæ Somni portæ : quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus Umbris :
Altera, candenti perfecta nitens elephanto;
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes.
His ubi tum natum Anchises unaque Sibyllam
Prosequitur dictis, portaque emittit eburna.
(*Énéide*, liv. VI.)

Roswitha est un personnage curieux de l'histoire de la littérature au moyen-âge. Elle vivait au xe siècle, et dans le couvent d'Allemagne où elle s'était renfermée, car c'était une religieuse, elle faisait des poèmes et des comédies en latin. Il y a d'elle six comédies dont le style a l'intention d'imiter celui de Térence, et qui ont pour sujet des légendes et des vies de saints (1). Le poème de *la Nativité de la sainte Vierge* n'est que la traduction en vers léonins de l'Évangile apocryphe de saint Jacques Mineur. Le style du moyen-âge, dans Roswitha et dans quelques-uns des poètes de cette époque, mérite d'être étudié avec quelque soin. Ce n'est plus l'ancienne langue latine, telle que nous la connaissons dans les auteurs du siècle d'Auguste, ce n'est plus même la phrase des poètes du ve siècle, c'est quelque chose de tout nouveau. Les mots seuls sont latins, la langue est moderne. Il y a en effet dans les langues deux choses qu'il importe de distinguer, la phrase et les mots, la syntaxe et le dictionnaire. La phrase est quelque chose qui a son génie et son caractère à part, quels que soient les mots. Ainsi je dirais volontiers qu'entre la phrase grecque et la phrase latine il y a plus d'analogie, malgré les différences des mots, qu'entre la phrase latine du siècle d'Auguste et la phrase latine du moyen-âge. La phrase relève directement du génie du peuple; elle l'exprime par sa forme bien plus que par ses mots, et, tant que dure la vie de la phrase, c'est en vain que les auteurs cherchent à exprimer des idées nouvelles. C'est là ce qui a perdu les poètes du ve siècle; la forme antique de la phrase y altère la nouveauté des idées. Au moyen-âge, il n'en était plus ainsi. La phrase antique avait péri comme l'ancienne société, les mots seuls restaient debout, et les Barbares, s'emparant de ces mots comme ils s'emparaient du sol romain, asservirent la langue latine à leur génie. Ils en disposèrent avec une liberté singulière, et de même qu'ils ont bâti, avec les débris des monumens romains, des édifices qui, sans avoir la majesté et l'élégance de l'antique architecture, ne manquent cependant pas de hardiesse et de force, de même le style du moyen-âge, tout bizarre qu'il est, formé de vieux mots et d'idées nouvelles, ne manque pas de force et d'énergie. Il est curieux de voir comment, sans s'inquiéter du sens que les mots avaient autrefois dans la phrase de Cicéron et de Virgile, le génie des peuples modernes prend ces mots et les place comme il l'entend dans une phrase qui n'est plus latine qu'en apparence. Si vous ne vous arrêtez qu'au dehors, le style est grossier; point d'élégance, point d'harmonie; la syntaxe barbare brise, pour ainsi dire, les formes gracieuses de la phrase latine. Cependant, en dépit de toutes ses rudesses, cette langue est énergique; elle dit ce qu'elle veut dire, elle exprime sa pensée avec effort, mais avec

(1) Voyez l'excellente traduction que M. Magnin a donnée des comédies de Roswitha.

force. Il faut, dans les auteurs du moyen-âge, ne lire, pour ainsi dire, que les pensées; il faut oublier les mots.

Tel est le genre d'intérêt que je trouve, même dans les vers de Roswitha. J'aime mieux cette poésie où tout est neuf, quoique rude et dur, je l'aime mieux que la poésie érudite et fanée de Sedulius et d'Ausone. Donnons une idée rapide du poème de Roswitha en le comparant avec l'Évangile apocryphe qu'elle a traduit.

Joachim avait épousé Anne, mais il n'avait point d'enfans. Un jour qu'il venait sacrifier dans le temple, il fut repoussé par les prêtres: « Il ne t'est point permis, lui dit le prêtre, de toucher l'encens sacré ni de sacrifier au Seigneur, car il t'a rejeté du milieu du peuple, puisqu'il t'a refusé la joie d'avoir des enfans (1). » Dans l'Évangile de saint Jacques Mineur, cette idée est exprimée plus vivement que dans Roswitha. Écrit sans doute par quelque Juif converti, cet Évangile respire ce goût et cet amour de la famille, ce culte de la paternité qui était un des sentimens et une des institutions du peuple juif. La religieuse de Gandesheim n'a pas pu exprimer ce sentiment avec la même vivacité. « C'était le jour, dit l'Évangile apocryphe, où les fils d'Israël venaient offrir leurs présens au Seigneur; Joachim allait entrer dans le temple, quand Ruben se mettant devant lui : « Il ne t'est pas permis, dit-il, « d'offrir ton présent au Seigneur, car tu n'as pas d'enfans dans Israël. » Joachim fut vivement affligé, et, s'approchant des tableaux qui contenaient la généalogie des douze tribus, il dit en lui-même : « Je verrai si je suis le seul dans Israël à qui Dieu n'a pas donné d'enfans; » et regardant les généalogies, il vit que tous les justes avaient eu des enfans, et il se souvint du patriarche Abraham, à qui Dieu, même dans ses derniers jours, avait donné son fils Isaac. Alors affligé, Joachim se retira dans le désert, et là, dressant sa tente, il jeûna pendant quarante jours et quarante nuits. Cependant sa femme pleurait son absence; elle pleurait aussi sa stérilité. Un jour qu'elle était dans son jardin, assise sous un laurier, « elle leva les yeux, dit Roswitha, et vit sur le laurier des oiseaux qui, avec un doux murmure, voltigeaient autour de leurs petits à peine éclos (2). » Roswitha développe peu cette scène; c'est à peine si elle ose s'arrêter sur les sentimens que la vue de ce nid d'oiseaux inspire à Anne. L'Évangile apocryphe a moins de scrupules et plus d'éloquence. « Hélas! disait Anne, à qui

(1) Non licet incensum, dixit tibi, tangere sanctum;
Munera nec Domino præstat dare sacrificando,
Te quia despexit sobolis cum dona negavit.
(Roswitha.)

(2) His ita finitis, sublatis cernit ocellis
In ramis lauri resonantes murmure dulci
Pullos plumigeris volucres circumdare pennis.

puis-je me comparer sur la terre? Les filles d'Israël me raillent et m'ont chassée du temple du Seigneur. Puis-je me comparer aux oiseaux du ciel? Mais les oiseaux du ciel sont féconds devant le Seigneur. A qui me comparer? Aux animaux de la terre? Mais les animaux de la terre sont féconds aussi devant le Seigneur. A qui suis-je semblable? Suis-je semblable aux eaux? Mais les eaux elles-mêmes sont fécondes devant le Seigneur : les eaux orageuses de la mer et les eaux paisibles des rivières regorgent de poissons qui te louent, ô Seigneur! A qui donc suis-je semblable? Je ne puis pas me comparer à la terre, car la terre elle-même porte ses fruits dans sa saison et te loue par sa fertilité. »

Pendant qu'Anne pleurait ainsi, un ange apparut à Joachim dans le désert, et lui prédit qu'il aurait un enfant, une fille, « qui n'avait point eu de pareille dans le temps passé, et qui n'en aurait point dans le temps futur (1). » Joachim, consolé par cette promesse, « si ton serviteur, dit-il à l'ange, a trouvé grace devant toi, daigne te reposer un instant sous ma tente et goûter la nourriture que je t'ai préparée (2). » La réponse de l'ange indique déjà une civilisation moins naïve et une intelligence plus raisonneuse : « Je n'ai pas besoin, dit-il, des nourritures des hommes, moi que repaît sans cesse la présence du Dieu tout-puissant (3). » Au temps d'Abraham, les anges acceptaient l'hospitalité des patriarches. Et à peine l'ange eut-il ainsi parlé, à peine Joachim eut-il achevé de faire le sacrifice qu'il lui ordonnait d'offrir au Seigneur, que l'ange s'envola vers les cieux dans la fumée même du sacrifice (4), trait gracieux et poétique ajouté par Roswitha au récit de l'Évangile apocryphe.

La prédiction de l'ange fut bientôt accomplie, et Anne enfanta une fille: ce fut la mère du Sauveur. La joie d'Anne, en se voyant mère, fut aussi grande que sa tristesse aux jours de sa stérilité. « Dieu, s'écriait-elle, m'a visitée et a retiré loin de moi les reproches de mes ennemies. Il m'a donné un enfant, œuvre de sa justice. Qui annoncera aux fils de Ruben qu'Anne est mère et allaite sa fille? Écoutez, ô femmes des douze tribus d'Israël : Anne est mère et allaite sa fille. » Voilà des sentimens de joie maternelle que la religieuse de Gandesheim n'a pas traduits. Cette omission indique une des différences entre la religion juive et la

(1) Nec primam similem, nec fertur habere sequentem.

(2) Ad quem, promissis Joachim lætatus in illis,
Si mihi certa tuo maneat tua gratia servo,
Ad tempus dignare meo requiescere tecto,
Et gustare cibum non dedignare paratum.

(3) Nam mihi terrenis opus est non vescier escis,
Quem pascit Domini semper præsentia magni.

(4) Angelus, his votis, ut jussit, rite peractis,
Altaris fumo sublatus pergit ad astra.

religion chrétienne : l'une qui célébrait le mariage et maudissait la stérilité, l'autre qui tolère et sanctifie le mariage, mais qui célèbre surtout la virginité.

Ces récits, qui ont passé des apocryphes dans la littérature du moyen-âge, ces traditions sur la naissance miraculeuse de la Vierge, ont contribué à la doctrine de l'immaculée conception, qui, au moyen-âge, a si vivement agité les esprits. La naissance de la Vierge est devenue presque aussi divine que celle de Jésus-Christ, et l'idée de pureté virginale contenue dans l'incarnation a paru remonter ainsi de la Vierge à sa mère; c'est à peine si, dans les docteurs du moyen-âge, cette idée s'arrête à la mère de la Vierge.

Dans le poème de Gerson intitulé *Josephina,* nous retrouvons quelques-uns des traits caractéristiques de la poésie de Roswitha, quoiqu'ils soient déjà altérés par la marche du temps. La foi est moins simple; elle est plus savante, plus subtile, plus raisonneuse; elle se sent du règne de la scolastique. Il y a aussi plus d'allégorie, et une allégorie plus profonde et plus curieuse. Gerson paraphrase les miracles qu'il trouve dans les apocryphes plutôt qu'il ne les raconte. L'éloquence et l'allégorie cachent le récit et le gâtent. Citons-en quelques exemples.

Dans l'Évangile apocryphe de saint Jacques Mineur, saint Joseph, la Vierge et l'enfant, pendant leur voyage en Égypte, rencontrent deux larrons qui veulent les dépouiller; mais l'un d'eux, ému de pitié, dit à son compagnon : « Je te prie de les laisser aller. » Dummacus (c'est le nom de l'un des larrons) résiste à la prière de Titus (c'est le nom de l'autre), et Titus insistant, « prends, dit-il à son compagnon, prends ces 40 drachmes et ma ceinture, et laisse-les passer. » La vierge Marie remerciant ce larron, Jésus dit à sa mère : « Dans trente ans, ô ma mère, quand les Juifs me crucifieront à Jérusalem, ces deux larrons seront attachés avec moi, Titus à ma droite, et Dummacus à ma gauche, et Titus, converti, entrera avec moi dans le paradis. » Ce récit naïf montre comment, dès les apocryphes, les différentes scènes de la vie de Jésus-Christ, depuis son enfance jusqu'à sa mort, essayaient, pour ainsi dire, de se grouper et de se combiner, pour faire une épopée régulière, dans laquelle tous les personnages auraient le même rôle et le même caractère, depuis le commencement jusqu'à la fin (1).

Plus loin, ce sont d'autres dangers que rencontrent les voyageurs : ici, des dragons qui sortent d'une caverne; mais Jésus, descendant des bras de sa mère, se tint debout devant les dragons, qui l'adorèrent et rentrèrent dans la caverne; là, des lions et des tigres qui viennent l'adorer et qui l'accompagnent dans le désert, précédant Joseph et Marie,

(1) . . . . . Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit. . . . . .
(Horace, *Art poétique.*)

leur montrant la route, et inclinant leur tête devant Jésus. Ailleurs Marie, fatiguée par l'ardeur du soleil au milieu du désert, apercevant enfin un arbre, dit à Joseph : « Reposons-nous un peu sous son ombre. » Joseph la conduisit vers l'arbre qui était un palmier, la fit descendre de l'âne, et Marie, s'étant assise, regarda à la cime du palmier, et, le voyant chargé de fruits, dit à Joseph : « Je désirerais avoir quelques-uns des fruits de ce palmier, si cela est possible. » Joseph lui répondit : « Comment pourrais-je avoir ces fruits? l'arbre est trop élevé; mais ce qui m'inquiète surtout, c'est que bientôt nous allons manquer d'eau, car il n'y en a presque plus dans nos outres. » Alors l'enfant Jésus, tournant ses yeux sur sa mère, dit au palmier : « Abaisse tes branches et donne de tes fruits à ma mère. » A cette voix, le palmier abaissa ses branches jusqu'aux pieds de Marie, et laissa cueillir ses fruits, et quand ils furent cueillis, l'arbre, toujours abaissé, attendait l'ordre de celui qui lui avait commandé. Jésus lui dit alors : « Palmier, relève-toi et réjouis-toi de ta destinée, car tu seras un des arbres qui seront plantés dans le paradis de mon père. »

Roswitha traduit purement et simplement ces miracles, mais Gerson, chancelier de la docte université de Paris, n'ose pas reproduire ces traits naïfs de la légende; il se contente d'y faire une allusion oratoire : « Oh! combien de fois, dit-il, les voleurs, combien de fois la soif, la chaleur et le froid, combien de fois la faim a dû tourmenter les pauvres voyageurs (1)! » Puis, continuant sa paraphrase et préférant toujours la réflexion au récit, ce qui sent le docteur et le moraliste, et ce qui est le contraire du poète, il montre comment cette fuite en Égypte était égayée et adoucie par le charme de l'enfant Jésus, qui écartait loin d'eux tout ce qu'il y avait de triste et de pénible; il montre la créature empressée à servir Jésus, en mémoire des premiers temps du monde, lorsque l'homme était encore le maître tout-puissant des animaux, ceux de la terre et ceux de l'air. « Jésus, dit-il, ne se servait pas toujours de sa puissance; mais, comme il était protégé par le don de la justice primitive, aucune bête féroce ne pouvait lui nuire (2). » Ce mot métaphysique, la créature, est destiné à remplacer les lions, les tigres, le palmier, et ce souvenir de l'état primitif de l'homme et de sa puissance originelle doit expliquer l'obéissance empressée et miraculeuse que, dans les apocryphes, les animaux du désert témoignent à Jésus.

(1) O quoties latro, quoties sitis, algor et ardor
Atque fames potuit inopes vexare viantes.

(2) Imperio quamvis non sæpius utitur isto;
. . . . . .
Bestia nulla ferox nocuit; nam tutus abunde
Justitiæ dono primævæ. . . . . .

Ainsi, partout l'allusion à la place du fait, l'explication théologique à la place du récit poétique. Tel est un des caractères du poème de Gerson, né à une époque plus savante et plus raisonneuse que Roswitha; mais c'est dans ces explications que Gerson me paraît surtout poète, parce que c'est là qu'il s'abandonne le plus librement à son génie mystique et contemplatif. Ne cherchez pas le poète épique, c'est-à-dire le conteur; cherchez l'enthousiaste et le contemplateur. C'est surtout quand la scène qu'il raconte a quelque analogie et quelque rapport secret avec le caractère même de son génie, c'est surtout alors qu'il est poète. Ainsi, lorsqu'il décrit l'extase qui précède la salutation évangélique, son style, malgré la rudesse du latin de la scolastique, son style a une sorte d'éclat voilé, qui répond admirablement à ce qu'il veut peindre. « La Vierge entre dans le divin sanctuaire de son cœur; elle s'élève au-dessus d'elle-même. Sa pensée monte et plane au-dessus de tous les cieux. Alors tout ce qui est créé fait silence, alors l'esprit s'épanouit au sein d'une obscurité lumineuse, sans qu'aucune image précise vienne troubler cet ineffable repos, où l'intelligence, agissant en Dieu, converse silencieusement avec ses propres pensées : paix profonde au-dessus de tout sentiment humain, et où ne s'entend plus que la douce haleine de la vie, image encore de Dieu (1). »

A côté des sentimens mystiques du *Josephina,* ce qui domine dans ce poème, c'est l'allégorie; mais ici, l'allégorie a un caractère particulier. Les pères de l'église et le moyen-âge avaient allégorisé toute l'histoire des Juifs. A côté du sens littéral, ils ont mis partout un sens mystique, et, dans leurs idées, les faits sont à la fois des réalités et des figures. Ce goût d'allégorie, qui se prolonge à travers tout le moyen-âge, avait été souvent poussé bien loin. Ainsi, dans un poème de Pierre de Riga, intitulé *Aurora,* qui n'est autre chose que la Bible mise en vers latins et commentée à l'aide des allégories reçues dans l'église, se trouvent ces vers singuliers sur les grappes de raisin rapportées de la terre promise par les messagers que Josué y avait envoyés. Ces grappes monstrueuses étaient, comme on sait, portées à l'aide d'une longue perche soutenue par deux hommes, et le poète dit : « La grappe est

(1) . . . . . Virgo divinius intrat
Mentis in arcanum, sustollit seque super se,
Alta super rapitur, cœlos super evolat omnes;
Cuncta creata silent, fruitur caligine diva;
Nullum interturbat tantam phantasma quietem;
Excedit mens acta Deo, loquiturque silenter
Intus. . . . . .
. . . . Sensum hæc omnem superat pax;
Sibilus hic tenuis, Deus in quo cernitur, auræ est.

J'hésite sur le sens de ce dernier vers. J'avais traduit d'abord : « On n'entend plus que le doux bruissement de l'air où apparaît encore l'image de Dieu. »

suspendue au bois, et le Christ à la croix. De l'une coule le vin, et de l'autre le salut des hommes. Deux hommes portent cette grappe, un gentil et un Juif : le Juif le premier, le gentil le second; l'un aveugle, l'autre clairvoyant. Le Juif, qui marche le premier, le dos courbé, est aveugle : il ne voit point le Christ, et refuse d'y croire; mais les gentils, qui marchent les seconds, ont l'œil de la foi tourné sur le Christ (1). »

A Dieu ne plaise que les allégories de Gerson aient ce caractère de bizarrerie et de subtilité! Dans Gerson, l'allégorie a toujours un but moral; on sent l'auteur de l'*Imitation*. Ainsi, quand il représente le Christ dans la crèche et les bergers qui viennent déposer à ses pieds leurs modestes présens : « Ne vous y trompez pas, dit-il, chaque jour le Christ peut naître dans notre ame, si elle est vierge et pure. Peu importe que vous soyez pauvre et petit, il ne faut à la pensée divine ni luxe ni éclat; la paille de la crèche et les présens des bergers suffisaient à Jésus-Christ, et, lorsqu'il renaît dans notre ame, il n'a besoin aussi autour de lui que de simplicité et d'amour (2). »

Parfois l'allégorie de Gerson a à la fois un sens moral et un sens métaphysique; il tire du sujet une leçon de vertu et une leçon de psychologie. Quand il raconte la circoncision de Jésus-Christ, « il faut ainsi, dit-il, circoncire chaque jour notre cœur, c'est-à-dire, retrancher les mauvaises passions et toutes les souillures du monde, car le cœur de l'homme est bon, et, pour le ramener à sa bonté primitive, il ne faut, pour ainsi dire, que le réduire à lui-même en coupant tout ce qui vient du dehors. » Et là-dessus vient ce que j'appelle une leçon de psychologie, l'exemple du statuaire qui, lorsqu'il fait une statue avec un bloc de bois, n'ajoute rien à la matière, mais s'occupe seulement de retrancher les parties inutiles, jusqu'à ce qu'enfin sorte du bois l'image qu'il avait conçue. Il en est de même pour l'idée de la vertu; elle réside au fond de notre cœur; il s'agit seulement de la faire pa-

(1) In ligno botrus pendens est, in cruce Christus;
Profluit hinc vinum, profluit inde salus.
Sunt duo vectores botri, Gentilis, Hebræus,
Hic prior, ille sequens; cæcus hic, ille videns;
Qui prior et dorsum curvans cæcatur Hebræus,
Ne videat Christum, credere durus ei;
Sed plebs quæ sequitur Gentilis lumine recto,
Hæret in hunc Christum mente fideque videns.

Je remarque qu'il y a d'anciens tableaux où le corps de Jésus-Christ est mis sous le pressoir, et les patriarches et les évêques viennent puiser son sang à pleins seaux. Il y a, je crois, des vitraux de ce genre-là à Saint-Étienne-du-Mont.

(2) Nascatur nostro puer hic in corde, fidesque
Sit semen. . . . . sufficit illud
Panninculis tegere, si defuit aurea vestis.

Il y a un traité de Gerson intitulé : *Quomodo puer Jesus in mente devota concipitur, nascitur, balneatur, nutritur*, etc., t. III, p. 685.

raître, et, pour cela, de retrancher tout ce qui la cachait (1). Exemple ingénieux et fécond. Oui, toutes les grandes idées et tous les grands sentimens sont au fond de notre cœur, comme il y a au fond de tous les marbres des statues cachées. Que faut-il pour faire sortir la statue de sa prison? Tailler le marbre qui la couvre, pénétrer, pour ainsi dire, jusqu'à elle, et rompre l'enchantement qui la tenait captive. Faites de même pour vos sentimens. Ce qui les couvre, ce qui les cache, ce sont vos passions grossières et ardentes. Taillez, coupez donc hardiment dans cette enveloppe épaisse; ouvrez cette écorce impure et délivrez ainsi vos bons sentimens des entraves qui les gênaient. Non-seulement le procédé est de mise dans l'art de bien vivre, il l'est aussi dans l'art de bien dire. Il n'y a pas un grand sentiment qui n'ait son expression aussi grande et aussi belle que lui-même. Il n'y a pas d'idée qui n'ait sa forme; mais le malheur, c'est qu'on se contente trop aisément d'une première ébauche, c'est qu'on dégrossit le marbre au lieu de le sculpter. Cherchez au contraire jusqu'à ce que vous ayez rencontré le mot qui représente et qui reproduit l'idée dans toute sa beauté, travaillez jusqu'à ce que cette idée apparaisse dans toute la pureté de sa forme prédestinée, soit dans le marbre, soit sur la toile, soit dans vos vers. Gerson a raison : le beau est au fond de nous; il ne faut qu'y arriver, et on y arrive, non en ajoutant ce qu'on croit des ornemens et ce qui n'est qu'un embarras : on y arrive à condition de retrancher et de circoncire, pour ainsi dire, tout ce qui vient du dehors.

Adjicit ipse nihil, fit ibi detractio sola.

Tel est le poème de Gerson. Voilà ce que l'épopée du Christ devient au moyen-âge et au XVe siècle : naïve, crédule et quelque peu barbare dans Roswitha, — mystique, allégorique, pleine de réflexions et de commentaires dans Gerson; mais, dans Roswitha comme dans Gerson, vivante et féconde encore, si j'ose ainsi parler, pleine d'inspiration et profondément empreinte du caractère du temps et des hommes. On sent que l'épopée chrétienne n'est pas à ce moment un travail purement littéraire et une fantaisie d'imagination : c'est l'œuvre de la foi et de la dévotion; les poètes qui la font la dédient moins encore aux hommes, pour être admirés, qu'à Dieu, pour être sauvés.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Exemplar dignum factor statuæ tibi monstrat,
Ex ligno informi pulchrum qui format agalma.
Adjicit ipse nihil; fit ibi detractio sola
Partis multiplicis; formosa resultat imago.
. . . . . Sic quod prius intrat
Accipito, nihil addideris : species latet intra,
Eradas facito, quidquid perfectio non est.

WATERLOO

TRENTE-QUATRE ANS APRÈS LA BATAILLE.

Cinq lieues au moins séparent la plaine de Waterloo de la ville de Bruxelles, peu riche, malgré ses faux airs de capitale, en moyens de locomotion rurale. Bruxelles n'a pas, comme Paris, qu'il faut bien lui opposer, puisqu'elle cite toujours Paris, des escadrons volans de diligences et d'omnibus prêts à toute heure du jour et de la nuit à vous conduire dans tous les sens possibles jusqu'aux confins du département. Il faut négocier une journée entière à Bruxelles pour se procurer à un prix assez élevé la voiture convenablement solide et légère qui vous conduira à Waterloo. Ajoutez à cette journée perdue celle qu'exige presque entièrement votre pèlerinage, et l'excursion vous aura pris un temps qui suffirait pour aller deux fois de Bruxelles à Cologne. Le touriste fait ce calcul, regarde sa bourse, exhale un soupir de regret mêlé de résignation, et il ne va pas à Waterloo. Les Anglais, les poètes et les commis-voyageurs savent seuls se mettre au-dessus de ces considérations de temps, d'argent et d'espace. A celui qui s'étonnerait de voir les commis-voyageurs figurer ici d'une manière si honorable, nous répondrions qu'ils sont depuis plus d'un siècle, sans que l'on paraisse s'en douter, les missionnaires les plus ardens et les plus actifs de la civilisation française. A la faveur de leurs vins, de leurs soieries, de leurs draps, de leurs bijouteries, ils répandent nos idées, font dominer nos goûts, prévaloir notre langue, qu'ils forcent partout à parler. Il n'est pas de ville, de bourg, de hameau en Espagne, en Italie, en Bel-

gique, en Hollande, en Allemagne, et même en Russie, où le commis-voyageur ne passe une fois par semaine. Il a remplacé le livre français que la censure étrangère proscrit, il tient lieu du journal qu'on brûle à la frontière. Il sait tout, il dit tout sans danger. Lui-même profite de cette éducation qu'il donne à son insu, et revient avec des connaissances très étendues.

Enfin je parvins, non sans peine, à réunir les parties essentielles d'un équipage : chevaux, voiture et cocher; mon cocher savait même un peu le français. J'insiste sur ce dernier avantage, car c'est une erreur assez commune en France de croire qu'en Belgique tout le monde parle couramment notre langue. On se trompe : les Belges, et je n'excepte pas les habitans de Bruxelles, ne parlent le français que pour prouver qu'ils ne le savent pas. Je suis loin de les blâmer de cette ignorance; je voudrais, au contraire, qu'elle fût plus complète, ma ferme opinion étant que leur décadence dans les arts date du jour où ils ont renoncé à parler et à écrire le flamand pour adopter une langue qui n'est pas faite pour eux. Les Belges, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, ne parlent entre eux que le flamand, qui n'est sans doute pas une langue très harmonieuse, mais enfin qui est une langue. C'est par affectation, par imitation, que dans le monde ils parlent français; mais, à la longue, cette contrainte a tué leur intelligence. Le Belge ne s'exprime en français qu'à la faveur d'une traduction mentale qu'il rumine sans cesse. Il pense en flamand, il parle en français, et, comme je viens de le dire, cet effort violent qu'il exerce sur lui-même depuis sa naissance jusqu'à sa mort lui ôte sa verve, éteint sa personnalité, l'énerve, et en fait une nation décolorée, un peuple dont on ne voit que l'envers et jamais l'endroit. La Belgique entière n'est qu'une vaste traduction. Le bas peuple seul est resté Flamand; aussi n'entend-il pas du tout le français, et la municipalité de Malines, comme celles d'Anvers, de Louvain et de Bruxelles, a soin d'écrire, à l'intention des habitans, à côté du nom français de chaque rue, le même nom en pur flamand. On m'a rapporté un mot charmant de la reine des Belges qui vient à l'appui de mon opinion sur la fausse position grammaticale de ses sujets. Un député lui disait un jour à Laken, en lui faisant hommage d'un discours qu'il avait prononcé je ne sais plus à quelle occasion : « Votre majesté daignera excuser les fautes qui ont pu m'échapper en écrivant ce morceau... — Donnez, monsieur, donnez-moi votre discours, interrompit la reine, je le ferai traduire. »

En quittant Bruxelles, nous prîmes le faubourg *Louise*, nouveau quartier qui sera digne un jour du nom royal qu'il porte, celui de la reine des Belges. Les constructions de ce faubourg aristocratique déploient les proportions superbes de nos hôtels de la rue de la Paix. Elles auraient la même majesté sans le vernis beaucoup trop chatoyant

dont on les farde. L'éclatante blancheur du stuc qui les recouvre leur ôte en splendeur ce qu'elle leur donne, il est vrai, en propreté. La singulière habitude qu'ont les Belges de blanchir à vif, d'étamer, pour ainsi dire, leurs maisons, imprime à la ville entière le caractère estimable, mais peu monumental, d'une salle à manger. Le sable qu'ils sèment sur le pavé des rues rend encore plus juste la comparaison.

A l'extrémité de ce riche faubourg, on effleure, en passant, les rameaux d'un parc immense dont l'ombre et la fraîcheur viennent tout à coup vous envelopper, dont les parfums résineux vous accompagnent long-temps sur la route. Ce parc, que couronne comme une aigrette un kiosque élégant, entoure la propriété noblement acquise d'un artiste deux fois célèbre, M. Bériot, le mari de Mme Malibran. Malibran! ce nom va remuer la tristesse au fond du cœur, surtout quand on le prononce à l'entrée de cette voie de longue mélancolie où l'on est sur le point de pénétrer. En m'éloignant de cette masse de verdure et d'ombre pour me rapprocher de la forêt de Soigne, je répétais ces vers écrits par M. de Lamartine au pied de la statue qui a été élevée à la sublime cantatrice dans le joli cimetière de Laken (1), où elle est enterrée.

Beauté, génie, amour, furent son nom de femme,
Ecrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix;
Sous trois formes au ciel appartenait cette ame :
Pleurez, terre, et vous, cieux, accueillez-la trois fois!

— Monsieur, me dit mon cocher, m'arrachant brusquement à ma rêverie..... Monsieur! — Eh bien! qu'y a-t-il? — Vous me pardonnerez, monsieur, si je vous dérange; mais, avant d'arriver à Mont-Saint-Jean, je dois vous engager à vous tenir en garde contre une industrie dont vous n'avez peut-être pas entendu parler à Paris. — Une industrie inconnue à Paris! c'est fort... Enfin!... voyons, quelle est cette industrie? — Vous supposez aisément, poursuivit le cocher, qu'après la bataille de Waterloo, il resta sur le terrain beaucoup de balles, beaucoup de boutons, beaucoup de petites aigles en cuivre, des tronçons d'épée, de baïonnette, des poignées de sabre, etc. — Sans doute. — Eh bien! depuis trente-quatre ans, les gens du pays vendent aux étrangers ces débris rouillés, terreux, rongés, à demi détruits par l'oxide. — Il me semble pourtant, mon ami, qu'il ne doit plus y en avoir beaucoup depuis trente-quatre ans qu'on en débite. — Non, monsieur, et voilà précisément où gît l'industrie dont je voulais vous parler. Ceux dont le métier est de vendre de ces choses-là sèment une fois l'an, à frais

(1) On sait que Laken est un château royal situé à trois milles de Bruxelles. Le roi des Belges en fait sa résidence habituelle. C'est à Laken que Napoléon arrêta le plan de la campagne de Russie.

communs, sur un espace de plusieurs lieues, des boisseaux d'aigles impériales, des milliers de boutons de cuivre et des charretées de balles. Ils laissent ensuite reposer cette semaille jusqu'à l'été, car l'hiver les étrangers ne visitent pas Waterloo; mais, l'été venu, ils déterrent leurs plombs et leurs cuivres, auxquels un séjour de huit mois dans un sol humide a donné une couleur de vieillesse qui trompe les plus fins et fait l'admiration des partisans du grand empereur. — Mais c'est un affreux mensonge! — Que voulez-vous, monsieur, le pays est très pauvre... Ensuite, à qui cela fait-il du mal? — Le cocher tolérant ajouta: Cette année, la récolte des aigles n'a pas été trop mauvaise.

Nous entrions dans la forêt de Soigne par une allée étroite et couverte, mais qui devait nous laisser voir bientôt, sur ses deux flancs profondément creusés, des voûtes et encore des voûtes de feuillages à étonner le regard. Les peupliers, les ormes, les platanes, semblent se défier à qui montera le plus haut vers le ciel, vers le ciel qu'on ne découvre pas. Ce sont autant de colonnes dont l'écorce grise et savonneuse imite le poli de la pierre; on dirait un temple de druides où les rayons du soleil ne percent jamais. Le sol étale au pied des arbres les feuilles amoncelées de plusieurs années; elles sont toutes là par jonchées et par couches, les sèches sur les pourries, les jaunes sur les vertes, les pâles sur les pourprées; une chemise de mousse rude et verdâtre emprisonne le tronc des arbres à une hauteur de plusieurs mètres, comme pour les garantir du froid, qui doit être excessif dans cette forêt, si j'en juge par celui que j'éprouvais moi-même, quoique nous fussions au 18 juin. Malgré mes vêtemens de drap et un manteau, je frissonnais, je croyais être en plein décembre. Il était neuf heures du matin, et les vapeurs de la nuit n'étaient pas encore dissipées. Derrière leur voile bleu qui pendait, déchiré, des hautes branches, comme des toiles d'araignée du plafond d'une vieille cathédrale gothique, je voyais scintiller des points lumineux qui s'agrandissaient, qui s'éteignaient parfois subitement : c'étaient des fours à charbon, dont les dernières flammes expiraient. Une particularité me frappa vivement au milieu de cette nature fougueuse et sauvage : je n'entendais pas le moindre bruit, la plus faible palpitation dans l'air. Pendant une course de deux heures sous ces galeries d'arbres, aucun cri d'oiseau n'éveilla mon attention, n'allégea l'accablement de plomb qui descendait peu à peu de mes paupières sur mon cœur. Une forêt sans oiseaux! on dirait que, depuis la formidable journée de Waterloo, ils sont tous partis, au bruit de la canonnade, pour ne plus revenir. Oh! qu'elle est triste, qu'elle est triste, cette belle forêt de Soigne! Je ne croirai jamais que la Providence ne l'avait pas choisie pour les grandes choses qu'elle a vues, et dont elle a gardé les sinistres mystères dans le pli de ses feuilles, dans la profondeur de ses ombres. Dieu fait le

théâtre pour les actions. Une armée, cent mille hommes, devaient mourir là. C'était écrit!

— Vraiment! dis-je au cocher pour détourner le cours de mes idées, croyez-vous qu'il y ait des gens assez fripons pour spéculer ainsi sur la curiosité des personnes qui se rendent à Waterloo? — Ah! monsieur, me répondit-il, je ne vous ai pas dit tous les tours qu'ils jouent aux pauvres étrangers crédules. D'abord, il serait difficile de les dire tous; si vous permettiez... en voici un dont je fus témoin un jour que je ramenais de Waterloo à Bruxelles un peintre français et un Prussien. Le Prussien tenait soigneusement sur ses genoux un objet caché dans un mouchoir. Comme nous étions à mi-chemin, il dit au Français : — Rapportez-vous quelque souvenir de votre pèlerinage à Waterloo? — Ma foi! non, répliqua celui-ci; pourtant j'ai été sur le point de faire une acquisition assez originale, mais on me demandait trop cher... cent francs... Ensuite l'embarras d'emporter cette bizarre emplette... C'était fort curieux!... — Qu'était-ce donc? — Vous ne vous fâcherez pas si je vous le dis, répondit le peintre français : c'était le crâne d'un colonel prussien, un crâne magnifique, admirable, d'autant plus admirable qu'il était percé de trois trous faits par les balles, les balles de Waterloo! un au milieu du front, les deux autres aux tempes. Je n'aurais pas été fâché, je l'avoue, de me faire monter une lampe avec le crâne d'un colonel prussien tué par les Français. Je me passerai de ce luxe. Et vous, monsieur?... continua-t-il. — Moi, répondit le Prussien avec une certaine inquiétude et en soulevant le paquet posé sur ses genoux, moi... Mais, s'interrompit-il aussitôt, je suis étonné, très étonné de la prodigieuse ressemblance de ce qui vous est arrivé avec ce qui m'arrive... — Ah! bah!... — Oui. — Parlez! — Oh! oui, mon étonnement... c'est bien étrange en effet... J'ai acheté ce matin le crâne d'un colonel français tué pareillement à Waterloo. — Vous aussi! — Oui, moi aussi, balbutia le Prussien, et je comptais le faire monter en coupe et m'en servir pour boire à la santé de Blücher à chaque anniversaire de notre victoire. — Et ce crâne est percé de trois trous? demanda le Français. — Je ne sais pas au juste... mais il me semble... — Voyons, voyons, dit vivement le Français, et, devinant que l'objet que le Prussien avait sur ses genoux était le crâne dont il était question, il le prit, le dégagea du mouchoir qui l'enveloppait et l'examina. Le crâne avait pareillement trois trous faits par les balles, ou par autre chose. La confusion du Prussien fut grande, la gaieté du Français ne le fut pas moins. C'était la même tête, celle qu'on avait voulu lui faire acheter; le même crâne, qui était français quand on le proposait à un Anglais ou à un Prussien, et qui devenait prussien ou anglais quand on l'offrait en vente à un Français. Ceci, vous en conviendrez, est bien plus fort, ajouta mon Automédon, que de vendre

de faux boutons aux aigles de l'empire : faire le commerce des crânes de faux colonels tués à Waterloo!

Cependant, à force de discourir, nous laissions derrière nous de notables portions de la forêt, et le moment arriva où elle se dégarnit tout à coup comme par un effet de théâtre. Le soleil éclata par une brèche dans les arbres, un vent frais me frappa en plein au visage, et la campagne se déroula à notre droite. Voilà la *montagne du Lion*, la voilà! la voilà! cria mon conducteur avec une joie dont il doit, je suppose, renouveler l'expression à chaque voyage qu'il fait. Il semblait, comme moi, la découvrir pour la première fois, avec cette différence, toute à son avantage, qu'il voyait et que je ne voyais pas encore. Je fus obligé de faire arrêter les chevaux et de lui demander la plus grande netteté dans ses indications, car je n'apercevais rien à l'horizon. Enfin il mit tant de précision dans ses paroles et dans ses gestes, que je finis par distinguer, mais avec beaucoup de peine, la montagne factice et le lion de métal qu'elle soulève dans les airs. Qu'on juge si nous en étions encore loin. Il est vrai que la brume du matin salissait l'atmosphère. Peu à peu mes yeux s'habituèrent à ce grand développement d'air dont j'étais privé depuis deux heures que nous voyagions dans la demi-obscurité de la forêt de Soigne, et alors je vis distinctement ce monument colossal élevé par nos ennemis à la mémoire de nos glorieux désastres. Je l'avoue, ma première impression fut si poignante, qu'il me fut impossible, dans l'état de faiblesse où une récente maladie m'avait laissé, de garder la position verticale que j'avais prise pour mieux voir. Mes jambes tremblèrent, mon cœur se crispa, je me sentis pâlir jusqu'aux lèvres : je tombai anéanti sur les coussins de la voiture. Que ceux qui croient que le patriotisme est un préjugé viennent affronter ce spectacle, et après je croirai à leur scepticisme.

— Il me semble, dis-je au moment où nous gagnions la route pavée, que la forêt est ici beaucoup moins large qu'elle ne devrait l'être; l'aurait-on rognée? — Ah! monsieur, considérablement rognée. Elle appartient à plusieurs propriétaires, et chacun d'eux tire de son lot le meilleur parti possible. L'un coupe les hautes futaies et fait semer du colza, le colza est d'un bon rapport; l'autre préfère un champ de lin à dix mille pieds d'ormes. — Ainsi, dans vingt ou trente ans, pensais-je, il n'existera plus de forêt de Soigne. Il eût été beau cependant de conserver..... je parle de conserver en 1849! Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller voir les derniers vestiges de Waterloo, s'il n'est déjà trop tard.

Je ne rappellerai à personne que le 18 juin est l'anniversaire de la célèbre bataille. J'avais choisi exprès ce jour néfaste pour faire ma promenade historique à Mont-Saint-Jean, dans l'espoir de rencontrer sur la route beaucoup de vétérans de la grande armée, pieusement curieux

comme moi de voir le vaste ossuaire. Elle a été si grande, cette armée, qu'il me semble qu'il en restera des débris jusqu'à la consommation des siècles. La route était déserte, cette route maudite par où les Anglais, le 18 juin 1815, s'enfuirent deux fois pour se réfugier à Bruxelles, et par où, le même jour, ils repassèrent avec l'étonnement de la victoire. Personne sur cette route! Seulement, bien loin devant nous, une voiture courait dans la direction de Waterloo. — Je gage que c'est un Anglais, dit mon cocher. — Je gage que c'est un Français, répliquai-je par patriotisme. — Monsieur veut-il parier du faro à discrétion? — Je tiens le pari. — Aiguillonnés par l'amour-propre de leur maître, les chevaux allèrent plus vite; bientôt je revis le lion, mais cette fois un peu plus gros qu'une souris, et je distinguai plus nettement le dôme lugubre et rougeâtre de l'église de Waterloo. Nous galopions vers le but mobile dont nous avions fait notre point de mire, lorsque tout à coup des cris sauvages partirent des deux côtés de la route, dans l'épaisseur de la forêt. Une volée de grues affamées par un long jeûne d'hiver n'auraient pas poussé sur la neige des cris pareils. Bientôt les grues se montrèrent; c'était une vingtaine d'enfans presque nus; leur unique vêtement, leur chemise, donnait un indécent démenti aux gens qui croient au bon marché de la toile en Belgique. Ils s'élancèrent devant les chevaux et presque sous les roues en demandant la charité d'une façon assourdissante et vorace. Ces pauvres petits enfans, que leurs parens dressent sans doute à ce périlleux métier, ont adopté une formule de prière polyglotte propre à être comprise des gens de toute nation qui viennent à Waterloo. Ils disent en psalmodiant, en pleurant, en riant aussi parfois (la mendicité même est un amusement à leur âge) : *Charité! charitas! charité! charitas!* en ajoutant dans leur baragouin flamand : *Gut reiset* (bon voyage)! Ils sont charmans avec leurs cheveux blonds, presque blancs, leurs figures bronzées par le soleil, leurs yeux verts comme des yeux de couleuvre et leurs agiles jambes de faune; mais ils sont terriblement importuns. Rien ne peut les éloigner. Vous doublez, vous triplez le pas des chevaux, la poussière s'élève, elle s'abat, ils sont encore à vos côtés; vous les menacez, ces enfans de loup, ils rient; on leur cingle des coups de fouet sur leurs épaules nues, ils n'en caracolent que plus lestement devant les chevaux; enfin, on leur jette des poignées de centimes, et... ils ne s'en vont pas. Pendant une lieue, malgré les coups, les malédictions, malgré l'argent, ils vous accompagnent de leur lamentable complainte, de leurs regards fauves et de leurs cris plus fatigans que des piqûres d'abeilles. Heureusement la mendicité est interdite dans le royaume de Belgique!

Nous ne tardâmes pas à rejoindre la voiture où, selon mon cocher, devait être un Anglais, où, selon moi, se trouvait un voyageur fran-

çais. A la rigueur, nous avions perdu tous les deux. Il n'y avait dans cet équipage qu'une femme; mais, cette femme étant une Anglaise, je consentis à considérer le pari comme perdu pour moi. Elle voyageait seule, et cet isolement paraissait l'ennuyer beaucoup, à en juger par l'empressement qu'elle mit à lier connaissance et à entrer en conversation. Elle parlait peu le français, mais elle le comprenait à merveille; je parle fort mal l'anglais, mais, avec quelque effort d'attention, je le devine. Chacun de nous, à l'aide de cette demi-faculté, put comprendre l'autre sans sortir de sa langue.

— Monsieur, vous allez à Waterloo?

— Où aller, madame, dans ce pays perdu, sinon à Waterloo?

— Croyez-vous, monsieur, que je trouverai à déjeuner à Mont-Saint-Jean?

— J'en suis convaincu, madame, parce que je suis convaincu qu'on trouve à déjeuner partout, à dîner partout, et du vin de Champagne partout, pourvu qu'on n'insiste pas sur la qualité.

— Vous me rassurez.

Ma nouvelle compagne de voyage exhala ensuite un long soupir en jetant les yeux autour d'elle. Nous entrions dans l'immense périmètre où la grande bataille s'était concentrée le 18 juin, et où elle avait fini par se décider.

— Monsieur, vous venez aussi pleurer sur quelque perte personnelle dont le souvenir?...

— Non, madame; je n'ai ni cette douleur ni cette gloire.

— Mon pauvre William! dit-elle en portant un mouchoir à ses yeux.

— William était sans doute le père ou le mari de cette respectable dame, me disais-je. Ce ne pouvait être que l'un ou l'autre; car, si elle était d'un âge à avoir des fils propres à être tués, il n'était guère possible de supposer qu'ils l'avaient été à Waterloo.

— Ainsi, monsieur, reprit-elle, vous pensez que nous trouverons du thé, du lait, du beurre à Waterloo?

— Très certainement, madame, et même des œufs sur le plat.

Il s'écoula quelques minutes, au bout desquelles nouveau soupir de l'Anglaise, suivi de cette exclamation qu'accompagna encore le mouchoir : — Mon pauvre James!

— Je me trompais, me dis-je une seconde fois. Ce ne peut être son père qu'elle vient pleurer ici : elle n'a pas eu deux pères... et elle est d'âge à avoir eu sans invraisemblance deux maris..... Oui, mais deux maris tués à Waterloo le même jour?... Autre impossibilité.

— J'ai l'habitude, poursuivit mon énigmatique Anglaise, de prendre quelque chose de plus substantiel que des œufs le matin.

— Des beefsteaks, par exemple?

— Précisément, monsieur.

— Eh bien! nous aurons des beefsteaks.

Nous touchions à la chaussée qui va du Mont-Saint-Jean à Waterloo, lorsque ma touriste poussa un troisième soupir en disant: — Mon pauvre Tom!

— Ah çà! madame, m'écriai-je avec une pétulance qui allait recevoir immédiatement sa leçon, vous avez donc perdu trois?...

— J'ai perdu huit frères à Waterloo.

— Huit frères!

— Le même jour et presque à la même heure... Cela vous étonne, vous, d'un pays où l'on n'aura bientôt plus d'enfans; apprenez donc que les familles anglaises qui ont perdu huit enfans à Waterloo sont très communes, et qu'il y en a en Irlande qui ont eu à pleurer la perte de douze fils, morts ici, à cette place.

— Je vous demande grace, madame, pour mon étonnement; je partage votre douleur. Vous accomplissez un devoir honorable...

— Et forcé, ajouta-t-elle.

— Comment! forcé?

— Je n'ai hérité de tous les biens patrimoniaux que j'aurais partagés avec mes huit frères, s'ils eussent vécu, qu'à la condition, imposée par mon père dans son testament, que je viendrais chaque année pleurer ici sur leur tombe.

— Vous savez donc où est leur tombe?

— Non, monsieur; aussi je pleure un peu partout.

Nous foulions enfin la route de Gennape, nous roulions sur la voie pavée, et très mal pavée, qui lie Waterloo à Mont-Saint-Jean. Quoique placés sous l'autorité d'un seul bourgmestre, celui de Waterloo, ces deux hameaux sont encore à une assez grande distance l'un de l'autre. Ils ne se distingueraient guère de nos plus chétifs villages de France, sans l'admirable propreté de leurs maisons. L'église de Waterloo affecte cependant quelque caractère, mais un caractère qu'on pourrait appeler au-dessus de sa position. Elle a une espèce de fronton, une espèce de dôme ou de ballon de pierre, une espèce de portique dont s'honorerait une population de trois mille ames, ce que Mont-Saint-Jean et Waterloo réunis sont fort loin d'avoir. Au fronton de cette église, on lit une inscription qui vous apprend que le marquis de Gastanaga, gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne Charles II, en posa la première pierre l'an 1690. La bataille que les Anglais ont appelée du nom de ce village, *Waterloo*, porta pendant assez long-temps chez nous celui de bataille de *Mont-Saint-Jean*, tandis que les Prussiens la nomment la bataille de *la Belle-Alliance*. Ces trois qualifications sont fondées: les Français occupaient le revers de Mont-Saint-Jean, les Anglais couvraient le versant opposé, et s'adossaient par conséquent à Waterloo, et les Prussiens, vers la fin du combat, rabat-

tirent sur la ferme de la Belle-Alliance, où Blücher et Wellington se rencontrèrent après la victoire. Si le village de Mont-Saint-Jean n'a pas d'église, il a les principales auberges, celles où d'habitude les étrangers viennent se reposer, et prendre dans un déjeuner frugal des forces nouvelles pour mesurer la vaste arène dont chaque place mérite un souvenir, et gravir la montagne du Lion. Sans l'argent qu'ils y laissent, les deux villages seraient moins que rien. Grace au tribut perpétuel que verse la curiosité du monde entier, Mont-Saint-Jean et Waterloo se sont agrandis; il serait plus exact de dire qu'ils se sont allongés du double depuis 1815, car ils ne se composent, l'un et l'autre, que d'une seule rue, coupée dans son milieu par une lacune de deux kilomètres. C'est dans le prolongement de cette rue, — qui n'est autre chose, comme nous l'avons déjà dit, que la route de Gennape, — que viennent se placer et se ranger à la file, par un jeu ironique de la destinée, les noms les plus retentissans, les plus grandioses de l'histoire moderne. Ces noms, qui, il y a quarante ans, ne désignaient que de pauvres fermes perdues dans les bois et dans la boue des champs, sont aujourd'hui des noms impérissables. Waterloo, Mont-Saint-Jean, la Belle-Alliance, Quatre-Bras, la ferme du Caillou, ces fermes où l'on faisait du beurre, ont remplacé Babylone, Tyr, Memphis, Carthage dans les honneurs de la mémoire. Le lait est devenu du sang : voilà la gloire!

A peine est-on entré dans Waterloo, qu'on est assailli par les guides. En général, ce sont des hommes secs, robustes, à l'œil chaud et clair, à la tournure militaire, d'une parole facile, mais trop habitués à répéter le même rôle pour émouvoir leur auditeur. Ils récitent : ce sont des professeurs expliquant la poésie; pauvre poésie! Il y a trois classes de guides : le guide français, le guide anglais, le guide allemand. Dès qu'un étranger se montre, sa nationalité est aussitôt constatée, et le guide de la même nation se l'approprie sans contestation de la part des deux autres. Les guides anglais gagnent beaucoup plus que les guides français, dont les profits sont supérieurs cependant à ceux des guides allemands, par la raison que les Français vont moins à Waterloo que les Anglais, et que les Allemands n'y vont presque pas du tout. Autrefois ces guides coûtaient dix francs; aujourd'hui, ils se contentent de cinq francs et même de trois francs. La plupart se souviennent de la bataille de Waterloo, à laquelle ils ont pris part, non pas comme soldats, mais comme fossoyeurs. De gré ou de force, eux, leurs pères, leurs mères, leurs frères et leurs sœurs creusèrent, pendant plus de huit jours, les fosses où ils précipitèrent quatre-vingt-dix mille cadavres. C'était un peu avant la moisson; les blés furent perdus; l'été suivant, ils furent magnifiques.

Nous mîmes pied à terre à l'hôtel du *Mont-Saint-Jean*, un des plus considérables du pays, et nous fûmes introduits dans un appartement

au rez-de-chaussée, composé de deux pièces. Par une conduite dont la diplomatie n'échappa ni à la voyageuse anglaise ni à moi, l'hôte du *Mont-Saint-Jean* a orné les murs de son salon de portraits où toutes les opinions trouvent leur compte. Si le Français s'indigne un moment à l'aspect d'un tableau qui représente lord Wellington à cheval, tenant à la main un verre de vin de Champagne qu'il se dispose à vider en l'honneur de sa victoire, il s'apaise aussitôt à la vue d'une gravure où Napoléon est représenté vainqueur à Ulm. Si, en voyant cette image, l'Allemand sent la rage lui monter au cœur, un profil de Blücher et un portrait au pastel du prince d'Orange, placés tout près de là, lui rendent le calme, et Napoléon, à son tour, est respecté derrière la vitre de son cadre. Enfin, si le thé que vous allez boire vous est servi dans une théière décorée d'aigles d'or volant sur un champ d'azur, le fond du plateau qui porte cette théière provocatrice montre, dans toute sa grace britannique, le portrait de la reine Victoria.

Un des supplices de l'esprit, lorsqu'on lit des récits de batailles, c'est de ne pouvoir se former une idée exacte de l'action et du théâtre où elle s'est déroulée. Les historiens modernes, pourvu qu'ils se comprennent, regardent leur tâche comme accomplie. Ils ignorent qu'il n'est pas une seule de leurs peintures de batailles que le lecteur ne laisse de côté. Les préfaces causent moins d'horreur. Je ne sais pas si moi-même, élevé au martyre de l'ennui par ma profession littéraire, je n'aimerais pas mieux m'être trouvé au plus fort du carnage de Waterloo que de recommencer les récits que j'ai lus de cette bataille, une des plus faciles cependant à retracer, tant était simple la disposition des combattans. Heureusement je n'ai pas à produire ici un exemple de cette clarté et de cet ordre que je refuse aux autres. L'affaire du Mont-Saint-Jean, — et mon insuffisance s'en félicite, — n'est plus à raconter; il n'y a pas lieu surtout à la raconter ici. Je me bornerai à dire que l'hôtel du *Mont-Saint-Jean*, d'une construction bien antérieure à 1815, occupe un terrain que les boulets et la mitraille sillonnèrent à toutes les hauteurs et sans relâche pendant toute la durée de l'engagement. Le hasard le plaça entre l'armée française et l'armée ennemie, qui en firent un pont de feu par où ne passa qu'un seul voyageur du lever au coucher du soleil, la Mort!

Voici l'image et les expressions d'un vieil habitant du pays, introduit depuis quelques minutes dans notre salle et assis près de notre table. Je l'avais questionné sur la terrible journée du 18 juin qu'il n'avait que trop vue; un éclat de mitraille l'avait éborgné à la lucarne d'une grange où il était monté pour contempler la mêlée. — Monsieur, il y avait tant de ferraille dans l'air, *savez-vous?* qu'une mouche aurait été infailliblement écrasée entre deux boulets, si elle eût osé traverser le village, *sais-tu?* (*Savez-vous*, *sais-tu*, sont deux locutions parasites dont

les Belges se servent à chaque instant dans la conversation.) Pour lors, comme il ne faisait pas bon dans la grange où je m'étais juché, continua mon vieux laboureur belge, je vins me réfugier ici, croyant trouver des amis. Ah! oui, des amis... Bonsoir! tous partis : les vieux et les jeunes, pour aller à Nivelles, à Frischermont, dans les champs, je ne sais où. Enfin, il n'y avait plus personne, savez-vous? Ah! si fait, reprit-il, il y avait ici une femme, une belle jeunesse, vêtue comme une dame, sais-tu? Je me demande par quel trou d'aiguille elle était passée pour venir. Elle était là, elle resta là toute la journée, la tête baissée comme un poirier qui a reçu un coup de vent, et les bras en croix sur la poitrine. C'est bien extraordinaire, savez-vous? — Et que disait-elle? — Rien; puis je ne sais pas l'anglais, et elle ne savait que l'anglais. De temps en temps, elle se levait raide comme un revenant et allait à la croisée pour voir si ça finissait. Ça ne finissait pas du tout, sais-tu? Il pleuvait sans discontinuer; il faisait noir et rouge : le noir, c'était le temps, savez-vous? le rouge, c'était le feu et la flamme des canons, sais-tu? Le bon Dieu et le diable jouaient une partie à faire trembler. Le bon Dieu voulait éteindre le feu avec l'eau, le diable ne le voulait pas. Vers quatre heures, les rouges, les Anglais, passèrent devant la porte en criant que tout était perdu. Je ne les comprenais pas, mais ça se voyait, savez-vous? Trente pièces de canon les frappaient en plein dans le dos et les poussaient comme des moutons effrayés dans la forêt de Soigne. Ils tombaient par centaines à chaque pas; ceux qui venaient derrière eux passaient par-dessus les morts; ceux-là étaient tués aussi, et on montait sur eux. J'ai vu jusqu'à six rangs de cadavres, et en moins de temps que je bois ce verre de faro, sais-tu? Le maréchal Ney et trois généraux sous ses ordres, en tête de trois colonnes, les poursuivaient depuis la Haye-Sainte. Il n'y eut qu'un Anglais qui ne remua pas, qui ne changea pas de position, qui resta tout le temps au pied d'un arbre dont votre guide vous montrera tout à l'heure la place. C'est lord Wellington. Il était là le matin, il était là à midi, il fut là le soir. A la même place, il vit deux fois la défaite et enfin la victoire de son armée sans plus s'émouvoir que l'arbre contre lequel il était adossé. Toute son armée s'en allait en hurlant de terreur vers Bruxelles, où M. le bourgmestre avait déjà préparé le plat d'argent pour offrir les clés de la ville à l'empereur Napoléon. Mais ne sortons pas de Mont-Saint-Jean, où il y avait assez de besogne. Dans leur débacle, les Anglais avaient jeté tant qu'ils avaient pu des morts et des blessés dans cette salle par ces deux croisées dont il n'y avait plus un petit morceau de bois qui tînt. Y en avait-il de ces fracassés parmi les rouges étendus là où nous sommes! Croiriez-vous que cette femme les retournait sur le dos et qu'elle les regardait entre les deux yeux, et qu'elle les retourna et qu'elle les dévisagea ainsi tous tant qu'ils étaient! Puis elle

fut forcée de s'éloigner pour éviter l'eau et le sang qui gagnaient ses genoux. Pour lors, elle entra dans cette pièce, qui n'était pas une cuisine comme aujourd'hui, et elle s'appuya contre cette cheminée. Elle était bien pâle. Les blessés criaient beaucoup, puis ils criaient moins, puis ils ne criaient plus du tout. On recommençait à entendre la pluie, qui se confondait avec la mitraille. Deux heures après, ces satanés rouges revinrent en disant que non, que tout n'était pas perdu. Ils repassèrent par Mont-Saint-Jean, devant cette maison, en marchant sur leurs morts avec leurs canons et leurs chevaux. La femme s'approcha encore de la croisée, mais encore bien plus pâle, pour les voir passer; et quand ils furent passés, elle s'assit sur ce rebord et avança la tête comme pour voir si quelqu'un venait. Il ne venait que des bouffées de mitraille et un déluge d'eau. — Mademoiselle, je lui dis, vous allez vous faire tuer, si vous restez là, savez-vous? — Elle me dit : *No! no! no!* Je finis par croire qu'elle attendait quelqu'un. A la nuit, le bruit cessa. Pour lors, un tout blond petit officier des rouges parut, entra, et ils s'embrassèrent pendant un quart d'heure. Le jeune homme, qui était bien content, lui parlait beaucoup, mais elle ne parlait pas, quoiqu'elle fût aussi bien contente, savez-vous? Eh bien! pendant les deux jours qu'ils restèrent à Mont-Saint-Jean, elle n'a jamais plus parlé. Les médecins du régiment des rouges disaient, à ce que j'ai appris en enterrant les autres, ils disaient comme ça qu'elle avait eu trop d'émotion le jour de la bataille, qu'elle ne rattraperait sa voix que si elle avait un enfant, sais-tu?

— Mais je connais cette histoire, interrompit l'Anglaise aux huit frères tués à Waterloo, c'est celle de lady Pool, qui avait suivi, par amour, son cousin, lieutenant dans le corps d'armée du général Picton. Elle s'est mariée avec lui après la campagne; ils ont eu des enfans, mais elle n'a jamais recouvré la parole. — L'Anglaise ajouta, changeant de ton et après avoir regardé l'heure à sa montre : « Il est temps d'aller pleurer sur mes frères. » Elle se leva pour partir. Je me levai aussi, mais je ne jugeai pas convenable de lui proposer de voir ensemble le spectacle que nous étions venus chercher tous les deux. Sur le terrain où nous appelait la même curiosité, nous n'apportions pas la même manière de sentir. Il eût fallu recourir à l'hypocrisie de la politesse, et cette hypocrisie est quelquefois impossible. Mon instinct personnel devinait et pratiquait en petit ce qui se passe tous les jours parmi les voyageurs d'origine différente attirés à Waterloo. Tous comprennent, quelle que soit leur intimité dans le monde, la nécessité et presque le devoir d'aller chacun de son côté quand ils touchent le seuil de ce temple. Ici la nationalité parle haut, elle se révèle avec force et prend le nom de religion; la séparation des cultes s'opère naturellement : ceux-ci vont célébrer des vainqueurs, ceux-là évoquer des martyrs.

D'ailleurs, les guides eux-mêmes ne consentent qu'avec répugnance à servir simultanément de cicérone à un Français et à un Anglais; ils sont gênés, et cette contrainte paralyse leur débit oratoire.

A la porte de l'hôtel du Mont-Saint-Jean nous attendaient, outre nos guides, les mendians du pays, les vendeurs d'aigles et de fausses reliques. Mon éducation était faite. Je saluai les aigles avec un profond respect et n'en achetai pas. Précédé de mon guide, je pris la direction de la montagne du Lion par la seule et unique voie qui y mène, rue et grand chemin tout ensemble. A l'extrémité de cette rue, on voit la ferme du Mont-Saint-Jean, gros bâtiment rustique dont les Anglais firent un hôpital durant la bataille. Mme Roland, du haut de l'échafaud, s'écria, en regardant une statue de la Liberté élevée sur la place de la Révolution : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Au souvenir de ces belles paroles, je murmurai devant la ferme du Mont-Saint-Jean, où, d'après le rapport du major Awket, furent coupés en une seule journée plus de douze cents jambes et de quinze cents bras : « O gloire ! que de membres on coupe en ton nom ! »

Des rares maisons placées à droite et à gauche de la longue rue de Mont-Saint-Jean, sortent à chaque instant de jeunes femmes qui accourent, très coquettement parées, pour vous offrir des albums renfermant avec texte les principales vues, les plus remarquables sites, illustrés par les hauts faits de la grande journée. Si vous êtes Français, ce sont les ouvrages français, bien entendu, qui vous seront offerts. Ces vendeuses sont partout : sur chaque tertre, au fond de chaque ravin, au pied des deux monumens funéraires que vous apercevez déjà, et même au sommet de la montagne du Lion. Rude métier ! Il n'y a pour elles abri ni contre la pluie ni contre la poussière et le soleil. Elles vous remercient avec beaucoup de courtoisie, que vous achetiez ou non leurs petites notices.

Nous voici parvenus à l'extrémité du village de Mont-Saint-Jean et bientôt à l'endroit où la bataille fut le plus chaudement engagée. A cette place, deux monumens sans faste ont été élevés à droite et à gauche de la chaussée par les armées coalisées à la mémoire de ceux qui travaillèrent valeureusement au succès de la journée et n'en jouirent pas. Le 18 juin, une formidable barricade allait d'un côté à l'autre du chemin. Le premier monument, celui qui est à droite, a été érigé à sir Alexandre Gordon, aide-de-camp de lord Wellington. C'est un tombeau fort simple en pierre bleue, surmonté d'une colonne cannelée; une grille en fers de lances l'entoure carrément. L'autre monument, celui de gauche, a plus de grandeur, sans sortir de l'austérité qui convient à ces sortes de constructions héroïques. Sa forme est celle d'une pyramide à large base. Il a été dédié par les officiers des légions allemandes à leurs frères d'armes du Hanovre, tombés glorieusement le

18 juin 1815. Il porte sur trois faces les noms des officiers tués et sur la quatrième cette inscription anglaise dont nous venons de donner le sens :

TO THE MEMORY
OF THEIR COMPANIONS IN ARMS
WHO GLORIOUSLY FELL ON THE MEMORABLE
18TH DAY OF JUNE 1815
THIS MONUMENT
IS ERECTED BY THE OFFICERS OF THE KINGS
LEGION GERMAN.

Ces deux monumens funéraires, par leur position isolée et comme suspendue, indiquent les changemens qu'a subis depuis 1815 le terrain où la bataille de Waterloo fut livrée. Il est si peu ce qu'il était alors, que lord Wellington, en le revoyant il y a quelques années, a pu dire : « Ils m'ont gâté mon Waterloo. » A partir de la Haye-Sainte jusqu'à Mont-Saint-Jean, ce terrain formait un double escarpement traversé par la route de Charleroy. Pour construire la montagne du Lion, on a pris la terre des deux monticules; le sol diminué dans son épaisseur a dû descendre considérablement, et les deux monumens restés à leur place de chaque côté de la route marquent l'ancien niveau. Ainsi l'endroit où la lutte s'est déployée dans toute sa fureur, où le canon a porté ses coups les plus sûrs et les plus décisifs, où le sang a le plus coulé, où la mort a le plus largement fauché, où la victoire et la défaite ont laissé leur plus vive empreinte, cette arène mémorable a disparu. On l'a enlevée à plusieurs pieds, et on l'a ensuite roulée dans la forme d'un entonnoir de deux cent cinq pieds de haut et de mille six cent quatre-vingts pieds de circonférence! On peut dire sans exagération, de cette construction fantasque et monstrueuse, qu'elle est faite d'ossemens et pétrie avec du sang humain de la base au sommet. Elle fait peur aux hommes, horreur aux Français et pitié aux artistes.

Au-dessous du tombeau de sir Alexandre Gordon, et à l'angle même de l'escarpement dont j'ai rappelé les vicissitudes géologiques, on voyait encore, il y a quelques années, l'arbre sous lequel le général Wellington resta tout le temps de la bataille. Il était impossible d'être plus exposé. Deux fois dans cette terrible journée du 18 juin, séparé de son état-major, il se trouva seul au milieu de la cavalerie française et foudroyé des quatre côtés au pied de cet arbre, qui méritait bien le sort glorieux qu'il a eu. Des spéculateurs anglais l'achetèrent, et, après l'avoir emporté à Londres, ils en vendirent les morceaux sous la forme de chaises, de fauteuils et de tabatières. Il est probable qu'on en tire encore aujourd'hui une foule de meubles, et qu'il aura le sort de la canne de Voltaire et de la plume qui signa l'abdication de Fontainebleau; il n'aura pas de fin. On a assez souvent dénié aux Anglais la victoire de Waterloo pour qu'on ne soit pas suspect en rendant justice

à la bravoure froide de leurs soldats et au courage de leur général. Ils ont perdu la bataille de Waterloo, c'est vrai; ils l'avaient du moins complétement perdue et sans ressource avant l'arrivée de Blücher, mais ils ont été admirables d'énergie et de patience héroïque en face des Français, qui manquèrent de cette patience parce qu'ils eurent trop de courage. A Waterloo, il y eut deux vaincus : les Anglais et les Français, les Anglais d'abord. Le vainqueur, ce fut le hasard et les Prussiens, auxquels les Anglais devraient laisser le léger bénéfice d'une pareille victoire, car les Prussiens se présentèrent vierges de toute fatigue, quand les Français avaient épuisé leur sang et leurs forces depuis douze heures, et je ne dis rien encore de celui qui s'en alla la veille de la bataille, et de celui qui ne vint pas le jour où elle fut donnée. Passons en silence entre ces deux maréchaux; Dieu les a jugés.

La distance entre les deux monumens dont nous avons parlé et la montagne du Lion est faible; on la franchit tantôt en suivant un ravin où les Anglais et les Français roulèrent plus d'une fois pêle-mêle, eux et leurs chevaux, tantôt en marchant dans la campagne. L'hiver, ce chemin doit être impraticable. L'espèce de majesté que revêt de loin la grosse motte de terre décorée du nom de montagne s'évanouit peu à peu à mesure qu'on approche de sa base. Le gigantesque devient du grotesque. On ne voit bientôt plus qu'une montagne de fabrique belge, une contrefaçon de la nature. Sans le beau manteau de gazon qui a poussé autour de ce cône difforme, l'œil n'en supporterait pas un instant le spectacle : cette végétation en adoucit les contours, et le regard se repose, si le goût et le bon sens sont révoltés. Du courage! Affrontons les deux cent vingt-deux marches creusées dans le flanc de la montagne : vainqueurs et vaincus sont égaux devant cette échelle raide et menaçante tendue comme celle d'un mât de vaisseau. Un seul appui vous est offert pour la parcourir : c'est une corde mal assujétie à l'extrémité de quelques pieux chancelans. Elle flotte sans cesse, et s'en va de la main, tandis que les pieds se posent de travers sur des marches rompues et disloquées, souvent absentes. Il faut monter tout d'un trait, sous peine d'avoir le vertige en s'arrêtant sur un plan incliné à faire peur. La rapidité de l'ascension en neutralise en partie le danger. On arrive enfin essoufflé, brisé, au sommet de la montagne, plateforme irrégulière beaucoup trop étroite pour la quantité de visiteurs qu'elle devrait contenir, et qu'elle ne contient pas. A peine y a-t-il une marge de deux pas entre le socle du monument et le bord même de la montagne. Par le vent impétueux qui souffle presque constamment sur cette hauteur, on est fort exposé à être précipité. Les gens nerveux feront sagement de renoncer à ce voyage aérien. Le socle qui porte le lion est formé de cette éternelle pierre bleue si commune en Belgique; il a trois marches hautes chacune de trois pieds. Ces lourdes assises

supportent le bloc carré de dix-huit à vingt pieds d'élévation, où on lit cette simple inscription : XVIII JUIN MDCCCXV, et au sommet duquel l'héroïque animal est fixé. Ces diverses pièces superposées l'élèvent si haut, qu'il est difficile de le voir à son aise des divers points de la plate-forme où l'on se place, quoiqu'il ait quatorze pieds : on ne distingue bien qu'une partie de sa tête et de sa queue. Il n'est pas en bronze, ainsi que quelques voyageurs l'ont écrit, mais en fer bronzé; sa patte s'appuie sur une grosse boule du même métal. Il a été fondu à Seraing, dans un des ateliers du célèbre Cockerill. Ce morceau ne mérite aucune mention comme œuvre d'art, et c'est une faute. Quand on croit avoir gagné la bataille de Waterloo, quand on appelle de tous les points cardinaux la curiosité des peuples sur une place unique dans l'univers, on doit un autre monument à l'histoire et à la postérité. Il est un peu trop sans façon de commander à un industriel belge, comme on lui aurait commandé une locomotive, un lion destiné à résumer la plus grande bataille des temps modernes. Pourquoi de fer? pourquoi même en bronze? pourquoi pas en argent ou en or? Est-ce par économie qu'on l'a coulé en fer? Je le crains. Décidément ce lion en fer battu, en métal de marmite, n'est qu'un ridicule joujou obtenu au meilleur marché possible. En général, les Belges ne sont pas heureux dans l'exécution monumentale des lions, qu'ils affectionnent beaucoup, je ne sais trop pourquoi, à moins que ce ne soit en souvenir de la domination batave. Partout on voit des lions en Belgique, et partout ils sont ridicules comme des bourgmestres de village. Ils sont affreux, ils ressemblent à des hommes. Je ne passais jamais sans douleur devant le palais du prince d'Orange, et je n'entrais jamais sans une profonde mélancolie dans le Parc, à Bruxelles, tant les lions que j'apercevais me navraient par leur laideur, leur perruque de conseiller et leurs épouvantables grimaces. Il n'est pas généreux d'insulter ainsi le roi des animaux avec cette unanimité hostile.

C'est du haut de la plate-forme que les guides s'acquittent de l'acte le plus essentiel de leurs fonctions. La main tendue vers l'horizon, ils indiquent les points occupés par les différens corps d'armée présens à la bataille, les terrains où les plus sanglans épisodes de la journée se sont passés, et les fermes, les ravins, les hameaux, les haies, les monticules pris et repris tantôt par les Français, tantôt par les soldats des armées coalisées. Il y a ceci de singulier, que les scènes qu'ils racontent ont en général pour point de rappel, sur le terrain de l'évocation, des objets sans analogie aujourd'hui avec ces tragiques péripéties. A leur insu, ils suivent cette bonne nature étalée devant eux; elle a couvert tous ces meurtres sous le manteau vert de la campagne. « Écoutez, disent-ils, ici dans ce bouquet d'arbres tomba mortellement frappé le général Ponsonby; en face, où le vent agite ces blés, Picton, autre

général anglais, fut tué en commandant une charge qui fit le plus grand mal aux Français. Là-bas, là-bas, de l'autre côté du chemin, où vous voyez s'élever cette petite fumée blanche, la garde impériale fut repoussée; le prince d'Orange fut blessé au versant de ce ravin; entre ces faucheurs qui dorment et ce troupeau de moutons qui descend la chaussée, le duc de Wellington, désespéré, croyant pour la troisième ou la quatrième fois la bataille perdue, se renferma dans un bataillon carré. Plus loin, entre la route de Nivelles et la route de Gennape, apercevez-vous un groupe de petits jardins qui ondulent et s'élèvent en pyramides? C'est là que Napoléon avait dressé son observatoire, et c'est par ce grand bois, au-delà de la Haye, que les Prussiens, sous les ordres du général Bulow, attaquèrent les Français, commandés par le comte de Lobau. » Souvent ces explications, qui, presque toutes, on le voit, s'étaient sur les points les plus pacifiques et se feraient écouter de Gessner lui-même, sont données par des guides distincts en trois langues différentes, ici à des Français, là à des Anglais, là à des Allemands. On a remarqué, et l'observation a son prix, que les sujets des nations qui ne prirent aucune part effective à la bataille de Waterloo se distinguent et se classent par des sympathies invariables; car il est impossible de ne pas se prononcer ou pour ou contre les Français en écoutant le grand fait d'armes. Ainsi les Russes se rangent, à quelques exceptions près, du côté des Anglais et des Allemands, tandis que les Danois, les Suédois, les Espagnols, les Italiens, les Portugais et les peuples des deux Amériques se prononcent ouvertement pour les Français. On voit que nous l'emportons de beaucoup dans la balance. Les nations méridionales sont surtout d'une pétulance incroyable dans leurs démonstrations en faveur de Napoléon. J'ai vu une jeune Américaine d'une beauté remarquable se hausser sur ses petits pieds frémissans, cracher aussi haut que possible dans la direction du malheureux lion de M. Cockerill, et monter ensuite sur la troisième assise, où elle dit plusieurs fois en espagnol en agitant son mouchoir : « Au nom de la Havane, ma patrie chérie, vive Napoléon! »

J'aurais voulu être témoin d'un autre fait, dont les guides confirmeraient l'authenticité; le voici tel qu'il m'a été raconté. Un voyageur anglais et un voyageur américain des États-Unis avaient gravi ensemble la montagne du Lion, afin de jouir du vaste panorama de la bataille. Le même guide était chargé de les renseigner tous les deux. Il commence son récit, on l'écoute; il y apportait toute l'impartialité possible : cependant un moment vint où il ne put se dispenser de dire : « Ici les Français plièrent devant le choc impétueux des Anglais. » Aussitôt l'Américain murmure : *Ce n'est pas vrai!* L'Anglais le regarde; le guide continue. Une seconde fois, il est forcé de dire dans le

cours de sa narration : « Là-bas, dans ce ravin que j'indique à vos seigneuries, les Français furent culbutés par la cavalerie anglaise. » *Ce n'est pas vrai!* répète l'obstiné Américain. L'Anglais le regarde encore et relève tranquillement ses manchettes; de son côté, l'Américain en fait autant. Une troisième fois, le guide, dont les précautions oratoires redoublaient cependant, énonce un fait un peu moins glorieux pour les Français que pour les Anglais; une troisième fois, l'Américain riposte froidement au nez de l'Anglais : *Ce n'est pas vrai!* A la huitième fois, par conséquent au huitième démenti, l'Anglais s'élance sur l'Américain, qui avait prévu l'agression; il la repousse, l'Anglais revient; les poings se ferment, ils boxent dans le plus profond silence, ils boxent, grand Dieu! sur une surface de deux pas d'étendue et sur un abîme presque perpendiculaire de plus de cent quarante pieds de profondeur. Leur rage s'accroît par les coups qu'ils se portent; ils s'accrochent; ils vont, l'un traînant l'autre, jusqu'au bord de la montagne; ils glissent, ils chancèlent, ils tombent, ils roulent, ils roulent ensemble... Ils n'étaient ni morts ni blessés. L'Américain, en se relevant, dit à l'Anglais : *Non, monsieur, ce n'est pas vrai!*

Quand l'armée française, allant au siége d'Anvers, passa au pied de la montagne du Lion, elle éprouva un si vif sentiment de douleur et d'orgueil blessé, qu'elle résolut de jeter bas ce lion insolent. Le fils se trouvait en présence de l'outrage fait au père. En un clin d'œil, des échelles furent appuyées contre le piédestal par les soldats du génie, et l'œuvre de démolition allait commencer. Toute notre jeune armée applaudissait du cœur, de la voix et des mains. Malheureusement (la raison veut qu'on dise heureusement) le maréchal Gérard fut prévenu à temps, et il s'opposa à cet acte de patriotique vivacité. Lui seul, dont la conduite fut si noble et si belle à Waterloo, avait le droit de se faire écouter des braves soldats placés sous ses ordres, de désarmer leur colère. Ils obéirent; mais, avant de lever le siége, ils soufflètèrent le lion de plusieurs coups de fusil, dont les marques sont encore empreintes sous sa gueule, et, pour mieux l'avilir dans la postérité, ils lui coupèrent un morceau de la queue.

A la base de la montagne, dans une cabane ouverte à tous les vents, un gardien présente à ceux qui sont descendus un registre où ils sont invités à écrire leur nom, leur pays, leur profession. Il leur offre ensuite du genièvre, de l'eau-de-vie et de la bière. J'ai vu avec plaisir qu'il ne se donnait ni pour un vainqueur ni pour un vaincu de Waterloo. Cependant il profite de l'occasion pour vous dire qu'il entretient la corde de l'escalier de la montagne. Il l'entretient si mal, et à dessein, qu'il est obligé lui-même, lorsqu'on descend, de venir se placer devant vous, afin de faire obstacle à une chute très possible, attention dont il ne refuse pas la récompense.

En quittant la montagne du Lion, je voulais voir d'autres lieux non moins célèbres dans les fastes de la formidable journée; je pris le chemin de la Haye-Sainte et du château d'Hougoumont, qui ne sont ni l'un ni l'autre fort éloignés de là. En 1815, la ferme et le château étaient liés et entourés par un petit bois qui n'existe plus. Ce terrain, assez vaste, a été défriché, et l'on y a semé du blé, de l'avoine et du lin. En regardant ces jolis champs couverts d'une végétation luxuriante, j'avais besoin de l'affirmation de mes lectures pour me persuader que cet espace, qui va du château à la ferme, a été l'endroit de la terre où il est mort le plus d'hommes. Là, pendant plus de quatre heures, les boulets et les balles tuèrent sans relâche et à bout portant des Français et des Anglais; ensuite, pour couronner la fête, l'incendie consuma le château, et les blessés anglais et français, les vainqueurs et les vaincus, périrent dans les flammes. Il plut là-dessus; dans l'après-midi, on ne voyait plus qu'une fumée noire au ciel, une tache sanglante sur la terre, et la charpente osseuse du château, s'élevant entre ces deux points comme un grand squelette. La Haye-Sainte a été réparée et probablement plusieurs fois depuis 1815. C'est une ferme dans toute la simplicité du mot, et une ferme qu'il ne faudrait pas comparer aux nôtres, si riches en dépendances. Quand j'y pénétrai, des canards nageaient avec bonheur dans une mare, un enfant blond tout nu agaçait un gros chien noir avec une baguette d'osier. Ma présence dans cette habitation solitaire éveilla l'attention du chien. Il se mit à aboyer; ses cris attirèrent à la fois un valet sur le seuil de la porte de l'écurie, une jeune femme qui se montra à celle de la laiterie dans un encadrement de feuillage, et, sous la voûte d'un hangar, un homme fort âgé, avec un bonnet de coton sur la tête, une pipe à la bouche, et aiguisant une faux avec une pierre. Après les saluts d'usage, je dis d'abord au valet d'écurie :

— Mon brave homme, ceci est bien la ferme de la Haye-Sainte?

— Oui, monsieur.

— C'est ici qu'on s'est battu?

— Oui, l'an dernier, pour la kermesse.

— Je vous parle de Waterloo.

— Waterloo est là-bas, là-bas....

— Je le sais... mais je vous parle de la bataille.

— L'an dernier pour la kermesse.

— De la bataille de Waterloo!

— Après Mont-Saint-Jean, vous trouverez Waterloo.

Voyant que je ne le comprenais pas, et renonçant à se faire comprendre d'un être aussi peu intelligent que moi, le valet m'indiqua la jeune femme arrêtée près de la laiterie. Je m'approchai d'elle.

— Madame, quoique vous ne fussiez pas encore née à l'époque de la

bataille de Waterloo, vous avez dû entendre parler des massacres qui se sont commis ici, dans cette ferme?

— Oui, monsieur, j'en ai ouï parler par mon père, que vous voyez là-bas aiguisant sa faux.

— Vous ne pourriez pas me dire la position qu'occupaient les Anglais dans la ferme?

— Non, monsieur; mais mon père...

— Je vous remercie, madame.

La fermière me rappela. — Monsieur! monsieur! mon père est très sourd, il pourrait ne pas vous entendre...

— Monsieur! criai-je de manière à prouver que je profitais de l'avertissement... monsieur! que savez-vous du combat si meurtrier qui s'est livré ici?

— Ici?

— Oui, ici.

— Dans quel temps?

— En 1815.

— En 1815?... Non, ce n'est pas en 1815.

— Comment, non?...

— Je vous dis qu'en 1815 je n'étais pas ici, j'étais dans la Frise.

— Mais vous ne savez rien?..,

— Sur la Frise?

— Non, sur la Haye-Sainte, où nous sommes, où je vous parle en ce moment. Voyons, rappelez vos souvenirs.

Le vieux paysan, me regardant d'un œil clair et d'un air hébété, me dit : — Auriez-vous appris quelque chose de nouveau là-dessus? — Je saluai cet honnête vieillard, lui souhaitant, à la manière de Fénelon, la continuation de cette existence calme qui lui laissait ignorer jusqu'aux cruautés exercées par la guerre à la place où il fumait paisiblement sa pipe et aiguisait sa faux. Il ne restait plus pour m'instruire que l'enfant et le chien. Je n'osai pas les interroger : ils auraient pu me répondre un peu mieux que ces êtres intelligens. Voilà où en sont déjà les souvenirs de Waterloo en 1849!

Je dois pourtant ajouter ceci : mon guide m'affirma que les gens interrogés par moi n'étaient pas les maîtres de la Haye-Sainte. C'était, me dit-il, une famille de faneurs, comme on en voit beaucoup en Belgique, se louant à la quinzaine pour le temps de la fauchaison, et retournant ensuite dans leur pays.

Le château d'Hougoumont, où j'allai directement en sortant de la Haye-Sainte, allonge de loin dans les airs ses ruines désolées. Il est resté à peu près tel qu'il était après l'incendie. Il n'a jamais dû être fort remarquable, malgré le titre ambitieux de château dont il se dé-

corait. On donne facilement ce titre en Belgique à d'épaisses maisons blanches, bâties à l'extrémité d'une pelouse, et laissant s'arrondir sur leurs flancs les arbres d'un parc. Moins maltraitée que le château, la ferme d'Hougoumont est redevenue habitable, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'habitans quand je m'y introduisis. Le mur extérieur, qui relie le château et la ferme, n'a reçu aucune réparation depuis la bataille de Waterloo, depuis la sombre matinée où cette enceinte, d'abord muette et inoffensive en apparence, devint tout à coup une galerie de meurtrières homicides. Ces meurtrières existent encore. Dans ces trous qui vomissaient une grêle de balles et tuaient les Français à tout coup, j'ai vu, vivant dans une sécurité profonde, de jolis lézards, couchés entre du lichen, des liserons et des mousses roses et argentées. On sait que Napoléon, s'étant enfin aperçu que ce combat accessoire paralysait une partie de ses forces, dont il avait besoin ailleurs, s'écria : « Quelques canons, huit obusiers, et que cela finisse! Voici le point (il l'indiqua sur une carte) par où il faut attaquer. » On obéit, et à l'instant tout fut fini. Le château croula dans les flammes aux cris lamentables des blessés des deux nations. A la guerre, c'est une manière d'en finir.

Il était environ trois heures : j'entrai dans cette propriété si tragiquement historique. Personne dans la première cour pour me répondre. Les gens de la ferme sont aux champs, pensai-je; je m'avançai pourtant vers d'autres corps de bâtimens construits à la droite du château. J'entendis alors un murmure de voix; j'avançai encore, et je finis par me trouver devant un immense magasin à fourrage, dont on avait laissé à dessein les portes à demi ouvertes, afin d'attirer de l'ombre et de la fraîcheur à l'intérieur, car la chaleur devenait excessive. On se disputait terriblement dans cette espèce de halle. Comment cela n'eût-il pas été? C'étaient des Flamands, parlant, criant, s'injuriant en flamand avec leurs grandes bouches torses, leur nez grotesque, leur teint de bière, signes caractéristiques qui n'ont pas varié depuis Teniers et Van Ostade. J'étais tombé au milieu d'un tableau de l'école hollandaise de grandeur naturelle. Rien n'y manquait, ni la pipe écourtée, ni les verres à côtes, ni les pots de bière écornés, ni le bonnet tombant sur le front pour se relever sur l'oreille, et ces accessoires contribuaient merveilleusement à renforcer la couleur locale, complétée par le sujet même de la querelle. Je ne le saisis pas bien d'abord; mais, les efforts de l'attention aidant, je finis par le deviner. Deux cages étaient posées en face l'une de l'autre sur une poutre élevée à hauteur d'appui. Dans chacune de ces cages étaient deux gentils serins des Canaries, d'une assez belle espèce, au corsage élancé, au plumage jaune pâle, mais plus maigres que ne le sont d'ordinaire ces jolis oiseaux d'un autre climat.

Chacun sait que la passion pour les tulipes ne règne pas sans partage dans les Pays-Bas; la passion pour les serins des Canaries est poussée jusqu'au fanatisme, jusqu'au délire, chez les Belges, qui la tiennent en droite ligne des Hollandais. Ils portent dans l'éducation lyrique de ces dociles oiseaux une habileté prodigieuse, trop prodigieuse à mon sens, car les malheureux serins, au lieu de chanter les airs du bon Dieu qu'ils savent en naissant, chantent en Belgique des airs de romance, des airs de chanson et même des airs d'opéra. Plus ils chantent d'airs, plus ils ont du prix. Un amateur qu'on m'a fait connaître à Bruxelles possède un serin élevé par ses soins, qui chante jusqu'à sept cents airs! Je l'ai prié avec instance de ne pas me le montrer. C'est sur l'admirable place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles que tous les dimanches, de huit heures à midi, se tient le marché aux serins des Canaries, marché des plus suivis, des plus curieux qui soient au monde. Je me serais étonné de la quantité de serins qu'on voit dans un pays si éloigné de leur climat, si je n'avais déjà appris par expérience qu'il y a plus de perroquets à Paris qu'au Brésil; mais revenons aux débats acharnés de nos Flamands. Ils se querellaient pour savoir quel était, des deux infortunés oiseaux, celui qui possédait le plus d'airs dans sa mémoire. La solution du problème dépendait de l'attention soutenue que chaque parti devait apporter à écouter et à compter les airs de chacun des oiseaux à mesure qu'il les chantait : elle était toute là; mais cette opération, fort simple en réalité, était devenue tout-à-fait impossible par la passion, la colère et la partialité, qui avaient changé cette joûte en combat. Tantôt, à en croire un côté des parieurs, le serin de leur bord avait chanté trois airs de plus que l'autre; tantôt, à s'en rapporter à l'opinion des parieurs opposés, l'autre serin en avait modulé quatre de plus que son rival. Que de cris, de menaces, et même de coups! On faisait recommencer les serins; mais, fatigués, épuisés de recommencer dix fois, vingt fois, les malheureux ne le voulaient plus, ne le pouvaient plus. Alors ces impitoyables Flamands, pour les forcer à chanter, sifflaient à les étourdir aux oreilles de ces petits êtres si délicats, les secouaient violemment dans leur cage, les piquaient sous le bec avec des baguettes aiguës. Figurez-vous Duprez obligé de chanter son grand air de *la Favorite* vingt fois de suite sous la menace des baïonnettes! Ces pauvres canaris tremblaient d'effroi; ils fourraient le bec sous leurs ailes; leurs petites plumes frémissaient, et leur voix ne sortait plus du gosier. L'un des deux, brisé par ces tortures, tomba dans les convulsions en roucoulant une polka!... Des larmes s'échappèrent de mes yeux. Je ne pus supporter plus long-temps cet odieux spectacle : je sortis. J'en ai honte et je m'en accuse; mais voilà sur quoi j'ai pleuré à Waterloo!

Il se faisait tard, la nuit venait à grands pas. Je me hâtai de me rendre à Mont-Saint-Jean en traçant toutefois un long circuit dans les terres, afin de passer devant la ferme de la Belle-Alliance. De lourds nuages pesaient sur l'atmosphère, le temps tournait à l'orage; je commençais à craindre que le 18 juin 1849 n'imitât un peu trop le 18 juin 1815. J'atteignis pourtant sans accident notable un monticule voisin de la ferme de la Belle-Alliance, et je m'arrêtai sur cette hauteur pendant quelques minutes, afin de me peindre l'immense mouvement de l'armée anglaise et de l'armée prussienne, au moment où elles vinrent l'une vers l'autre après la bataille, à cette heure fatale où nous venions de la perdre. Quelle sombre majesté dans ces cent mille hommes qui en avaient perdu plus de cinquante mille pour opérer cette fusion si simple et si formidable, se rapprochant, marchant front contre front, mais mutilés, hachés, sanglans, couverts de boue, les tambours crevés, les bannières déchirées, grands, plus grands que jamais, puisqu'ils avaient vaincu la grande armée!

Le soleil s'abîmait comme aujourd'hui dans des nuages orageux. Napoléon, courbé sur son cheval, s'abîmait aussi dans sa gloire.

Le duc de Wellington et Blücher tombèrent dans les bras l'un de l'autre au milieu d'une des salles de la ferme de la Belle-Alliance.

— A Mont-Saint-Jean! à Mont-Saint-Jean! criai-je à mon guide. — Monsieur ne veut donc pas entrer dans la ferme? — Non. — J'arrivai à l'hôtel du Mont-Saint-Jean exténué de fatigue et d'émotions. Dix minutes après, je courais vers Bruxelles. — Et l'Anglaise?.. j'oubliai de demander ce qu'elle était devenue.

LÉON GOZLAN.

DE

LA MALADIE MORALE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

I. *Le Nouveau Monde*, par M. Louis Blanc. — II. *Le Socialisme devant le Vieux Monde, ou le Vivant devant les Morts*, par M. Victor Considérant. — III. *Philosophie positive*, par M. Auguste Comte. — IV. *Questions révolutionnaires*, par M. P.-J. Proudhon.

J'ai connu un homme qui avait passé par toutes les phases possibles de déception. Sa vie est une des plus dramatiques que je connaisse, bien que le drame de son existence ait été tout intellectuel. C'était une nature qui n'avait rien de réel, et qui était arrêtée à chaque instant par la réalité. Il avait cru au beau et au bien, à ce qui est idéal; il avait cru à l'utile, au visible, à ce qui est actuel et concret. Il avait aimé les choses de ce monde à ce point qu'il était parvenu à se créer un infini dans toutes ces pauvres choses fragiles et limitées. Il avait tout essayé, il n'avait jamais réussi à exécuter aucun de ses projets. Il lui manquait la connaissance du possible et l'intelligence de la mesure qui marque, compte et établit les degrés à monter. Grace à sa croyance aux choses infinies, il n'y avait jamais pour lui ni commencement ni fin. Il n'apercevait de limites nulle part et il rencontrait partout des

barrières. Il se heurtait contre les plus légers obstacles. Bien que sa nature fût une nature en dehors du vulgaire, tout cela laissait sur sa personne et son caractère une teinte de ridicule dont sa douloureuse existence ne permettait pas de plaisanter. Il avait joué à colin-maillard avec toutes les idées, il marchait les yeux bandés dans la vie. Quand on l'avertissait d'un danger, au lieu d'ouvrir les yeux pour le regarder, il étendait la main pour le saisir, et, ne rencontrant que l'air vide, il disait : Il n'y a rien, puis il se heurtait contre l'obstacle, qui le renversait. Il se relevait le front ensanglanté, mais ces blessures lui apportaient aussi peu d'enseignemens que celles qu'un homme ivre reçoit en tombant contre les murs où le poussent ses pas mal assurés et sa vue incertaine. Le lendemain il se réveille et dit : Ce n'est pas ma faute, c'est la situation dans laquelle j'étais et le hasard qui ont tout fait. Et lui aussi, il était ivre, ivre de ce qu'il appelait ses idées; il s'en exaltait, il s'en obscurcissait l'esprit, il s'en était troublé la raison, et, chose plus fatale, il avait submergé, noyé son cœur sous leurs flots.

Comme toute ame bien née, dans sa jeunesse il s'était créé un monde sur lequel il avait répandu les teintes roses de son innocence, et, se mirant dans les flots tranquilles de l'hypocrisie sociale, il avait pris sa propre image pour l'image de la société; mais, quand arriva l'inévitable retour, quand le monde se refléta dans son esprit, quand il aperçut sa véritable physionomie, il abandonna alors non-seulement ses illusions, mais encore il trahit lâchement sa conscience. Dès-lors toutes les choses de ce monde devinrent pour lui des choses grimaçantes, contournées, disjointes. Il n'eut pas la force de demeurer calme et tranquille en face de ce Protée changeant, tour à tour horrible sorcière et fée séduisante. Son ame devint un véritable chaos, assemblage confus de lamentations qui ne pouvaient pas devenir des larmes et de rires forcés qui ne pouvaient pas se transformer en ironie; il vécut de cette lâcheté morale qui ne sait ni se résigner ni se venger, qui ne dit ni oui ni non, qui se trouble et se rassure, et qui se contente, pour toute lumière, de rayons brisés courant çà et là sur l'ombre comme de lumineuses vapeurs. Il perdit entièrement la notion du bien moral et de l'idéal, et il n'eut pas la force de se lever et de marcher pour les retrouver. Il s'étendit sous l'ombre opaque des choses terrestres, et il se contenta des réminiscences, des souvenirs épars, des perceptions incertaines qui lui arrivaient encore, et des réveils de la conscience qui l'avertissaient qu'autrefois il avait été un homme, et qu'il ne tenait qu'à lui de le redevenir. Il voulut alors croire exclusivement aux choses de ce monde, et cela ne lui fut pas possible. Sa nature était troublée; désormais il ne pouvait jouir de rien avec sécurité. Il se jeta avec une ardeur factice à la recherche du bonheur et de l'utile, s'a-

dressant pour cela à tous les phénomènes qui passaient autour de lui, se fiant à toutes les apparences; mais comme il manquait de règle, comme il ignorait la cause, la nature et l'origine de ces phénomènes, il s'entoura des poisons vénéneux et des substances malfaisantes aussi bien que des fleurs les plus brillantes et des aromes les plus odorans. Là encore il échoua, et plus misérablement encore. Autrefois il était tombé de haut, et maintenant il ne pouvait plus même se dégager des boues et des ordures où il était entré.

Alors il se jeta dans une folie commune aux hommes de notre temps. Ne croyant plus aux choses idéales, ne pouvant plus se fier aux choses terrestres, trompé, désabusé, il fit son dieu de l'intelligence et se mit à adorer ce don précieux, comme s'il était l'unique fondement du monde et la plus inestimable des vertus. Pour lui, désormais, le talent fut tout; ce qui lui restait de charité, de bienveillance et d'amour ne tarda pas à s'éteindre. Il s'éprit de cette funeste croyance des peuples athées qui adorent l'ombre de Dieu à la place de Dieu lui-même. Il crut à l'intelligence, à ce don inutile lorsqu'il est séparé de tous les objets qu'il est destiné à faire comprendre, inutile comme le serait la lumière, si elle était séparée du monde. Il ne croyait plus à rien, ni au ciel, ni à la terre; aussi l'intelligence ne lui servit bientôt plus qu'à lui montrer les ombres, les profondeurs et les abîmes de la nuit et du néant. Il se sentit bientôt comme un insecte laissé seul au milieu du lumineux éther baignant les mondes dépeuplés. Alors de plus en plus la solitude se fit dans son ame, son cœur devint un désert; la volonté ne fit plus entendre aucun mouvement, toute action disparut, et toute puissance s'éteignit.

A toute autre époque, cet homme eût été un monstre et une énigme, mais, à l'époque où nous vivons, je le comprenais trop et je l'aimais. Il me présentait la fidèle image de mon temps; il était un véritable enfant de son siècle. C'était un type symbolique, comme on dit aujourd'hui, de toutes les idées, de tous les mécomptes, de toutes les désillusions, de toutes les poursuites de notre temps. Comme lui, il changeait sans cesse de croyances et poursuivait un avenir sans but et sans précision. Il avait eu des illusions généreuses et des élans chevaleresques, c'est par là que notre temps a débuté; puis, lorsque ce siècle eut tout démoli et qu'à l'entour de lui il ne resta plus que des ruines, lorsque l'homme se vit seul au milieu de l'univers avec des abstractions, des essences, des notions du monde métaphysique pour seuls compagnons d'infortune, pour seuls gardiens, pour seuls soutiens, pour uniques consolations, alors il fit entendre un concert de lamentations tel que le monde auparavant n'en avait jamais ouï de pareil. Ce siècle, qui n'avait pas mis de borne à ses espérances, ne mit plus de terme à ses regrets. Il n'avait vu aucun obstacle qui pût s'opposer à ses

projets, et au premier pas il trébucha; au second, il tomba au milieu de quels flots de sang, nous le savons. Il avait cru tous les hommes bons, et ceux même qui avaient adopté cette croyance furent les premiers à la démentir. Non content d'embrasser la terre de son enthousiasme sincère et passionné, il étendait son amour sur les habitans de toutes les planètes que lui découvrait le télescope, il proclamait coupable envers tous les globes celui qui, rencontrant son frère blessé le long d'un chemin, ne lui tend pas la main pour le relever (1), et il oubliait qu'il n'est pas coupable seulement envers les globes, mais encore envers le créateur des globes. Il avait des croyances ardentes, *multiples*, et il ne savait pas qu'il suffit d'une seule et même foi pour tous. Dans ce siècle, l'homme aimait l'homme à cause de sa nature, c'est-à-dire parce qu'il était homme et non pas parce qu'ils avaient la même origine, c'est-à-dire parce que tous deux avaient été pétris par la même main. L'homme aimait l'homme comme lui-même et pour lui-même, fraternel amour qui, lorsqu'il se traduira dans les faits, signifiera amour du prochain pour les services qu'il peut rendre et les profits qu'il peut rapporter. — Je signale aux socialistes, qui crient tant contre l'exploitation de l'homme par l'homme, ce principe, qui est le leur, comme menant tout droit au résultat qu'ils couvrent d'anathèmes. — Le devoir, les obligations qui ont leur sanction dans le ciel, devinrent simplement des contrats et des conventions, respectables comme la loi pour les bons, mais sans clause pénale par laquelle on pût atteindre les infractions qui leur étaient faites. Alors tout devint terrestre et humain. Les liens de la vie devinrent moins gênans, plus élastiques, mais aussi lâches et fragiles. Les hommes du XVIIIe siècle (et ce sera le reproche éternel qu'on pourra adresser à ces grands esprits) ne comprirent pas que, pour fonder la liberté, pour rendre moins gênans les liens sociaux, les obligations terrestres, il fallait multiplier et resserrer plus fortement les liens moraux et religieux, vérité dont les puritains ont donné des exemples éclatans et durables dans les institutions fondées par eux. Aussi, lorsque ce siècle ne se contenta plus de prêcher et d'écrire, lorsqu'il voulut réaliser ses projets, comptant, pour l'aider, sur les bons mouvemens de la nature humaine, composée, selon lui, de molécules et d'agrégations chimiques, qu'arriva-t-il?

Vous qui lisez ces pages écrites sous le vent des tempêtes, vous sur qui chaque jour menacent de s'abattre les dernières vagues et les dernières rafales du terrible orage d'il y a soixante ans; enfans du XVIIIe siècle, héritiers de ses idées, par combien d'illusions perdues, de désenchantemens, de dégoûts, n'avez-vous pas passé depuis cette époque? Vous avez gémi, pleuré, regretté; par la force des regrets et des souvenirs,

(1) Mot de Voltaire.

vous avez cru pouvoir évoquer et faire revivre ce que vous aviez perdu, et vos regrets vous ont trompés. Vous avez voulu marcher en avant, et vous n'avez rencontré que le vide et ses chimères. Ensuite, revenus, prétendiez-vous, à des idées plus sages, vous avez voulu vivre au jour le jour, vivre pour votre temps, dans votre temps, sans regrets, sans chimériques espérances, vivre avec des projets à courte échéance, avec des intentions immédiatement réalisables, vivre partout et toujours dans le présent, et cela vous a trompés encore. Vous avez voulu remplacer la vie morale, si affaiblie dans notre temps, par l'activité des affaires, par le mouvement de l'industrie, par le luxe, et cela vous a échappé encore. Et maintenant vous en êtes arrivés à ce terrible résultat que les trois divisions du temps vous échappent également : vous ne pouvez plus retourner en arrière, vous ne pouvez pas marcher en avant, car aucune espérance ne vous conduit vers l'avenir; en jetant les yeux sur lui, vous n'apercevez que périls, et cependant vous ne pouvez plus vivre dans le présent, car la situation qui vous y est faite est intolérable. C'est là certainement un supplice auquel Dante n'a pas songé.

D'où viennent donc ces désastres et ces malheurs? quelle en est l'origine et la cause première? Nous avons déjà indiqué d'une manière générale la cause et l'origine de ces maux; mais, si nous voulons connaître la profondeur du mal et le suivre dans toute son étendue, nous n'avons qu'à chercher et à suivre dans leurs conséquences et leurs rayonnemens les tendances de la société moderne. On va répétant partout que la société ne croit à rien; mieux vaudrait en effet, pour son salut, qu'elle fût entièrement athée que d'avoir les croyances qui la rongent. La société ne croit plus entièrement qu'à l'humanité. Ce que nous appellerons le *principe humain* (confiance en la nature de l'homme, philanthropie, démocratie, recherche du bonheur, science de l'utile, réclamations du bien-être, volupté, curiosité) est prédominant dans notre temps, et y étouffe entièrement ce que nous appellerons le *principe divin* (amour de l'idéal, recherche du beau, esprit religieux, morale du devoir, science de l'infini). Depuis plus d'un siècle, ce principe humain est allé s'étendant toujours de plus en plus. Il a revêtu des aspects et des masques divers, il s'est nommé tantôt *déisme*, tantôt *liberté*, tantôt *démocratie*, tantôt *industrie*, tantôt *socialisme*. Sous cette dernière forme, il a fait frissonner la France; mais la société, malgré ses craintes, n'en a pas moins les mêmes tendances funestes. Osons dire toute la vérité, et suivons ces tendances, ce principe humain sous toutes ses manifestations. Nous voudrions pouvoir faire sentir tout ce qu'il y a d'erreurs et de désastres dans cet amour excessif de l'humanité pour elle-même, et encore le mot amour est-il impropre; non, l'idée et le sentiment qui dominent au XIXe siècle ne

peuvent porter d'autre nom que celui-ci : glorification de l'humanité par l'humanité, c'est-à-dire à la fois orgueil et adulation de soi-même, servilité envers soi-même, complaisances qui renferment l'excuse de toutes les passions, de toutes les sensualités, de toutes les folies, de tous les intérêts, de tous les instincts, de tous les pervertissemens de l'esprit. Puis, au-dessous de ces crimes moraux, intellectuels, dont notre temps est si prodigue, comptez tout ce que le venin subtil de ces tendances néfastes a fait naître : corruptions aisément excusées et obtenues avec tant de facilité par un sophisme quelconque; règne de la sottise, niaiseries de sentimentalité politique; vanités, fausseté des caractères, et toutes les bizarreries de la société moderne, ces femmes humanitaires abandonnant leur foyer pour aller porter des toasts à la famille dans des banquets politiques peuplés de célibataires, et ces bacheliers ès-lettres socialistes, doux enfans gâtés par une mauvaise littérature et d'incomplètes études, combattant au sortir du collége pour régénérer le monde. Eh bien! mettons le doigt sur la plaie, faisons une confession complète; oui, nous sommes tous plus ou moins coupables. Cet orgueil humain, c'est le cyclope sauvage dont parle Jean-Paul, et que chacun, même les meilleurs d'entre nous, porte en soi dans notre temps.

Quelques livres, quelques écrits récens sont sous nos yeux. Nous y retrouvons partout le même caractère et le même esprit : ce sont les *Questions révolutionnaires* de M. Proudhon, *le Nouveau Monde* de M. Louis Blanc, le long pamphlet de M. Considérant intitulé *le Socialisme devant le vieux monde ou le Vivant devant les morts*, la trop volumineuse *Philosophie positive* de M. Auguste Comte. Le système et les formules de tous ces hommes ne sont pas les mêmes, mais leur esprit et leurs tendances sont semblables. Ils disent tous les mêmes choses, seulement plus ou moins bien. M. Louis Blanc les dit avec la monotonie habituelle de son style et dans sa prose qui ressemble à la prose d'un rhétoricien plusieurs fois couronné; M. Victor Considérant les délaie dans son insupportable prose phalanstérienne, imitée de Fourier, tandis que M. Proudhon use, pour les exprimer, des ressources de langage les plus variées et du plus magnifique talent de style. Talent, esprit et style à part, nous ne voyons entre eux aucune différence. M. Proudhon, me dit-on, est un égalitaire, tandis que M. Considérant est un phalanstérien, et que M. Louis Blanc est un communiste. Je réponds qu'entre ce mot de M. Considérant : *l'humanité veut jouir*, et la banque d'échange, l'économie atomistique de M. Proudhon et la rétribution selon les besoins de M. Louis Blanc, nous ne voyons qu'une différence de style et de tempérament; car la philosophie des uns et des autres, prise dans son essence, peut se résumer ainsi : l'homme est Dieu, il doit s'adorer lui-même; s'il est Dieu, il doit pouvoir détruire le mal, son ancien en-

nemi; s'il est Dieu, il est infaillible; la raison souveraine du peuple souverain ne peut se tromper; donc la démocratie est la seule forme politique sous laquelle puisse exister socialement et politiquement le Dieu multiple et un tout ensemble; s'il est Dieu, tout lui est permis, toutes ses passions sont saintes. Rappelez-vous enfin tout ce que M. Pierre Leroux a dernièrement exposé à la tribune en répondant à M. de Montalembert.

Nous nous garderons bien de parler en détail des pamphlets de MM. Louis Blanc et Victor Considérant; nous n'apprendrions absolument rien à nos lecteurs. M. Considérant est toujours le même, ou plutôt il n'est plus même ce qu'il a été, et son dernier livre n'est pas fait pour augmenter sa réputation. M. Considérant, le dernier soutien et le chef le plus éminent (si éminent il y a) de l'école fouriériste, est aussi diminué que M. Enfantin, le grand-prêtre du saint-simonisme. M. Louis Blanc a écrit une introduction à son journal, où, dès les premières pages, il se montre plus âcre, plus corrosif, plus amer que jamais. La maladie qui se révèle dans les écrits des deux honorables socialistes est celle dont nous avons donné le nom, c'est la glorification de l'humanité par elle-même, la croyance en l'humanité, l'enivrement de l'homme, les tendances entièrement terrestres du XIXe siècle. Au lieu de nous attacher aux livres de M. Louis Blanc et de M. Considérant, qui ne sont que des symptômes de leur temps, attachons-nous donc au mal en lui-même et suivons-le dans la politique, dans la science, dans l'activité de notre époque, dans sa philosophie, dans sa morale, dans sa littérature.

De tous les gens qui ont proclamé exclusivement la prépondérance du principe humain sur le principe divin, la nécessité de cette prépondérance, son triomphe comme un progrès et comme une loi fatale du progrès, il n'en est pas qui l'aient proclamé avec plus d'ardeur que les radicaux de toute nuance. Il n'y a pas de parti qui ait mis plus de confiance en la nature humaine, et, comme pour montrer que le contraste est une des lois de ce monde, il n'y a pas de parti qui ait compté plus d'ames coupables, plus d'orgueils, plus d'ambitions dévorantes, plus de cœurs insensés. Il est probable qu'ils se récrieraient bien haut si on les accusait d'être un parti impie et athée, je prends ce mot dans son acception la plus large. Je ne les accuse point de ne pas croire à un dieu quelconque, je sais quels sont les dieux qu'ils adorent. Je sais aussi que, dans notre temps, il existe des ateliers de confection, des officines et des boutiques où il est facile de se procurer une religion et un dieu à très bon compte. Ce sont de petits objets de luxe philosophique nécessaires à l'honnête homme pour rasséréner entièrement son ame, compléter son système, étendre son comfort intellectuel. Ils peuvent aussi servir dans l'occasion, et on peut les exhiber comme

pièces de conviction pour rassurer les incrédules qui élèvent des doutes sur vos croyances religieuses. C'est une religion d'autant plus facile à pratiquer, un dieu d'autant plus aimable, qu'ils sont toujours de votre invention. Nous en connaissons beaucoup pour notre part, nous voguons en plein polythéisme intellectuel, d'autant plus que, comme avant-goût de l'Olympe terrestre qu'on nous promet, tous ces dieux se combattent chaque matin comme les dieux de l'Olympe antique. Ils se proclament défunts, offrent mutuellement de se faire dire des messes, se mettent à la retraite, se déclarent atteints de délire, et se jugent propres à faire le voyage de Paris à Charenton. Nous ne les accusons donc pas de ne pas croire à quelque chose, mais nous disons que nous connaissons le secret de ce quelque chose, nous savons quel est l'idéal religieux des radicaux. Si vous désirez faire la connaissance de ces religions et de ces dieux, nous allons vous donner les procédés et les méthodes au moyen desquels vous pourrez arriver à un résultat satisfaisant et à tout le moins analogue à celui de ces messieurs. Il y a deux variétés de radicaux : les modérés et les forcenés; il y a donc aussi deux grandes religions, sans compter les sectes et les dissidences. Commençons par les modérés.

Voici l'idéal du radicalisme modéré, dans le temps où ce parti existait encore, et la méthode à suivre pour atteindre à ces hauteurs difficiles et pleines d'aspérités, comme vous allez voir. Prenez une page de Buffon sur les magnificences de la nature, deux ou trois pages du *Dictionnaire philosophique* contre les prêtres, la profession de foi du vicaire savoyard, puis, pour vous renseigner sur la nature de l'homme, quelques phrases de Laromiguière, l'homme profond que vous savez; ajoutez la chanson du *Dieu des bonnes gens;* mêlez le tout ensemble, vous obtiendrez une douce philosophie, une bénigne société de vieilles filles et de philanthropes, une bonne religion *naturelle* et un dieu paterne. Si cela ne vous fait pas de bien, cela ne peut pas vous faire de mal. Voilà le vieil idéal radical, l'idéal classique. Il sait ses auteurs et les met à profit.

Le parti forcené est beaucoup plus romantique. Il n'a pas seulement des dogmes, il a aussi des pratiques, des liturgies, un culte, et ce culte n'a rien d'iconoclaste, croyez-le bien; car, de ma vie, je n'ai connu pareils amateurs de marionnettes et de poupées en bois peint. Ceux-là sont très excentriques, très romantiques; aucune teinte pédantesque de classicisme ne vient obscurcir leur idéal. Dire ce qu'est cet idéal est assez difficile : il faudrait véritablement la plume de l'auteur des *Orientales* pour vous en décrire les magnificences, ou celle de l'inventeur de l'abbaye de Thélème pour vous dépeindre cette religion bonne à réjouir les esprits et ces fétiches propres à faire écarquiller les yeux. Nous renonçons complétement à vous décrire les

visions surprenantes et les spectacles bizarres qui passent devant notre esprit à la lecture des livres et des journaux socialistes. Nous vous promettons néanmoins une description fidèle de ce culte nouveau, de cette religion de l'avenir, aussitôt que nous aurons compris.

Après les radicaux, on pourrait indifféremment citer tous les systèmes politiques, toutes les écoles, tous les hommes qui ont écrit, parlé, prêché, discuté, enseigné dans notre temps; mais prenons les adversaires directs des radicaux, les économistes. Chez eux, la vérité de notre assertion apparaît sans réticences et sans nuages. Leurs écrits portent l'empreinte d'un seul souci, celui de propager, d'étendre, de réaliser la prépondérance du principe humain. Ils écartent respectueusement ou hypocritement, modestement ou avec outrecuidance, tout ce qui est du ressort de la morale et de la religion, et disent : Ceci n'est pas de ce monde, ceci n'est pas du ressort de nos études, ceci intéresse la philosophie. Ils recherchent les causes de la misère, et ils n'ont rien à démêler avec la philosophie, disent-ils; ils cherchent les remèdes les plus efficaces afin de l'éteindre ou de l'atténuer, et ils n'ont rien à démêler avec la religion; ils font des statistiques, énumèrent, groupent et décrivent les vices, et ils n'ont rien à démêler avec la morale. Aussi voyez ce qui arrive! Un instinct enflammé pousse les radicaux, ils ont à leur disposition tous les feux de l'enfer, qui brûlent, mais n'éclairent pas; une intelligence sans chaleur guide les seconds, qui voient et observent bien, qui éclairent, mais qui sont incapables d'engendrer et de créer. Les radicaux n'ont en eux d'autre ame que l'ame dont parle Platon, et qui loge dans les entrailles; les économistes n'ont d'autre ame que l'*understanding* des Anglais. Aucun ne possède l'ame que les Grecs appelaient *logos*. Comment se fait-il donc que les économistes, qui sont très compatissans en intention, qui sont ce qu'on peut appeler des philanthropes éclairés, aient en résumé aussi peu d'action dans la réalité, aussi peu d'initiative? Ah! c'est que, pour améliorer le sort de ses semblables, il ne suffit pas de le leur dépeindre. Pour les retirer de la fange, il ne suffit pas de leur dire qu'ils y sont, il faut oser y entrer avec eux. Il ne suffit pas des sentimens philanthropiques, il faut une force morale qui s'appelle charité. Les règlemens de police sont une bonne chose, l'administration est une bonne chose; on peut prévenir par leur moyen la mendicité, le vagabondage, le vol; on prévient l'action, mais on n'empêche pas la pensée; on prévient les effets du mal, on n'empêche pas sa naissance. Pour réaliser le bien, il faut semer le bien, et ce n'est pas extirper le mal que de le faucher. La police fait chaque jour enlever et balayer les boues de nos villes; néanmoins nos rues et nos places seraient toujours humides sans l'action bienfaisante de la lumière du ciel. Ce n'est pas assez que d'avoir pour soi l'intelligence et même d'avoir raison en ces matières, ce n'est

même pas assez que d'avoir une ame courageuse et héroïque contre le mal : il faut encore, pour l'emporter sans contrôle, avoir une ame morale, enflammée par le feu des sphères supérieures. Les économistes se préoccupent du bien-être de leurs semblables, ils ne voient pas autre chose. Ils déclarent eux-mêmes borner leurs recherches aux choses immédiatement pratiques, humaines. Dans le mal ils ne voient qu'un fait, dans la cause du mal qu'un autre fait, rien que des événemens de la vie sociale, des accidens malheureux, des chutes imprévues, mais guérissables. Quelle cause pourrait déranger, s'il vous plaît, l'éternelle loi de l'offre et de la demande, l'équilibre entre la production et la consommation, si ce n'est un accident survenu dans l'industrie, une péripétie financière, etc.? Si vous objectez : Mais le vice, mais la débauche, mais les mauvais penchans non combattus, mais l'enseignement du mal? vous pouvez vous attendre à l'invariable réponse exprimée sous mille formes diverses, mais que nous traduisons ici dans toute sa nudité : Ah! oui, l'absence d'enseignement primaire. Pour ne pas faire le mal, dans notre temps, il paraît qu'il suffit du talisman des vingt-quatre lettres de l'alphabet.

Et dans la philosophie! Ah! là enfin nous trouverons quelque reflet de l'ancien génie de l'idéalisme? Détrompez-vous. Ceux-là même qui sentent le plus vivement la nécessité de ses principes les voilent autant qu'ils peuvent, les revêtent d'un costume de leur temps, et s'efforcent autant qu'il est en eux d'atténuer leur splendeur. Ils s'efforcent de faire de leur philosophie un véritable anthropomorphisme. Alors même qu'ils combattent les doctrines matérialistes, leurs dieux et leurs principes ont je ne sais quelle forme corporelle, humaine, périssable. C'est Apollon descendu parmi les bergers, implorant leur hospitalité que les bergers ont beaucoup de peine à lui accorder, alors même qu'ils connaissent la nature divine du céleste exilé; on dirait, en vérité, que ce sont les choses idéales qui ont besoin de la terre, et qui envient la supériorité des choses d'ici-bas. Les philosophes réputés les plus avancés, les humanitaires, les socialistes, les utilitaires, les hégéliens, ont tous affirmé ce principe, l'ont poussé jusqu'à ses dernières conséquences. La notion philosophique de l'humanité domine exclusivement chez eux, et même dans ces dernières années ils n'ont plus pris la peine de faire découler leurs systèmes d'un principe métaphysique, comme le firent jadis leurs ancêtres Spinoza et Hegel, qui tirèrent tout leur échafaudage d'abstractions des notions de la substance et de l'être. Dans ces derniers temps, l'homme s'est nettement, résolûment posé en face de l'univers comme étant son roi et son maître, comme étant le principe et la source, le dernier asile et la tombe de toutes les choses visibles. Lorsque ses projets sont déjoués, il s'emporte et blasphème contre le mauvais génie inconnu qui l'arrête. Il n'accuse plus même Dieu, il s'attaque à une

puissance inconnue qu'il appelle fatalité. Sa liberté est pour lui toute-puissance, le dégrossissement qu'il opère sur lui-même à l'aide de sa volonté s'appelle perfectibilité. M. Proudhon, il faut bien le dire, est le dernier résultat, la dernière conséquence de ce principe humain. Il est l'extrême représentant des idées qui ont cours depuis un siècle. En lui viennent s'éteindre les pâles et complaisantes croyances du déisme et du théisme, les velléités sentimentales du vicaire savoyard et du culte de l'Être suprême, pour laisser le champ libre à la théorie des droits de l'homme et au culte de la raison. C'est dans ses livres que ce principe humain se montre entièrement dégagé d'entraves; le *Contrat social*, les théories constitutionnelles, les obligations légalement consenties, toutes les barrières sociales, tous les freins de la loi, tous les tressaillemens de la conscience, tous les mouvemens religieux de l'ame et l'entraînement des passions aussi, et le culte du beau, et les frêles liens de la sentimentalité elle-même, tout cela a été par lui brisé, nié, étouffé. Dans sa philosophie, Dieu et l'homme ne peuvent coexister ensemble; ils sont deux puissances étrangères et inconnues l'une à l'autre. L'humanité porte en elle-même sa loi, son être et sa vie; aucunes règles, excepté celles qui résultent de l'universelle règle de doit et avoir. M. Proudhon est la dernière conséquence de ce principe, comme De Maistre est la dernière conséquence du principe opposé.

Si de la philosophie nous passons à la science, remonterons-nous avec elle vers des sphères supérieures? Nullement. La science, de notre temps, est entièrement pratique et utile, c'est-à-dire qu'elle se préoccupe avant tout des services qu'elle peut rendre. La vieille locution dont usaient les savans d'autrefois, les intérêts de la science, est une locution qui n'a plus de sens. La science n'a plus d'intérêts propres; c'est elle qui sert les intérêts. Les découvertes de la science moderne ne sont plus des découvertes dans l'ordre intellectuel, mais des découvertes dans le domaine des faits. Elle se vend, elle se loue à toutes les industries. Pour être acceptée, elle doit être indispensable à la vie, servir aux nécessités et aux agrémens de la société, elle doit pouvoir être appliquée. Si elle ne sert pas à l'homme, elle est encore dans le cas du Dieu de M. Proudhon; on n'en nie pas l'existence, mais on en nie l'importance. Les mathématiques et les sciences traitant des lois du monde ont cessé d'être en faveur dans notre temps. La chimie, au contraire, la science de l'analyse, de la décomposition, la science au moyen de laquelle l'homme dissout les élémens des corps afin de créer des corps artificiels, une nature artificielle, pour servir à ses nécessités et à son luxe, n'a pas cessé de s'accroître et occupe aujourd'hui un rang incontesté. La mécanique aussi a créé je ne sais combien de métiers, et chaque jour de nouvelles poulies, de nouveaux

rouages viennent augmenter le nombre des organes de ces corps inanimés qui travaillent à la place de l'homme et au profit de l'homme.

Chaque siècle a une idée morale dominante. Quelle est l'idée morale en faveur dans notre temps? L'idée, ou pour parler plus correctement le désir dominant de notre époque, c'est le désir du bonheur. Il nous obsède tous, il absorbe toutes nos pensées, c'est le but vers lequel se tournent toute notre activité, nos ambitions et nos élans. Autrefois les hommes s'égorgeaient pour leur religion; aujourd'hui, sur toute la surface de l'Europe, ils luttent pour s'arracher mutuellement le bonheur. Autrefois ils mouraient pour leur patrie, aujourd'hui ils meurent volontiers pour la conservation de leurs jouissances et la conquête de leurs plaisirs. Venise et la Hongrie ne sont que des exceptions à cette règle générale. Les principes démocratiques, que les hommes de notre temps invoquent hypocritement, leur sont fort indifférens et ne sont que des masques sous lesquels ils cachent leur amour effréné, leur rage insensée du bonheur. Cela est si vrai, que le sens du mot égalité a complétement changé, et que, dans la langue de la presque universalité des humains, soit qu'ils combattent contre, soit qu'ils combattent pour, égalité signifie satisfaction égale des besoins. Demandez à ce publiciste, qui chaque matin réclame l'égalité, ce qu'il prétend exiger de la société. Demandez à cet ouvrier ce qu'il veut dire lorsque, d'un air mystique, il laisse tomber devant vous ces mots : L'égalité est encore bien loin! Demandez à ce bourgeois ce qu'il redoute lorsqu'il vous déclare que l'égalité est impossible. Au XVIe siècle, il y avait des savans qui se volaient mutuellement des manuscrits et commettaient une foule de délits en l'honneur de la science; aujourd'hui, des turpitudes sans nombre se commettent sous l'invocation du mot bonheur. Ce désir a envahi maintenant toutes les classes de la société; c'est une course au clocher haletante, fiévreuse, pleine de périls, fertile en émotions et surtout sans fin précise, ce qui en double le charme. Or, le désir du bonheur est le fond primitif de la nature humaine; c'est le premier élan de l'homme, c'est son dernier regret, c'est l'élément principal des passions, c'est en un mot ce qu'il y a de plus terrestre, c'est ce que les anciens théologiens flétrissaient sous le nom de concupiscence, c'est ce que le christianisme a combattu, ce que la sagesse de tous les temps a flétri, ce que les lois retiennent, modèrent et punissent comme étant l'élément le plus dissolvant des nations, c'est le désir dominant à la naissance et à la mort des sociétés, à Otahiti et dans la Rome impériale.

Maintenant, quel est l'objet de l'activité de notre temps? L'industrie. Elle est entrée partout, elle a annoncé nettement son avénement, elle est aujourd'hui la reine de la société. Tout indique qu'elle va dominer

long-temps et prendre définitivement le gouvernement du monde. L'industrie affirme déjà sa toute-puissance en laissant partout sur son passage des milliers d'usines. Elle a ses palais, ses villas, presque ses temples. Ce ne sont donc plus comme autrefois les choses morales qui sont le sujet et l'objet de l'activité de l'homme.

Et en littérature, qu'est-ce qui domine? La poésie? Nullement. Le théâtre? Il est aux abois. Les belles-lettres proprement dites? Elles ne sont plus possibles au milieu des constantes préoccupations qui nous assiégent, des dangers qui nous menacent, des éventualités qui troublent et inquiètent l'esprit. Elles ne sont plus et ne peuvent guère être autre chose aujourd'hui qu'un délassement de dilettanti. La peinture des mœurs modernes elle-même n'est plus possible au milieu d'une époque sans stabilité, où les nuances infinies, les variétés des caractères, les gradations des sentimens de l'ame s'effacent de jour en jour, où les faits dominent dans toute leur brutalité, et où la nature humaine démocratisée a passé le niveau sur elle-même, sur ses élans et sur ses désirs. La vraie littérature de notre temps, c'est la littérature de chaque matin, cette littérature de journalistes, de pamphlétaires; ce sont les discours de tribune, les premiers-Paris, c'est cette littérature qui traite des intérêts quotidiens, des passions et des inventions du temps. C'est là une littérature tout utile, tout actuelle, tout humaine, sans aucun reflet d'idéal, sans aucun élan, sans aucune délicatesse morale. Si nous considérons maintenant ceux qui représentent la littérature, que trouverons-nous? Chez les meilleurs, rien que l'orgueil humain poussé jusqu'à la folie, l'adoration complète de leurs œuvres, de leurs actes et de leurs idées, tout ce que la vanité a d'hypocrisie, de détours rusés, d'impuretés intérieures. Cette adoration de soi-même a remplacé dans notre temps l'antique respect de soi-même, la dignité que l'homme doit faire resplendir autour de lui, le soin scrupuleux dont il doit entourer sa conscience. Aucune idée morale, d'ailleurs, ne réunit et n'enlace dans les liens de la fraternité intellectuelle ces indomptables individualités. Il n'y a plus d'écoles, c'est-à-dire plus de réunions d'hommes disciples soumis et serviteurs d'une idée morale qui les domine tous et dont ils sont les interprètes. Dans tous les temps en effet les artistes et les poètes se sont considérés simplement comme les interprètes de l'idéal; ils avaient reçu simplement la mission d'expliquer les mystères célestes dans le langage des hommes. Aujourd'hui, c'est le poète ou l'artiste qui se vante d'être le créateur et le maître de l'idéal. Jamais la glorification de soi-même, jamais l'individualité sauvage n'a été poussée plus loin.

J'ai montré la prépondérance du principe humain dans la pensée du siècle, dans l'activité sociale, dans la vie et dans les mœurs de notre

époque. Maintenant, quels enseignemens tirerons-nous de cet examen, quelle conclusion?

Nous avons été amenés à faire sur nous-mêmes plus d'un retour amer, nous avons perdu plus d'une illusion. Chaque pas que nous faisons est un désenchantement, chaque parole que nous prononçons exprime un regret; mais je crains que nous ne léguions aux générations qui nous suivront des enseignemens encore plus terribles. Les derniers voiles tomberont, les dernières illusions seront déchirées, et peut-être que d'ici à un siècle les hommes assisteront à un spectacle dont les annales du monde n'offrent pas d'exemple. Expliquons-nous.

De quelque manière que tournent les événemens, il est impossible qu'il n'arrive pas, pour les générations futures, un moment où elles désavoueront les principes et les croyances qui, jusqu'à présent, ont fait la vie et la force de l'humanité. Nous voulons, pour un instant, raisonner en sceptique : peut-être ce seront la croyance en l'humanité, la foi dans le principe humain qui périront; peut-être ce sera la croyance aux choses divines. De toutes façons, il en sortira une terrible expérience, car supposez un peu que le principe humain, au bout d'un certain laps de temps, ait passé dans les faits de telle façon qu'il soit mêlé à la vie sociale et qu'il en soit le fonds même, supposez qu'il soit reconnu comme une vérité incontestable. Voyez-vous alors le spectacle que présentera le monde! Quel progrès! comme on dit aujourd'hui, ou, pour mieux nous exprimer, quel soudain changement! L'humanité revenue de ses erreurs premières, reconnaissant enfin sa puissance, sa divinité, se saluant elle-même, se proclamant reine du monde, faisant amende honorable au pied de ses autels, se demandant pardon à elle-même d'avoir si long-temps méconnu son essence, rougissant de son existence passée comme d'un mauvais rêve : quel réveil subit! quel mépris alors pour les traditions, la sagesse, les religions des temps écoulés! Tout cela s'éloigne et flotte comme un nuage qui obscurcissait le soleil et fuit rapidement vers la région des vapeurs. C'est un désillusionnement complet, mais enfin c'est le désillusionnement d'un enfant qui voit tomber sa candeur première et qui renonce sans regret à toutes les naïves croyances qui ne l'ont pas préservé et qui l'ont trahi. Dans ce cas, l'homme abandonnerait complétement les choses idéales; mais, comme enfin ce serait l'abandon de l'illusion pour la vérité, ce spectacle n'offre rien de comparable à celui qui se présenterait dans notre seconde hypothèse.

Au contraire, s'il arrive un moment où l'homme, lassé de combattre et d'aller d'abîmes en abîmes, s'aperçoit qu'il s'est trompé; s'il voit clairement qu'il est un être créé, que ses prétendus droits pourraient être inscrits sur une feuille d'arbre et que toute la surface de

la terre ne suffirait pas pour inscrire ses devoirs; s'il reconnaît que le principe humain n'est qu'un mensonge, que l'idéal est la seule chose éternelle et qui ne change pas; si cette liberté dont il est si fier n'est pour lui qu'une obligation, qu'une faculté dont l'usage entraîne une responsabilité terrible; si ce mot d'égalité qu'il prononce avec tant d'orgueil n'est plus pour lui que l'égalité de la faiblesse, de la soumission aux lois éternelles qu'il partage avec tous ses frères; si le mot de fraternité ne signifie plus que solidarité dans la souffrance, s'il n'est pas le roi de la terre, mais son tenancier, et si par hasard il se sent, à un degré plus ou moins éloigné, responsable de tous les faits qui s'y accomplissent, alors il aura fait certainement l'expérience la plus grande qu'il puisse faire, celle de savoir si décidément il est homme ou Dieu. Supposez par l'imagination le jour où il reviendra à son ancienne et véritable nature. Ah! quel dépit d'une immense duperie chez tous les fous de la terre, et chez tous les sages quels actes de contrition, quel repentir!

Vous vous rappelez la vieille histoire des Titans. Ils n'étaient que les fils de la terre, un monstrueux mélange de force, de folie et d'audace; ils voulurent détrôner les dieux. Il y avait parmi eux Briarée aux cent bras, aussi puissant à lui seul que toutes les machines des usines des deux continens; il y avait Encelade, qui respirait le feu, aussi terrible dans ses mouvemens que le droit d'insurrection lui-même; il y avait Typhon, dont la tête touchait au ciel, aussi amoureux de son *moi* et maudissant les dieux avec autant d'audace que M. Proudhon. Ce fut, racontent les poètes anciens, une mêlée terrible. Pendant plusieurs jours, les dieux semblèrent reculer; les cris de triomphe retentissaient déjà dans le camp des géans; par le feu et la fumée du combat, ils étaient parvenus à obscurcir le ciel et à le dérober à la vue des hommes, — lorsque tout à coup les ténèbres deviennent plus épaisses, le tonnerre gronde, les géans tombent foudroyés, et l'éternelle lumière qu'ils avaient obscurcie brille comme auparavant!

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1849.

Nous avons toujours voulu et toujours défendu l'expédition d'Italie. Nous nous réjouissons donc toutes les fois que nous la voyons justifier éloquemment à la tribune, comme l'ont fait M. de Tocqueville et M. de Falloux. Nous croyons même avec M. de Falloux que cette expédition n'a eu qu'un tort : elle s'est faite trop tard; il fallait la faire dès le 20 décembre, quand le gouvernement de la présidence a été installé. Il fallait achever la pensée qu'avait eue le général Cavaignac, et qu'il avait laissée incomplète. Ce coup porté à la démagogie eût prévenu les malheurs dont elle a affligé l'Italie; elle eût prévenu la guerre désastreuse qu'a soutenue le Piémont. Allié à la France, pour intervenir à Rome et pour rétablir l'autorité pontificale, il eût, dans cette guerre faite à la démagogie, trouvé la force de faire plus tard la guerre à l'Autriche et de la faire au moment favorable. La cause de l'indépendance italienne n'eût pas péri à Novarre.

Nous ne prononçons qu'avec une douloureuse émotion le nom de Charles-Albert. Tout nous émeut dans la destinée de ce prince, sa foi en la cause italienne, son épée tirée deux fois pour cette cause avec des sentimens divers et toujours généreux : la première fois, avec un enthousiasme que récompensèrent des commencemens de victoire; la seconde, avec un désespoir héroïque et comme pour savoir si tous ces héros de cafés et de clubs qui le poussaient sur le champ de bataille oseraient l'y suivre. Cette abdication qui dégage l'avenir de sa patrie, cette retraite et cet exil qui le séparent du monde, cette mort enfin qui lui vient de la plaie qu'il portait en son ame depuis la défaite de son pays, cette mélancolie patriotique, si conforme à la fortune de l'Italie et à cette idée de l'indépendance qui est le chagrin des générations qui l'espèrent et le désastre des générations qui la tentent, tout cela nous inspire pour Charles-Albert une pitié pleine de vénération. Ah! puissent les cendres du glorieux vaincu de Novarre être ramenées d'Oporto dans son pays natal, afin que, pour tous ceux qui feront le pèlerinage d'Italie et qui voudront, après les tableaux et

les statues, après les monumens et les paysages, voir en Italie des Italiens, il y ait au moins ce tombeau qu'ils puissent aller visiter.

Pourquoi la France, en 1848, ne s'est-elle pas unie au Piémont pour délivrer l'Italie? Pourquoi la république du gouvernement provisoire n'a-t-elle pas fait, pour l'indépendance de l'Italie, cette croisade qu'elle reproche à ses adversaires de ne point faire? Pourquoi! M. de Falloux a révélé la grande raison qui a retenu les hommes d'état du gouvernement provisoire : ils n'ont pas voulu s'allier à un roi! Ils ont fait de la politique républicaine, eux qui reprochaient à la monarchie de faire de la politique dynastique; ils ont fait de la politique de secte après avoir blâmé la politique de famille.

Ici, M. de Falloux, avec une hauteur et une justesse d'idées remarquables, a montré comment il y avait pour la France, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, une politique traditionnelle que tout le monde est tenu de suivre, à moins d'avoir la prétention de changer la nature des choses, une politique que les changemens de gouvernement ne peuvent pas changer, une politique enfin qui n'est que l'effet des causes qui ont créé ce qu'on appelle la société et la nationalité françaises. Qui donc peut croire que la société et la nation françaises soient nées du hasard, ou qu'elles dépendent des formes éternellement variables du gouvernement? Non. Que la France soit une république ou une monarchie, elle n'en doit pas moins avoir le même ordre civil, c'est-à-dire le même respect pour la famille et la propriété. Que la France soit une république ou une monarchie, la nation française a les mêmes intérêts au dehors; elle a le même intérêt à l'indépendance intégrale ou partielle de l'Italie, elle a le même intérêt à n'avoir pas à la fois pour ennemies l'Espagne au sud et l'Allemagne au nord; elle a le même intérêt à l'indépendance de la Suisse, et, quand nous parlons de l'indépendance de la Suisse, nous entendons que la Suisse ne doit pas être autrichienne ou russe ou anglaise, mais nous entendons aussi que la Suisse ne doit pas être soumise à la démagogie, car la démagogie est une puissance qui vise au despotisme universel et qui nie plus insolemment qu'aucun monarque l'indépendance des frontières nationales. La démagogie ne respecte pas plus la nationalité que la propriété. Les intérêts politiques que la France a en Italie, en Suisse, en Allemagne, sont des intérêts permanens, et qui doivent durer ce que durera la nationalité française, dont ils sont la condition. C'est la vigilance sur ces intérêts fondamentaux qui constitue la politique française; c'est ce qui en fait une politique indépendante des formes du gouvernement.

Nous remercions M. de Falloux d'avoir si bien mis en lumière ce que nous appelons les nécessités de la politique française au dedans et au dehors. Cela fait ressortir d'autant mieux l'instabilité des institutions et les dangers de cette instabilité, puisqu'il suffit d'un caprice du suffrage universel pour porter au dedans et au dehors une grave atteinte à cette politique dont dépend le maintien de la société et de la nationalité françaises.

L'indépendance de la papauté est un de ces intérêts permanens de la France, et, dans l'état actuel de l'Europe, comment assurer l'indépendance de la papauté, si ce n'est en conservant au pape la principauté temporelle que les siècles lui ont faite? La séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel à Rome est un rêve et un vieux rêve, déjà éprouvé et condamné par l'histoire. A Byzance, le pouvoir temporel était séparé du pouvoir spirituel; à côté de

l'empereur, il y avait le patriarche : qu'était le patriarche de Constantinople sous les empereurs byzantins? A Saint-Pétersbourg, le pouvoir temporel est séparé du pouvoir spirituel; à côté du czar, il y a le saint synode : qu'est-ce que le saint synode, sinon un des bureaux de l'administration impériale? L'église catholique n'est indépendante, dans tous les pays catholiques, que parce que le pape lui-même, à titre de prince temporel, est indépendant. Oter le pouvoir temporel au pape, c'est le donner à quelqu'un, et ce quelqu'un devient aussitôt le maître du pape. Mettez le pape à Avignon, il devient le serviteur des rois de France; mettez-le à Jérusalem, il est le serviteur du sultan. A Rome, si Rome est une république, il est le serviteur de M. Mazzini : il n'est libre que s'il est roi. Cette idée d'avoir à Rome un pouvoir temporel qui ne soit point la papauté est renouvelée des plus mauvais jours de l'histoire ecclésiastique. Au xe siècle, quand la féodalité s'établissait partout en Europe, elle voulut aussi s'établir à Rome, comme de nos jours la démagogie a essayé aussi de s'établir en Europe et à Rome. C'est le temps de la fameuse Marozie, et avant elle de Théodora, sa mère, que l'historien Luitprand appelle *senatrix Romanorum*, et qui, dit-il, gouvernait Rome très virilement : *Romæ monarchiam non inviriliter obtinebat*. Alors les papes étaient les serviteurs et les victimes de ces femmes hardies ou des tyrans féodaux qui s'emparaient de Rome et qui entendaient à leur manière la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Cette séparation est donc représentée dans l'histoire, au xe siècle, par Marozie, que l'historien Luitprand traite de courtisane, et, au xixe siècle, par M. Mazzini, que M. Lesseps traite de Néron. Nous consentons à en rabattre beaucoup des dires de l'historien et du diplomate; mais, assurément, il n'y a rien là dont l'église catholique doive souhaiter le rétablissement. C'est à M. Arnaud de l'Ariége que nous adressons ces souvenirs de l'histoire ecclésiastique, parce que M. Arnaud de l'Ariége est catholique. Nous nous garderions bien de les adresser à tout autre membre de la montagne; il nous traiterait de pédant ou de jésuite, témoin M. Frichon, qui a trouvé un moyen de discréditer Rome, c'est de l'appeler la capitale des jésuites. Rome ne se relèvera pas du coup que lui a porté M. Frichon.

Le discours de M. Arnaud de l'Ariége est fort consciencieux, mais il est étrange. M. Arnaud a, sans le savoir, deux religions qu'il veut accorder ensemble. Catholique, il croit que le pape est le successeur et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre; démocrate, il croit à la souveraineté du peuple et à l'infaillibilité du suffrage universel. Le plus grand reproche qu'il fait au gouvernement, c'est d'avoir détruit à Rome la souveraineté du peuple en rétablissant la papauté. Est-ce que par hasard il est possible à Rome de faire subsister à côté l'une de l'autre la souveraineté du peuple et la papauté? Dans le gouvernement pontifical, le souverain, c'est Dieu représenté par le pape; dans les gouvernemens fondés sur le principe de la souveraineté populaire, le souverain, c'est le nombre. Entre ces deux droits, il n'y a pas à Rome de transaction possible.

Aux yeux de M. Arnaud de l'Ariége, ce n'est pas seulement une mauvaise politique que d'avoir détruit la souveraineté du peuple à Rome, c'est une impiété. Pour lui, en effet, la souveraineté du peuple est un dogme religieux; aussi, se faisant volontiers l'inquisiteur de cette foi nouvelle, il demande à ses collègues s'ils croient en la souveraineté du peuple. Il interpelle particulière-

ment M. de Montalembert, et nous avons vu le moment où M. Arnaud de l'Ariége allait dresser le formulaire de sa religion et le faire signer à M. de Montalembert. M. de Montalembert s'en est tiré fort spirituellement; mais la question du formulaire démocratique n'en a pas moins été posée, et nous demandons à dire quelque chose sur ce nouveau serment du *test* que M. Arnaud de l'Ariége serait tenté de faire prêter à ses collègues.

Sous la restauration, la légitimité était le principe du gouvernement. Louis XVIII et Charles X étaient rois par la grace de Dieu. Cela n'empêchait pas qu'on ne discutât le principe de la légitimité et qu'on ne le mît en doute. La controverse sur ce point était grave et modérée, mais elle était libre; aujourd'hui, la souveraineté du peuple est le principe du gouvernement, mais ce principe peut aussi être discuté, pourvu qu'il le soit avec gravité, pourvu qu'on s'adresse à la raison publique et non aux passions populaires. Quant à nous, vieux libéraux, nous avons toujours cru que la souveraineté absolue et complète n'était nulle part sur la terre. Qui a droit, en effet, d'être souverain, si ce n'est celui qui a toujours raison, qui est toujours juste et toujours vrai? Or, qui donc ici-bas a toujours la raison, la justice et la vérité? Sont-ce les rois par la grace de Dieu? Est-ce le peuple? Assurément non. La royauté et le suffrage universel, qui sont, l'une l'expression visible du droit divin, et l'autre l'expression de la souveraineté populaire, ne sont que des formes inventées par l'homme pour trouver cette raison, cette justice et cette vérité, qui sont ses seules maîtresses légitimes sur la terre, parce qu'elles sont elles-mêmes l'image du maître et du père que nous avons dans les cieux. La royauté et le suffrage universel ne rencontrent pas toujours la raison, la justice et la vérité; mais ils les rencontrent quelquefois. Il en est de même des autres formes de gouvernement, l'aristocratie, l'oligarchie et même la démocratie censitaire. Elles ne sont ni toujours bonnes, ni toujours mauvaises. La meilleure forme de gouvernement n'est donc pas celle qui a la prétention de procéder d'un principe absolu, soit la souveraineté populaire, soit la légitimité. La meilleure forme de gouvernement est celle qui offre le plus de chances de rencontrer souvent ce qui est juste et ce qui est raisonnable, celle où les erreurs sont difficiles à commettre et où les moyens de réparer les erreurs commises sont fréquens et faciles. Ces conditions-là se trouvent-elles dans le suffrage universel? Les erreurs y sont-elles aisées? Les repentirs y sont-ils commodes et prompts? La volonté qu'il manifeste a-t-elle chance d'être ordinairement raisonnable et juste? Voilà des questions qui s'adressaient à la monarchie absolue, et qui peuvent aussi s'adresser sans impiété au suffrage universel.

Avec cette prétention de faire de la souveraineté du peuple un dogme religieux, l'assemblée législative risquait de se transformer en concile, comme l'a spirituellement remarqué M. de Tocqueville. M. de Tocqueville a donc fort bien fait de rendre à la question romaine sa véritable signification. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si, en fesant l'expédition italienne, le gouvernement français a fait un acte d'hérésie démocratique; il s'agit de savoir si nous pouvions laisser régler sans nous le destin de l'Italie; il s'agit de savoir si, à Rome, c'est contre les Romains que nous avons combattu: voilà les deux points qui se rapportent au passé, et que M. de Tocqueville a traités avec une grande supériorité de raison : il s'agit pour l'avenir de savoir quelles institutions auront les États Ro-

mains. C'est sur ce point que les négociations sont engagées en ce moment, et c'est sur ce point que le ministre des affaires étrangères a demandé à se taire; mais il a déclaré en même temps que, quelque chose qui arrivât, la France ne pouvait pas laisser aboutir son expédition d'Italie à une restauration aveugle et implacable.

Il y a là plus qu'un discours, il y a un acte, et c'est ainsi que, dans un gouvernement parlementaire, doit agir par la parole un ministre des affaires étrangères. Il ne peut pas toujours éviter une discussion inopportune; mais alors, changeant pour ainsi dire le mal en remède, il se sert de la tribune pour influer sur les négociations qui sont engagées; il donne à ses paroles l'autorité de l'assentiment public.

Quant à nous, ce qui nous a encouragés dans le goût que nous avons toujours eu pour l'expédition romaine, c'est que nous voyions que cette expédition était conforme à tous les précédens de la politique française en Italie, à ceux de 1832 comme à ceux de 1847, aux idées de M. Périer comme à celles de M. Guizot; et ce qui nous confirme aussi dans l'opinion que la France doit, à Rome, appuyer la cause des institutions libérales, après avoir renversé la démagogie, c'est que cet appui est conforme aussi à toute la politique française en Italie, à celle de 1832 comme à celle de 1847. « La présence de nos soldats en Italie, disait M. Périer le 7 mars 1831, aura pour effet, nous n'en pouvons douter, de contribuer à garantir de toute collision une partie de l'Europe, en affermissant le saint-siége, en procurant aux populations italiennes des avantages réels et certains, et en mettant un terme à des interventions périodiques, fatigantes pour les puissances qui les exercent, et qui pourraient être un sujet continuel d'inquiétudes pour le repos de l'Europe. » En 1839, après l'évacuation d'Ancône, M. Guizot regrettait que les soldats français ne fussent plus en Italie pour soutenir et pour contenir le libéralisme italien, et il le regrettait d'autant plus vivement, que c'était M. Molé qui avait ordonné l'évacuation d'Ancône. « Savez-vous, disait-il le 14 janvier 1839, quel était le résultat de la présence de nos soldats? C'est que dans toute l'Italie les esprits sensés, éclairés, les bons esprits, avaient une satisfaction et une espérance; les mauvais esprits, les esprits désordonnés, se sentaient contenus, contenus non pas par une force absolument ennemie, mais par la même force qui donnait satisfaction et espérance aux bons esprits. » Nous nous hâtons de dire qu'en 1847 M. Guizot, président du conseil, s'exprimait de la même manière. Voici ce que nous trouvons dans une lettre à M. Rossi, lettre que M. Guizot lut lui-même à la chambre des pairs le 12 janvier 1848. Ces lignes semblent écrites pour la situation d'aujourd'hui. « Nous voulons soutenir et seconder le pape dans l'accomplissement des réformes qu'il a entreprises. Quels sont les obstacles, les dangers qu'il rencontre? Le danger stationnaire et le danger révolutionnaire. Il y a chez lui et en Europe des gens qui veulent qu'il ne fasse rien, qu'il laisse toutes choses absolument comme elles sont. Il y a, chez lui et en Europe, des gens qui veulent qu'il bouleverse tout, qu'il remette toutes choses en question, au risque de se mettre en question lui-même, comme le souhaitent au fond ceux qui le poussent dans ce sens. Nous voulons, nous, aider le pape à se défendre, et, au besoin, le défendre nous-mêmes de ce double danger... Si la folie du parti stationnaire ou celle du parti révolutionnaire, ou toutes les deux ensemble,

amenaient une intervention étrangère, voici ce que dès aujourd'hui (27 septembre 1847) je puis vous dire : Ne laissez au pape aucun doute qu'en pareil cas nous le soutiendrions efficacement, lui, son gouvernement et sa souveraineté, son indépendance, sa dignité. » En parlant ainsi en 1847, M. Guizot écrivait par avance l'histoire de notre intervention de 1849. Il en marquait également le but, c'est-à-dire des réformes libérales également opposées à l'esprit stationnaire et à l'esprit révolutionnaire.

Ces réformes ont déjà été entreprises en 1831, et il est curieux d'examiner les édits que le pape Grégoire XVI fit au commencement de son pontificat. Nous les avons sous les yeux, non pas que nous voulions les prendre pour le maximum des libertés romaines, mais nous les prenons volontiers pour minimum, et nous ne concevrions pas qu'on pût, en 1849, accorder aux Romains moins qu'on ne leur accordait en 1831.

Ces édits n'émanaient pas seulement de l'autorité pontificale; ils émanaient des conseils de l'Europe. Une conférence des ministres des puissances catholiques réunis à Rome avait indiqué dans un memorandum resté célèbre, le memorandum du 21 mai 1831, les réformes que l'Europe demandait à la papauté en faveur des populations romaines. Les principes qui paraissaient devoir servir de base aux réformes du gouvernement pontifical étaient : 1° l'admissibilité générale des laïques aux fonctions administratives et judiciaires; 2° des conseils municipaux électifs; 3° un conseil central, composé de députés nommés par les conseils provinciaux et destiné surtout à surveiller l'administration financière de l'état; à côté de ce conseil central, un conseil d'état.

Le premier édit de Grégoire XVI, celui du 1er juin 1831, répondait au premier principe posé par la conférence de Rome, l'admission des laïques à tous les emplois. C'était l'édit relatif à l'administration des quatre légations. Il instituait des juntes de gouvernement composées de quatre membres, tous laïques et ayant voix délibérative. C'était une véritable révolution à Rome qu'un pareil édit; aussi le cardinal Bernetti, premier secrétaire d'état, dont l'influence avait fait rendre cet édit et les suivans, y gagna auprès de ses collègues le nom de Lafayette du saint-siége. Cette dénomination, qui peut faire sourire, avait pourtant quelque chose de juste. Le cardinal Bernetti avait vraiment fait une révolution à Rome en admettant les laïques au partage du pouvoir avec les ecclésiastiques. Quand le pouvoir passe des mains d'une classe dans une autre, c'est là en effet une révolution. Les cardinaux ennemis du cardinal Bernetti n'avaient donc pas tort de voir que l'admission des laïques était une révolution. Ils avaient tort seulement de ne pas voir que c'était une révolution inévitable que celle que demandait l'Europe et que favorisait l'Autriche elle-même. Ce qui était inévitable en 1831 l'est-il moins en 1849? Le pape Pie IX peut-il faire moins que n'avait fait Grégoire XVI?

L'édit du 5 juillet 1831 sur l'organisation communale et provinciale consacrait d'une manière plus décisive encore l'admission des laïques, et les faisait entrer en plus grand nombre dans l'administration publique. Des conseils municipaux de quarante-huit, trente-six et vingt-quatre membres étaient établis dans les villes de dix mille, quatre mille et mille habitans. Les villes et villages d'une population inférieure avaient un conseil de neuf membres. La première nomination des conseillers devait être faite dans chaque province par le légat et

confirmée par le secrétaire d'état. A l'avenir, au fur et mesure des lacunes, le conseil devait nommer lui-même les remplaçans. Ainsi, point de principe électif dans la composition des conseils communaux, et sous ce rapport dérogation aux principes énoncés par le memorandum. Le memorandum du 21 mai demandait une organisation municipale, produit d'élections sérieuses; mais le mot d'élection faisait peur au saint-siége en 1831. Ce mot ferait-il encore peur en 1849? Nous verrions avec peine cette timidité. L'admission des laïques que la papauté ne peut pas refuser, voilà la grande et décisive concession; mais l'admission des laïques sans l'élection risque, dans les États Romains, de ressembler à un népotisme multiplié et morcelé. C'est le droit de favoriser en dehors de l'église. L'élection fait de l'admission des laïques une institution et un gouvernement.

De la commune passons à la province, et voyons quelle organisation l'édit du 5 juillet 1831 donnait à la province.

Dans chaque chef-lieu, auprès du délégat et sous sa présidence, se réunit, à des époques indéterminées, un conseil provincial. Il se compose de membres choisis dans chaque district de la province au prorata d'un député pour vingt mille habitans. Là où la population est moindre de vingt mille habitans, un député n'en est pas moins choisi pour chaque district.

Les conseillers provinciaux sont présentés par des électeurs choisis par les conseils municipaux. A cet effet chaque conseil municipal de première, deuxième, troisième ou quatrième classe, nomme quatre, trois, deux ou un électeur. Ceux-ci se réunissent au chef-lieu de district, sous la présidence du gouverneur. A la pluralité absolue des suffrages et au scrutin secret, ils y nomment des candidats, au nombre de trois, pour chaque conseiller à élire. Cette liste de présentation est envoyée à la secrétairerie d'état, qui la soumet au souverain.

La liste triple de présentation pour chaque place de conseiller doit comprendre deux propriétaires et un commerçant, ou un citoyen appartenant aux professions savantes.

Les conseils se renouvellent par tiers tous les deux ans. Leurs fonctions ne doivent donner lieu à aucun traitement ni indemnité. Le gouvernement peut les dissoudre, mais sous la condition de faire procéder immédiatement à une réélection. Ils délibèrent en commun et votent au scrutin secret. Leur réunion périodique dure quinze jours chaque année; des convocations extraordinaires peuvent avoir lieu par l'autorisation spéciale du gouvernement.

Après l'organisation provinciale devait venir l'organisation de l'administration centrale. Le memorandum de 1831 demandait qu'il y eût au centre du gouvernement une assemblée, un conseil, un corps quelconque, formé de membres pris dans les conseils provinciaux. Il voulait un conseil qui se réunît à Rome à côté du gouvernement; il voulait que les citoyens n'intervinssent pas seulement dans l'administration de la commune et de la province, mais dans l'administration de l'état. C'était là que l'admission des laïques devait avoir son principal effet; c'était là cette sécularisation relative qui devait être le caractère distinctif du nouveau gouvernement pontifical. La sécularisation absolue, c'était la république de M. Mazzini; la sécularisation relative, c'est le système que méditait M. Rossi dans les derniers jours de sa vie; c'est le

système qu'avait adopté le pape Pie IX en établissant la consulte. Le pape Grégoire XVI se refusa obstinément à l'introduction d'une consulte centrale, et bientôt même il laissa tomber les institutions communales et provinciales. Nous ne souhaitons pas à Pie IX ce triste moyen de salut. Revenir purement et simplement au gouvernement pontifical, abolir les précédens de 1831, et bien plus, abolir les précédens de son propre règne, est-ce là ce que veut, est-là ce peut Pie IX?

Pourquoi avons-nous insisté, comme nous venons de le faire, sur les édits de 1831, sur le libéralisme du memorandum du 21 mai, sur le rôle qu'eut la France à cette époque, sur le rôle qu'elle avait en 1847? On le comprend aisément. Nous ne nous défions pas des bonnes intentions du pape; mais nous nous défions de ceux qui chez lui et en Europe, comme le disait M. Guizot le 27 septembre 1847, veulent qu'il rétablisse toutes choses absolument comme elles étaient; nous nous défions du parti stationnaire, devenu le parti rétrograde. Nous voyons qu'à Rome et à Bologne on veut cette sécularisation relative qui est la voie de salut, et nous voyons au contraire qu'à Gaëte et à Rome il y a des gens qui veulent la cléricature absolue. La déclaration des cardinaux que le pape a envoyés à Rome ne nous rassure pas comme libéraux, et ne nous satisfait pas beaucoup comme Français. On parle en général des armées catholiques qui ont rendu au pape ses états. Ainsi l'éloge et la reconnaissance se partagent entre les Autrichiens, les Napolitains, les Espagnols et nous; franchement, nous pensions avoir droit à une mention spéciale.

Rien, pas même un peu d'hésitation dans la reconnaissance, ne nous fera regretter l'expédition de Rome. L'honneur et l'intérêt politique nous y obligeaient; mais en face des difficultés que nous entrevoyons dans l'appui que nous devons donner à la cause libérale, nous aimons à répéter la déclaration de M. de Tocqueville : la France ne peut pas laisser aboutir son expédition à une restauration aveugle et implacable.

Nous réunissons volontiers dans notre pensée Rome et Turin : Rome, où nous espérons que la liberté laïque pourra s'honorer par le respect qu'elle doit au souverain ecclésiastique; Turin, où l'Italie peut encore avoir une tribune, si cette tribune sait à la fois être ferme et modérée. Le Piémont a passé par de cruelles épreuves cette année; mais il n'y en a pas de plus décisive pour l'avenir de son gouvernement que celle où il entre en ce moment. Le parlement est assemblé, parlement dans lequel l'opposition, dit-on, a la majorité. Que veut donc cette opposition? Elle a déjà, avec de folles déclamations de liberté et de patriotisme, poussé à sa perte le plus généreux des rois et mis le pays à deux doigts de sa ruine. Veut-elle continuer la gageure? L'opposition piémontaise croit-elle par hasard n'avoir pas été vaincue à Novarre? C'est elle qui y a été le plus vaincue, car c'est elle qui a voulu une guerre impossible, une guerre qui chez les uns était l'effet obstiné d'un rêve patriotique, et qui chez les autres était une intrigue démagogique. On voulait arriver à la république à l'aide de la guerre. Rêves et intrigues, tout a échoué. La royauté seule a sauvé le pays, Charles-Albert par sa généreuse abdication, et le roi Victor-Emmanuel par sa fermeté intelligente. Il n'a pas désespéré de son pays; il n'a pas non plus, malgré les suggestions du parti rétrograde, cherché son salut dans la résurrection du despotisme. Il ne s'est pas fait Autrichien pour rester roi; il est resté

Piémontais, il est resté libéral et vrai fils de Charles-Albert. Il a convoqué un nouveau parlement, et il a franchement averti le pays de la gravité de la situation. « Nos libres institutions, disait-il dans sa proclamation du 4 juillet, ont des ennemis de plus d'un genre et peuvent périr de plus d'une manière; mais, quelle que soit la grandeur des périls, elles peuvent trouver une défense énergique et sûre dans la volonté et dans le bon sens du pays. Le pays a déjà témoigné de ces deux qualités dans le passé; il devra en témoigner encore dans l'avenir. Une volonté ferme et un grand sens pratique sont le caractère du peuple piémontais : l'occasion est venue d'en faire usage. » Ainsi, la question est posée nettement par le roi, et de même que Charles-Albert a voulu faire l'expérience de la guerre, le roi Victor-Emmanuel veut faire aussi l'expérience de la liberté. La guerre, on sait comme la démagogie l'a faite; la liberté, on verra dans le nouveau parlement comment l'opposition l'entend.

La liberté en Piémont n'a pas d'adversaires sur le trône ou dans le ministère; les adversaires de la liberté du Piémont sont à Milan ou plutôt à Novarre. Est-ce là que l'opposition veut de nouveau les aller chercher? Si elle y va, elle ramènera Radetzky à Turin, et alors ce ne sera plus une contribution de guerre que Radetzky exigera. Ce sera l'abolition de la constitution : il ôtera au Piémont sa liberté et son argent; il le laissera esclave et pauvre. Les démagogues sont d'étranges gens : ils aiment mieux leurs ennemis mortels que leurs adversaires modérés; ils aiment mieux avoir à Turin Radetzky que M. d'Azeglio.

Sont-ce les conseils désespérés de ces brouillons de la liberté et du patriotisme que suivra le parlement piémontais? Nous espérons que non. Il entendra la voix de son roi. « Un peuple fort, disait le roi dans son discours d'ouverture, se mûrit à l'école de l'adversité. Ses efforts pour sortir d'une position difficile lui enseignent à distinguer la réalité des illusions, lui apprennent la plus rare comme la plus difficile des vertus publiques, la persévérance. » Puis, parlant du traité avec l'Autriche, sur lequel le parlement aura à délibérer : « Je vous invite, messieurs, dit le roi, à apporter dans cette délibération la sagesse pratique qui est imposée par l'état présent de l'Italie et de l'Europe. Quand on s'est décidé à courir les chances de la fortune, il est honorable de savoir se soumettre avec courage à ses arrêts. » Nous suivrons avec intérêt les délibérations du parlement sur ce grave sujet, heureux, si le parlement piémontais répond aux vœux de son roi, de trouver en Europe et à notre porte un noble et rare spectacle, celui d'un vrai roi et d'un vrai peuple s'unissant pour sauver leur patrie.

A Berlin, un parlement s'ouvre aussi où la démagogie n'a plus de place, mais où le libéralisme allemand saura se faire entendre. En Allemagne aussi, le libéralisme a à réparer les fautes de la démagogie, c'est-à-dire de son plus implacable adversaire. Tel est en effet aujourd'hui le sort du libéralisme dans toute l'Europe. Après avoir risqué de succomber sous les coups de la démagogie, il doit tâcher de relever l'édifice de la société ébranlé par tant de coupables tentatives. Rendons-nous cette justice, que nulle part cette tâche laborieuse du libéralisme ne s'accomplit avec plus de fermeté et d'intelligence qu'en France.

Une des plaies les plus graves que la démagogie nous ait faites, c'est le désordre qu'elle a mis dans nos finances, c'est le déficit qu'elle a causé et que nous avons tant de peine à remplir. L'exposé du budget fait par M. Passy et

les lois d'impôt qu'il a présentées sont l'inévitable conséquence de la révolution de 1848. Cela ne conciliera donc pas beaucoup d'amis à cette révolution; mais qu'y faire? Une nouvelle révolution? Ce serait un nouveau déficit que nous ferions. Nous ne voulons pas aborder ici cette grave question de l'état de nos finances, et chercher quels sont les remèdes, et s'il en est d'autres que ceux que propose M. Passy. Nous dirons seulement que la simple, mais instructive leçon que nous devons tirer de la liquidation que nous faisons de la révolution de 1848, c'est qu'un peuple qui a le goût des révolutions n'a jamais de bonnes finances. Nous espérons, du reste, que ces graves questions seront traitées dans ce recueil par les hommes les plus expérimentés.

La plaie faite à nos finances sera lente et difficile à guérir : elle se guérira pourtant d'autant plus vite, que la trace des injustices et des violences de la démagogie s'effacera plus promptement. De ce côté, nous ne saurions trop louer l'esprit qui anime la majorité de l'assemblée législative, et féliciter cette majorité de son activité et de sa fermeté, et nous pouvons encore ajouter, grace à Dieu, de son union. Nous parlions, il y a quinze jours, de la réintégration de quelques magistrats suspendus par le gouvernement provisoire, et nous félicitions le ministère de cette initiative. Le cabinet avait en effet pressenti la pensée de la majorité. L'assemblée législative vient d'abolir purement et simplement le décret de M. Crémieux, et dès ce moment tous les magistrats frappés par ce décret peuvent remonter sur leur siége. L'assemblée législative a rendu aussi leur épée aux officiers-généraux qu'avait également frappés le gouvernement provisoire. On se souvient peut-être que le 16 avril 1848 le gouvernement provisoire faillit être renversé par les clubistes. Il fit battre le rappel, et, comme il se trouva qu'il y avait par hasard une garde nationale, — nous nous servons des expressions de M. de Lamartine, — cette garde nationale s'assembla et sauva le gouvernement provisoire. Que conclut de cette journée le gouvernement provisoire? Qu'il fallait résister aux clubs qui l'attaquaient? Fi donc! C'eût été là une politique réactionnaire : il en conclut qu'il fallait céder aux cris des clubs, non pas à ceux qui demandaient la chute du gouvernement provisoire, mais à ceux qui criaient déjà contre les réactionnaires, et qui demandaient des destitutions, c'est-à-dire des places pour eux-mêmes. De là trois mesures merveilleuses du gouvernement provisoire : 1° une proclamation, et dans cette proclamation le gouvernement provisoire, attaqué par les amis de Blanqui, remerciait la garde nationale d'avoir sauvé la république... De qui? Des clubs? des socialistes? de Blanqui? — Eh non! Il remerciait la garde nationale d'avoir sauvé la république du retour de la royauté et de l'invasion de la régence! 2° un décret qui abolit l'inamovibilité de la magistrature et qui suspend plusieurs magistrats de leurs fonctions; 3° enfin, un décret qui abolit la loi du 4 août 1839 et qui met à la retraite trente-huit lieutenans-généraux et vingt-sept maréchaux de camp. Il était évident en effet que c'étaient, dans la magistrature, M. Poulle à Aix, M. Amilhau à Pau, M. Viger à Montpellier, M. Moreau à Nancy, etc., et dans l'armée MM. de Flahaut et de Fezensac, de Mortemart, de Castellane, Rullière, Gourgaud, Rapatel, de Bar, etc., qui avaient attaqué le 16 avril à Paris le gouvernement provisoire, et que c'était contre eux que la garde nationale était venue prêter main forte. L'assemblée législative a aboli cet étrange décret, et rendu à nos généraux l'épée qu'ils méritaient si bien de garder.

Voilà quels sont les actes excellens qui ont rempli les dernières séances de l'assemblée législative, aujourd'hui prorogée. Voilà comment elle a donné satisfaction aux justes réclamations de l'opinion publique. Parlerons-nous d'une discussion qui s'est élevée dans la commission de l'assistance publique, et qui a eu beaucoup plus de retentissement que nous ne l'aurions souhaité? Dans cette commission, il est, comme dans la majorité de l'assemblée, des personnes qui ont des origines politiques diverses, mais qui n'ont qu'un seul et même but, celui de sauver la société menacée. Tout le monde dans cette commission, comme dans la majorité, est d'accord sur les causes et sur les symptômes du mal; on diffère sur les remèdes. M. de Montalembert croit qu'un des meilleurs moyens de venir au secours du peuple, c'est de rendre à l'église ce qu'il appelle sa liberté, c'est-à-dire de permettre aux congrégations religieuses de recevoir des dons et legs sans avoir besoin, pour cela, d'aucune autorisation, et de s'en fier à la charité de l'église pour venir au secours des pauvres. Nous ne voulons pas entrer dans la discussion de ces graves questions : il est visible cependant que ce n'est pas seulement contre le socialisme, ou même contre l'article 8 du préambule de la constitution, lequel fait de l'assistance publique un des devoirs de la république, ce n'est pas, disons-nous, contre le socialisme et contre l'assistance officielle de 1848 que le système de M. de Montalembert fait réaction; c'est contre le Code civil lui-même. Nous ne sommes donc pas étonnés des réclamations qui se sont élevées; mais d'une différence de système à une rupture de la majorité il y a loin. L'union de la majorité et du parti modéré ne repose pas sur une vaine et impossible conformité d'opinions et de sentimens en toutes choses : elle repose sur la conviction profonde des dangers qui menacent la société, si nous laissons le socialisme se répandre et se propager. Cette union repose sur un pacte d'assurance mutuelle, et non pas sur un *credo* religieux. Il n'en faut donc pas altérer le caractère.

Nous ne voulons pas nous arrêter plus long-temps sur ces débats, qui n'ont jusqu'ici ni la précision ni la réserve non plus d'un débat public : ceux qui en concluent que l'union du parti modéré va se rompre espèrent sans doute cette rupture; mais le moment serait mal choisi pour la faire. Les journaux que l'état de siége avait mis en suspens reparaissent, aujourd'hui que l'état de siége est aboli. Qu'on les lise et qu'on se demande si, en face de pareils ennemis, il faut licencier la grande armée de l'ordre public, c'est-à-dire rompre l'union du parti modéré.

— L'Espagne prépare en ce moment un acte de vigueur rendu nécessaire par les attaques quotidiennes dont la place de Melilla est l'objet de la part des Maures du Riff.

Le Riff est un territoire fort étendu qui longe la Méditerranée en face des côtes espagnoles de Malaga et d'Almeria, et qui n'est soumis que nominalement à l'empereur de Maroc. Celui-ci n'y exerce son action qu'une fois l'an pour le prélèvement de l'impôt. A part cette redevance annuelle, qu'elles éludent même quelquefois, soit par la résistance, soit par la fuite, les populations à demi sauvages du Riff vivent dans une indépendance à peu près absolue. La religion même n'est ici qu'une sorte de méthodisme musulman qui n'admet ni hiérarchie ni règles, et ne crée aucune corrélation directe entre ces populations et le pouvoir central. Cependant un dernier lien les unit : c'est une tacite complicité

de haine contre l'Espagne, complicité favorisée par le traité même qui avait pour objet de la prévenir.

Aux termes de ce traité, l'empereur de Maroc ne répond pas des faits et gestes des Maures du Riff; il est simplement tenu de concourir, le cas échéant, avec l'Espagne, à la répression de ces dangereux voisins, et l'on comprend quelle marge laissent à la duplicité marocaine ces clauses élastiques. A l'abri de son irresponsabilité officielle, l'empereur encourage et favorise secrètement les entreprises des Maures du Riff, et quand, pour obéir à la lettre du traité, il fait mine de les réprimer, ceux-ci feignent de se soumettre, et éludent ainsi tout conflit avec les troupes marocaines, sauf à recommencer aussitôt que ces troupes ont disparu. Aujourd'hui, cette situation est devenue intolérable. Les Maures du Riff, qui jusqu'ici se bornaient à quelques fusillades isolées contre les avant-postes espagnols, viennent de se présenter pour la première fois devant Melilla avec de l'artillerie, et leurs canons, placés et dirigés avec une remarquable habileté, ont déjà commis des dégâts considérables dans la place.

Au moment où nous écrivons, des renforts ont déjà dû franchir le détroit. Le gouvernement espagnol adresse d'autre part à l'empereur des sommations énergiques, et si celui-ci continue de se retrancher dans ce système de feinte impuissante, d'inertie calculée, qui caractérise la diplomatie marocaine, et auquel la France, en des circonstances analogues, dut récemment répondre par une sévère leçon, l'Espagne poursuivra l'imitation jusqu'au bout. Pendant qu'une colonne espagnole ravagera le Riff, une escadrille ira bombarder Tanger.

L'analogie sera parfaite jusque dans les moindres détails. Les difficultés qui provoquèrent notre expédition du Maroc n'étaient pas exemptes, on s'en souvient, de toute influence européenne, et la même influence se révèle ici : ce sont des canons anglais qui battent en brèche les murs de Melilla. Nous n'entendons pas accuser le cabinet de Londres, malgré l'hostilité peu déguisée d'un de ses membres contre l'Espagne; mais, qui l'ignore? il existe en Angleterre un noyau d'intérêts et d'opinions qui convoite avec un inexorable parti pris l'accaparement de la Méditerranée, et dont l'action, pour s'exercer d'une façon extra-officielle, n'est pas moins puissante et continue. Or, les possessions espagnoles du détroit sont l'une des clés de la Méditerranée. Le jour où l'Espagne redeviendrait une puissance maritime de premier ordre, ou même de second ordre, Ceuta pourrait, à un moment donné, neutraliser Gibraltar.

La marine espagnole est encore loin de ce degré d'importance; mais elle y marche beaucoup plus rapidement qu'on ne croit. Depuis que la reconnaissance des républiques hispano-américaines par le gouvernement de Madrid a fait disparaître les corsaires qui assaillaient sur ces parages le pavillon espagnol; depuis qu'a cessé surtout l'inintelligent monopole qui isolait commercialement Cuba, cette marine, qu'on s'obstine à considérer comme anéantie, s'est sensiblement relevée. L'Espagne compte déjà soixante mille matelots. Deux causes vont accélérer son développement naval : d'une part, les États-Unis viennent d'exempter de tout droit de tonnage les navires espagnols arrivant sur lest ou avec des chargemens de sucre brut de Cuba et de Puerto-Rico; d'autre part, la réforme des tarifs, en supprimant la contrebande, jusqu'ici en possession d'une bonne moitié des importations espagnoles, va rendre aux transports nautiques un grand nombre de produits qui, par leur nature ou leur provenance,

appartenaient à ces transports, mais qui, pour éluder plus aisément la surveillance douanière, prenaient la voie de terre.

La marine militaire a elle-même considérablement progressé. Dans ces derniers mois, elle a mis à l'eau une corvette, deux bricks, une goëlette. D'autres sont à un degré très avancé de construction. Quant à la marine à vapeur de nos voisins, elle prend déjà rang immédiatement après la nôtre. Malheureusement l'Espagne en est encore réduite à faire construire ses bateaux à vapeur en Angleterre.

Le cabinet Narvaez a pris, l'an dernier, une mesure qui contribuera puissamment à la régénération maritime de la Péninsule. Il a rétabli cette école d'ingénieurs de marine qui fournissait autrefois à l'Espagne et au monde entier ses plus habiles constructeurs. Cette lacune remplie, rien ne s'opposera à ce que nos voisins reconquièrent le premier rang sous le rapport des constructions navales. Leur sol produit abondamment du fer, du cuivre, du chanvre de qualité supérieure. Leurs colonies de Cuba, de Puerto-Rico, des Philippines, de Fernando-Po et d'Annobon leur fournissent des bois excellens. Les ouvriers espagnols des ports sont en outre renommés pour la rapidité de la main-d'œuvre. L'Espagne peut s'enorgueillir, à cet égard, d'un tour de force qui n'a peut-être son pendant dans les fastes maritimes d'aucun autre peuple. Au commencement de ce siècle, Carthagène a vu mettre en quille, caréner, doubler, gréer et lancer une frégate dans l'espace de *quarante jours*.

Nous ne savons de quel œil l'Angleterre verra cette résurrection de la puissance navale de l'Espagne; quant à la France, elle ne peut que s'en féliciter. Les deux pays n'ont pas d'intérêts contraires, et ils ont politiquement et commercialement un grand nombre d'intérêts communs. Tout ce qui fortifiera l'Espagne nous fortifiera. Si cette communauté d'intérêts n'a pas encore produit tous ses résultats naturels, cela tenait à la faiblesse même de l'Espagne. L'ombrageuse susceptibilité de ce pays répugnait à resserrer une alliance qui, dans ces conditions d'inégalité, eût pu paraître entachée d'une espèce de protectorat. L'Espagne sera de meilleure composition, elle nous fera au besoin des avances dès qu'elle pourra traiter avec nous d'égal à égal. Hélas! nous n'avons prêté que trop la main à la réalisation de cet équilibre. Depuis que l'Espagne se relève, de combien la France ne s'est-elle pas abaissée!

Ne nous endormons pas toutefois, vis-à-vis de l'Espagne, dans un quiétisme expectant. La réforme des tarifs espagnols a mis en éveil toutes les nations industrielles, et, si nous nous laissions devancer par elles à Madrid, l'esprit de concurrence pourrait bien arrêter ou détourner à notre détriment le cours naturel des choses. Nous l'avons déjà dit dans la *Revue*, la nouvelle loi douanière, quoique conçue dans des vues très générales, laisse au gouvernement espagnol une grande latitude d'interprétation. La faculté qu'il a, par exemple, de désigner les bureaux de douanes par où pénétreront les tissus qui jusqu'ici étaient prohibés, lui permet d'agrandir, de restreindre ou de déplacer à son gré le débouché de chacune des puissances intéressées. — L'Angleterre, les États-Unis, la Belgique et à sa suite le Zollverein, que le traité de 1845 a mis en possession du port belge d'Anvers, sont aujourd'hui nos concurrens à Madrid; n'attendons pas, pour y défendre nos intérêts, que des obsessions, des avances rivales, aient enchaîné l'initiative de l'administration espagnole. Nous

avons des conditions à faire, mais nous en avons aussi à subir : pourquoi n'offririons-nous pas loyalement et de nous-mêmes ce que l'Espagne a droit de réclamer? Pourquoi ne proposerions-nous pas, par exemple, en échange de concessions raisonnables, d'adoucir les rigueurs de notre tarif en ce qui concerne les laines et les vins de la Péninsule? Nous aurons l'occasion de démontrer plus tard que cette mesure, loin de nuire à nos productions similaires, aurait pour ces productions un contre-coup favorable; mais, encore une fois, hâtons-nous. Selon l'interprétation que va recevoir à Madrid la nouvelle loi douanière, les destinées commerciales de la France et de l'Espagne seront confondues à jamais, ou peut-être séparées pour long-temps. La question qui s'agite dans les bureaux de M. Mon est tout bonnement une question d'équilibre européen, et qui doit éveiller toute l'intelligente sollicitude de M. de Tocqueville. Il dépend de lui d'attacher son nom à l'un des faits internationaux les plus féconds et les plus durables que les intérêts modernes aient fait surgir.

Des bruits de crise ministérielle circulent depuis quelques jours à Madrid. On va jusqu'à dire que les dissentimens survenus dans le cabinet auraient pour objet la nouvelle loi douanière, dont certains membres, sous la pression des intérêts manufacturiers de Catalogne, voudraient non-seulement ajourner l'application, mais, qui plus est, modifier le principe. Avec l'*Heraldo*, qui puise tous ses renseignemens à bonne source, nous ne croyons pas un mot de cette version. La loi douanière a été présentée par M. Mon avec l'assentiment du cabinet tout entier, et les membres auxquels on fait allusion n'auraient certes pas attendu, pour se raviser, le moment où le vote réfléchi des deux chambres donne à la réforme des tarifs la sanction officielle de l'immense majorité des intérêts nationaux. Et d'ailleurs, qui peut sérieusement redouter un soulèvement en Catalogne? Les égoïsmes prohibitionnistes de cette province sont aujourd'hui isolés, nous l'avons dit, des divers élémens qui faisaient autrefois leur force; seuls, ils ne peuvent rien. Les Catalans sont eux-mêmes convaincus de l'impossibilité de toute tentative insurrectionnelle. Pour la première fois depuis quinze ans, la classe aisée de Barcelone a cru pouvoir aller recommencer dans les montagnes sa villégiature traditionnelle. La sécurité est telle, l'affluence des voyageurs si considérable dans ces gorges des Pyrénées, où naguère on ne pouvait pénétrer qu'avec une escorte, que la moindre chaumière y est louée à des prix fous.

— La session du parlement anglais vient de finir comme elle avait commencé, dans le calme, après avoir fourni une carrière fort paisible. L'événement le plus considérable dont le cabinet whig puisse se faire honneur s'est accompli loin de la métropole dans les colonies de l'Inde. L'annexion longuement préparée du royaume de Pundjab aux possessions anglaises est un fait consommé. La portée de cette riche conquête ne peut manquer d'être immense pour l'avenir des Indes; mais l'Angleterre ne paraît point tenir à la faire comprendre à l'Europe, dont elle aime mieux voir l'attention occupée sur d'autres objets.

Parmi les résultats parlementaires de cette année, le ministère se félicite surtout de la réforme de cet acte célèbre, vieux de deux siècles, auquel la Grande-Bretagne doit sa prospérité maritime. Le but que l'acte de navigation avait en vue est suffisamment atteint et vraisemblablement dépassé aujourd'hui. Le

pavillon britannique n'a plus besoin de la protection du monopole; il peut désormais accepter sans danger la concurrence des marines étrangères. Aussi le ministère se sent-il en droit de parler de la confiance où il est, que l'esprit d'entreprise, la puissance et la hardiesse de la nation lui assureront une large part dans le commerce du monde, et maintiendront sur les mers son ancienne renommée.

C'est avec des sentimens moins fiers que le discours de clôture effleure la question d'Irlande, toujours plus douloureuse et plus lourde pour l'Angleterre à mesure que les sacrifices se multiplient. Le *rate in aid*, cet impôt qui a été dans les derniers temps appliqué à l'Irlande, n'a réussi qu'à augmenter le désarroi des propriétaires et à aggraver, par suite, la misère des populations. C'est un spectacle déchirant et unique dans le monde que celui qui s'offrirait aux yeux de la reine, si elle consentait, dans le voyage qu'elle accomplit en ce moment à Dublin, à pénétrer un peu jusqu'au cœur du pays. M. Rœbuck, qui ne pèche point par tendresse, a eu beau dire récemment que l'Angleterre est lasse de jeter des millions dans cette sébile incessamment tendue; les dons se renouvellent sous toutes les formes. Et comment échapper à cette nécessité? Deux cent mille hommes fussent morts de faim l'année dernière, a-t-on dit, si l'argent de l'Angleterre ne fût intervenu. Si l'on en croyait M. Disraeli, l'Angleterre, de son côté, ne serait pas en voie de s'enrichir. Les réformes introduites par sir Robert Peel dans les tarifs auraient porté une funeste atteinte à la fortune publique.

Cette thèse d'opposition, qui a donné lieu à l'un des débats les plus brillans de l'année, enveloppait sir Robert Peel et le ministère dans une même critique. On a donc interrogé de part et d'autre la statistique. Les réductions de tarif opérées sur les objets de consommation populaire sont pour l'industrie anglaise des moyens de rivaliser plus avantageusement que jamais avec la concurrence étrangère sur tous les marchés du monde, et, quant aux réductions relatives aux produits manufacturés, elles ne favorisent que ceux qui sont bien complétement hors d'état de faire concurrence aux produits de l'industrie anglaise. Tels sont les deux points sur lesquels sir Robert a fait porter la défense de cette grande mesure par laquelle il a illustré sa dernière administration. Le ministère, secondé en cette circonstance par ce puissant allié, qui n'est plus guère séparé des whigs que par des souvenirs, a eu peu d'efforts à ajouter à ces considérations pour faire justice de la statistique de M. Disraeli. M. Disraeli, qui songeait très fort autrefois à être le promoteur d'un torysme poétisé qu'il appelait la *jeune Angleterre*, se consolera de cet échec en s'unissant de jour en jour plus étroitement avec le pur torysme.

Bien que la session qui vient de finir ait montré plus d'un symptôme de transformations possibles dans les vieux partis anglais, l'Angleterre défie non point seulement la révolution, mais jusqu'à l'esprit d'innovation politique. La majorité a immolé l'une après l'autre toutes les propositions qui avaient pour but de développer les droits constitutionnels. L'on conçoit dans une certaine mesure le respect profond dont les whigs eux-mêmes entourent l'antique monument de la constitution; mais il est plus difficile de s'expliquer comment, sous le régime d'une liberté si ancienne dans un pays de protestantisme et de libre examen, la tolérance religieuse a si grand'peine à devenir un principe de

cette constitution. On sait après quelles luttes l'incompatibilité parlementaire a été levée naguère pour les catholiques. Les lords se sont acharnés à la maintenir pour les israélites.

A l'extérieur, la politique de l'Angleterre, quoique difficile à préciser, s'est montrée moins ennemie de l'esprit révolutionnaire. C'est ainsi que dans les derniers jours de la session certaines paroles de lord Palmerston sur les affaires d'Autriche ont donné lieu de penser qu'il n'était nullement hostile à l'insurrection de la Hongrie. Naguère, lorsque la Russie est intervenue dans les principautés du Danube, le ministre whig, que l'on croyait très favorable à l'indépendance de la Turquie, a déclaré que l'Angleterre n'avait rien à voir dans cette querelle, et que c'était une question à débattre entre le czar et le sultan. Lord Palmerston montre moins de complaisance pour la Russie dans les affaires d'Autriche; l'intervention du czar en Hongrie l'inquiète. Il ne parle point en ennemi de l'Autriche, l'alliance autrichienne est une des traditions de la politique anglaise; il consent à reconnaître que l'existence de l'Autriche est nécessaire à l'équilibre européen, mais il eût désiré qu'elle se maintînt sans un appui du dehors, sans l'appui du czar, qui va la dominer, et pour lequel lord Palmerston est aujourd'hui plein de défiance. Que lord Palmerston nous permette de ne pas prendre ses paroles aussi fort au sérieux que l'ont fait les radicaux anglais et les amis un peu crédules des Magyars. En Autriche et en Russie, on connaît les boutades du chef du *Foreign-Office*, et l'on ne s'en formalise point. N'est-il pas d'ailleurs un peu tard pour faire le procès de l'alliance austro-russe? La Russie est engagée dans cette question de manière à n'en pouvoir sortir que victorieuse, si elle ne veut avoir à lutter sur son propre sol pour son existence même. On peut supposer qu'elle soit battue et qu'elle perde en Hongrie sa première armée, nous ne sommes pas de ceux qui la croient invincible : il est pourtant à penser qu'elle n'abandonnerait pas la partie sur un désastre; il lui faudrait du temps, une année peut-être, pour ramener en ligne une seconde armée, mais elle jouerait jusqu'à son dernier homme pour avoir le dernier mot dans cette guerre. Il y a eu une époque où l'intervention de la Russie en Autriche pouvait être évitée : c'est le moment où les Slaves confians entouraient avec dévouement le trône du jeune empereur; mais, depuis que les fautes du cabinet autrichien et de ses généraux allemands ont jeté la perturbation dans les esprits et dans les faits, depuis que le découragement s'est répandu parmi les peuples qui avaient jusqu'alors défendu l'Autriche, la résistance des Magyars étant devenue facile, l'intervention des Russes est à son tour devenue inévitable. La diplomatie, n'ayant plus aucun moyen d'arrêter cette guerre, ne peut plus prétendre qu'à en tempérer les conséquences.

Les conséquences possibles de l'intervention russe en Autriche ont paru plus graves à Londres et à Constantinople depuis le rapprochement que l'on suppose opéré entre la Russie et la France. Que va faire à Saint-Pétersbourg le général Lamoricière? La satisfaction que ce fait paraît avoir causée en Russie prête à toutes les conjectures. Il y a peu de jours, un écrivain qui, de Varsovie, adresse ses impressions à une feuille allemande, allait jusqu'à comparer la mission du général Lamoricière, pour l'importance et les intentions, au voyage du duc d'Orléans à Berlin. — C'est aujourd'hui, ajoutait-il, que les constitutionnels allemands doivent réfléchir; les voilà bien et dûment abandonnés par

la France, dans laquelle ils voyaient naïvement une libératrice et une amie. Qu'adviendrait-il si, dans cette grave conjoncture, la Russie se tournait contre cette pauvre Allemagne, qui, pour mieux se centraliser, se désorganise? Que serait-ce si, pendant que celle-ci chante : *Où est la patrie de l'Allemand?* la Russie se mettait à chanter : *Où est la patrie des Slaves?* Cela pourrait bien rapprocher très fort de Berlin, de Dresde et de Munich les frontières de l'empire russe. Que deviendrait, durant ce temps-là, le Rhin allemand? — Il y a, nous osons le croire, beaucoup de fantaisie dans les perspectives que l'écrivain russe entrevoit au bout de la mission du général Lamoricière, et nous ne saurions partager les craintes que cet événement inspire aux amis des Magyars en Allemagne et en Angleterre.

— La doctrine du libre échange est toujours demeurée, en France, à l'état de théorie, et aucune tentative sérieuse n'a été faite pour la mettre en pratique. Le retentissement qu'eurent en France comme dans toute l'Europe les réformes financières accomplies par sir Robert Peel, encouragea quelques écrivains à provoquer la formation d'associations éphémères dont aucune n'a survécu, dont aucune, dans sa courte existence, n'a produit autre chose que des discours, des articles de journaux et quelques brochures. Le maintien des tarifs protecteurs, défendu par la plupart des organes de la presse et réclamé par le vœu incontestable de l'immense majorité des citoyens, n'a jamais été sérieusement mis en question.

Aux États-Unis, il en a été tout différemment. La politique protectrice qui porte exclusivement au-delà des mers le nom de *système américain*, inaugurée par Washington et continuée par Jefferson, a régné sans partage jusqu'au jour où les questions de tarif sont devenues des questions de parti. Les états du nord de l'Union où dominait le parti whig étant avant tout des états manufacturiers et commerçans, les orateurs whigs se sont fait les défenseurs du système de la protection. Par contre, le parti démocratique s'est fait le champion du libre échange et s'est adressé aux passions des états du sud, leur démontrant que, pour s'assurer en Angleterre un facile débouché pour leurs tabacs, leurs sucres et leurs cotons, ils avaient intérêt à ouvrir aux produits anglais un libre accès sur le territoire américain.

Il en résulte que la politique commerciale des États-Unis éprouve les mêmes alternatives que la fortune des partis; protectrice quand les whigs sont au pouvoir et ont la majorité dans le congrès, elle redevient libre échangiste quand les démocrates reprennent l'ascendant. C'est ainsi que le tarif protecteur de 1842 a subi en 1846, sous l'administration de M. Polk, une révision complète, et aujourd'hui que l'élévation du général Taylor à la présidence a ramené les whigs au pouvoir, les états manufacturiers qui ont décidé l'élection réclament à grands cris de larges modifications au tarif de 1846. C'est pour préparer et pour justifier à la fois ce revirement commercial, qu'un écrivain distingué des États-Unis, M. Colton, vient de publier un livre qui est l'apologie et la glorification du système protecteur.

Dans cet ouvrage intitulé *Économie publique à l'usage des Américains* (1), M. Col-

(1) *Public Économy for the United States*, by Calvin Colton; 1 vol. in-8°, New-York.

ton prend le libre échange directement à partie, et essaie de prouver que la doctrine de la liberté illimitée du commerce ne repose ni sur des argumens théoriques valables, ni sur l'examen sincère des faits. Il établit ensuite que le système protecteur est le seul qui convienne à la situation actuelle des États-Unis, et que toute déviation de ce système n'a jamais manqué d'amener pour l'Union une crise industrielle et une crise commerciale. A l'appui de cette thèse, M. Colton a rassemblé nombre de faits curieux et intéressans. Malheureusement son livre, qui est à la fois dogmatique et polémique, manque d'unité, parce que deux questions qui sont distinctes, malgré un rapport incontestable, s'enchaînent de chapitre à chapitre et presque de page à page. L'auteur a voulu mener parallèlement la réfutation purement théorique des économistes anglais et l'examen de la situation économique et industrielle de l'Union américaine. Il en résulte qu'il mêle perpétuellement deux sortes d'argumens et deux sortes de faits, et que sa pensée en devient d'autant plus difficile à suivre. Si M. Colton avait pu éviter la confusion, défaut habituel des écrivains américains qui savent rassembler les faits mieux qu'ils ne savent les digérer, son livre, qui est instructif et rempli de remarques judicieuses, aurait considérablement gagné en intérêt. Tel qu'il est, cependant, c'est une réfutation des libres échangistes qui ne manque ni de talent ni de valeur.

DE LA CRISE INDUSTRIELLE SUR LES CHEMINS DE FER.

Parmi les causes du mouvement prodigieux des affaires industrielles et du développement de la production métallurgique avant 1848, la première, la plus marquante de notre temps, est sans contredit l'établissement des chemins de fer; c'est l'événement industriel le plus considérable de l'époque. Ce mode de transport affecte et change, en effet, toutes les relations des hommes et des choses, et, avant même d'avoir produit tous ses résultats, il exige pour sa construction, pour la création et la mise en œuvre de ses moyens de service, un accroissement de travail et de production qui est à lui seul un grand mouvement industriel, une cause de dépenses et de recettes, d'action et de vie, dont l'interruption subite est une calamité.

Les chemins de fer ont été, il faut le dire, l'occasion de nombreuses controverses et de bien des aberrations. Cette industrie a certainement tout ce qu'il faut pour exciter l'attention des hommes réfléchis; malheureusement elle exerce sur l'imagination un prestige qui a joué un grand rôle dans les discussions qu'elle a fait naître, qui s'est révélé diversement, suivant les lieux, les circonstances, mais auquel personne n'a complétement échappé.

En France, on a longuement discuté les principes; chaque parti politique les a successivement adoptés ou combattus. L'exécution par l'état, dès l'abord, a frappé et divisé les esprits. Le gouvernement l'a tentée en 1838; l'opposition l'a repoussée, son opinion a prévalu. Après des essais infructueux en partie, après des tiraillemens plus ou moins fâcheux, on est enfin entré, en 1840, dans une voie pratique plus large et plus féconde. L'introduction des capitaux étrangers, la garantie d'un minimum d'intérêt, des prêts ou des subventions considérables, donnèrent la vie à de grandes entreprises, et d'importantes concessions faites à l'industrie privée offrirent promptement de brillans résultats. En

moins de trois années de travaux, deux grandes lignes, entre autres, furent achevées et exploitées; le commerce intérieur et le commerce extérieur y trouvèrent immédiatement satisfaction et l'espérance, pour un avenir qui semblait alors prochain, d'une amélioration marquée dans les conditions du transport des hommes et des marchandises.

Il fut alors permis de penser que l'esprit d'association, encouragé par un grand succès, allait se développer : on pouvait croire que le gouvernement et le pays n'hésiteraient point à suivre un chemin si heureusement tracé, en tenant compte toutefois, comme on le doit en affaires industrielles et commerciales, de l'appui que prêtent à la spéculation les succès déjà obtenus dans la voie où elle va s'engager. Malheureusement cette marche si simple ne fut pas suivie. D'un côté, l'administration des travaux publics voyait avec peine, avec irritation peut-on dire, l'industrie privée entrer largement dans un domaine que nos ingénieurs considéraient, sinon comme un patrimoine de travail, au moins comme un atelier à eux où ils jugeaient que leurs travaux passés, leur savoir incontestable, leur probité intacte et jusqu'à leur esprit de corps, avaient légitimement établi leur domination. Ce sentiment est si vif, qu'il n'a pu être calmé par la transaction de 1842, par cette loi qui mettait les travaux de la plupart des grandes lignes au compte de l'état, et en confiait par conséquent l'exécution aux ingénieurs des ponts-et-chaussées. D'autre part, l'opposition, avec cette mutabilité d'opinion qui est de l'essence des partis passionnés, attaqua ce qu'elle avait auparavant préféré, critiqua avec une grande amertume les concessions passées qu'elle avait recommandées et votées, puis s'efforça de jeter sur les concessions futures un discrédit moral en y joignant de nouvelles charges, et d'introduire dans les chartes-parties des conditions exagérées qui devaient en rendre le succès problématique, sinon impossible.

De cette double action, sourde, mais active, de la part de l'administration, bruyante et multipliée, par la tribune et les journaux, de la part de l'opposition, est résulté un double et déplorable effet.

Les concessions, ajournées long-temps, après la destruction ou la mutilation des compagnies qui se présentaient pour les obtenir, se firent plus tard à des conditions de durée ou d'exécution plus étroites ou plus rigoureuses qu'il ne l'aurait fallu (on en voit aujourd'hui les conséquences frappantes), et l'opinion publique, égarée par de malveillantes attaques et de violentes déclamations, en reçut une impression fâcheuse contre les entreprises et les compagnies de chemins de fer. Cette impression s'accrut à la vue des mouvemens désordonnés de la Bourse, où une spéculation aventureuse s'emparait de toutes les chances de brusques fluctuations que faisaient naître les discussions passionnées, pleines d'erreurs, de la tribune, et les décisions parlementaires qui les terminaient. Lorsqu'en effet on reprochait au gouvernement de livrer la fortune du pays à des traitans avides, de concéder les chemins de fer à des conditions que l'on proclamait fabuleusement avantageuses, n'était-ce pas exciter la cupidité partout et pousser follement à la hausse ces valeurs, ces titres d'action, qui devaient, comme l'affirmaient à l'envi rapporteurs et orateurs, procurer une fortune scandaleuse à leurs possesseurs trop heureux? La fin de 1845 fut l'apogée de cette déplorable fièvre; elle causa, en fin de compte, plus de ruines que de bénéfices, et cette perturbation morale porta un tel coup à la prospérité réelle

de l'industrie des chemins de fer, qu'à la fin de 1847, époque où les lignes en exploitation donnaient leurs plus beaux produits, la valeur des actions n'atteignait pas le taux représenté par les bénéfices qu'elles procuraient.

Vint la révolution de février. En laissant de côté toute considération politique, nous dirons seulement que cet événement portait au pouvoir les hommes qui avaient attaqué les concessions avec le plus de persistance, et qui rêvaient pour l'état, suivant les inspirations du socialisme, nous savons aujourd'hui quel rôle de producteur ou de pourvoyeur universel, dont heureusement les essais n'ont abouti à rien de définitif ni d'absolu. Toutefois, si le projet de reprise des chemins de fer par l'état a rencontré immédiatement à l'assemblée constituante, et notamment dans le comité des finances, une opposition qui l'a fait avorter, il faut reconnaître qu'il est résulté de cette malheureuse tentative de spoliation pour cause d'utilité publique une atteinte grave à la sécurité de la propriété des concessions. Les conséquences de cet acte audacieux et insensé pèsent encore aujourd'hui lourdement sur les valeurs de ces entreprises. Il y a là un capital d'un milliard en discrédit marqué à divers degrés; c'est un mal, un très grand mal, et il faut dire que, jusqu'à présent, aucun acte positif du gouvernement n'est venu y apporter un remède de quelque efficacité. Si les entreprises de chemins de fer ont continué à exister, c'est à la suite d'un retrait par le ministre des finances (alors M. Goudchaux) du projet de rachat, et après une déclaration jugée peu explicite, même en 1848, que ce projet ne serait pas repris par lui.

Lorsqu'avant l'élection du 10 décembre le président actuel de la république fit connaître ses vues sur le gouvernement, sur l'administration, et exposa les principes généraux d'économie politique qui lui serviraient de règles, il écrivit, dans un document devenu historique, ces sages paroles (29 novembre 1848) : « Rétablir l'ordre, c'est ramener la confiance. Protéger la propriété, c'est maintenir l'inviolabilité des produits de tous les travaux, c'est garantir l'indépendance et la sécurité de la possession, fondemens indispensables de la liberté civile,... éviter cette tendance funeste qui entraîne l'état à exécuter lui-même ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui : la centralisation des intérêts et des entreprises est dans la nature du despotisme; la nature de la république repousse le monopole, etc. » Ce peu de mots impliquaient toute une régénération économique, et, quand l'élection du 10 décembre eut prononcé, il fut permis d'espérer que le gouvernement allait suivre, notamment à l'égard de l'industrie des chemins de fer, une marche rationnelle propre à ranimer l'esprit d'association. Le chef du nouveau cabinet vint fortifier cet espoir dans la séance du 26 décembre, où il exposa les vues du ministère. « Nous appelons à notre aide, dit M. Odilon Barrot, l'esprit d'association et les forces individuelles. Nous pensons que l'impulsion de l'état doit, partout où cela est possible, se substituer à l'exécution directe par l'état... »

Malheureusement le désaccord entre le gouvernement et l'assemblée constituante, qui se manifesta promptement, dut faire ajourner toutes les espérances d'amélioration jusqu'à la réunion de l'assemblée législative, et l'industrie en fut réduite à attendre, sous le poids des plus pénibles difficultés de la situation, le meilleur avenir que lui faisaient entrevoir les élections générales du 13 mai. Après ce grand événement politique, le message du président, attendu avec

impatience, fut consulté avec empressement; mais, loin de donner satisfaction aux vœux et aux nécessités de l'industrie des chemins de fer, ce message ne contenait à l'article consacré aux travaux publics qu'une nomenclature rapide de ces travaux, dans laquelle on désigne nominativement une seule compagnie, celle d'Avignon à Marseille, en ajoutant que l'état administre provisoirement cette ligne, *dont la compagnie concessionnaire est légalement dépossédée.* Par parenthèse, cette dernière assertion n'est pas exacte. Les embarras financiers de la compagnie ont amené le séquestre de la ligne; mais, si la compagnie parvient à désintéresser ses créanciers, leurs poursuites cessant, il n'y a plus de motifs pour maintenir le séquestre, qui d'ailleurs n'est point une prise de possession, mais simplement une mesure préservatrice et obligatoire, dans le droit comme dans l'intérêt de l'état.

A la vérité, dans un acte subséquent, lors de la présentation d'un projet de loi tendant à obtenir un crédit supplémentaire de 7 millions, applicable aux travaux du chemin de fer de Paris à Lyon, le ministre des travaux publics s'exprimait ainsi : « Nous devons appeler l'attention de l'assemblée nationale sur l'une des plus sérieuses questions qu'elle sera appelée à trancher : L'état doit-il s'attacher à conserver la construction et la gestion des chemins de fer? *Nous avons émis et développé la pensée que l'industrie privée serait dans des conditions meilleures que l'administration publique pour exploiter les chemins de fer;* toutefois la question reste entière. L'ouverture du crédit proposé par le présent projet de loi ne préjuge en aucune manière la solution qui vous sera demandée, etc., etc. » — Nous ne demandons pas mieux que de prendre acte de ces paroles. Bien que la mise en exploitation par l'état opérée sur le chemin de Chartres, préparée avec activité sur le chemin de Lyon, ne nous semble pas un fait insignifiant, laissant la question aussi entière que le prétend l'exposé des motifs, nous ne chicanerons pas sur cette sorte de contradiction entre les paroles et les faits, et nous accordons qu'il est encore temps de discuter sérieusement s'il est conforme au bien de l'état qu'il se fasse messagiste ou entrepreneur de roulage, si les intérêts du commerce, de l'industrie, du public et du trésor seront aussi bien assurés et desservis par une administration publique que par une association industrielle. Toutefois nous dirons qu'il faut se hâter d'entamer cette discussion, de résoudre cette *question entière*, car, pendant qu'on réfléchit et qu'on n'en est pas encore à délibérer, le temps, un temps bien rude aux intérêts engagés, se passe. De grandes ruines se consomment, d'autres se préparent. Il n'y a pas un moment à perdre pour prendre un parti, pour adopter de ces mesures vigoureuses, décisives, qui sauvent la fortune d'un pays, son organisation sociale peut-être. N'en sommes-nous pas là aujourd'hui?

En effet, ce n'est pas seulement des chemins de fer et de leur énorme capital qu'il s'agit; ce serait bien assez cependant : nos grandes usines, notre industrie métallurgique, si développées naguère, si malheureuses aujourd'hui, sont parties à ce grand procès. On ne peut en différer la solution. L'existence de la population qu'elles emploient est compromise, et avec elle, on l'oublie trop, celle de tant d'hommes qui précèdent ou suivent cette population dans la voie du travail. Une grande forge, par exemple, qui fait vivre mille, deux mille ouvriers, donne de l'ouvrage à dix fois plus de monde avant ou après sa fabrica-

tion. Que devient tout ce monde quand le grand atelier s'arrête? Nous ne le voyons que trop. Tâchons donc d'arracher au désespoir des populations actives, courageuses, intelligentes, dignes assurément d'une tout autre destinée.

Les chemins de fer, plus particulièrement compromis dans le discrédit général, ne pourraient-ils point, par compensation, en être relevés plus facilement que d'autres valeurs, grace à des mesures judicieuses et équitables dont l'adoption n'imposerait à l'état que des sacrifices proportionnés à la situation actuelle de nos finances? Nous aborderons la question immédiatement, sans phrases ni ménagemens, le temps des précautions oratoires est passé.

Nous l'avons dit : un capital de 1 milliard est aujourd'hui en souffrance. Pour l'achèvement des lignes en construction ou concédées avant 1848, il faudrait à peu près le doubler. Les possesseurs de ce capital, inquiets sur leurs droits de propriété, doivent d'abord être rassurés par une déclaration positive, consacrant de nouveau les dispositions légales qui garantissent leur propriété. Cette déclaration sera d'un heureux effet, si elle est sanctionnée par une série de mesures sages et équitables, comme celle d'indemniser plusieurs compagnies des pertes qu'elles ont subies par les incendies et autres dévastations commises sur leurs propriétés dans les derniers jours de février 1848.

En outre, le moyen efficace de ranimer le travail et d'achever les lignes de chemins de fer étant de rappeler à l'exécution de ces entreprises les capitaux français et étrangers qui s'en sont éloignés, le gouvernement devra se rendre un compte exact de la situation de chacune des lignes aujourd'hui en exploitation, afin de connaître quels adoucissemens devraient et pourraient être apportés à l'exécution des engagemens de ces entreprises envers l'état; on prendrait pour bases : 1° le maintien de l'intégralité des engagemens; 2° la diminution de la quotité des remboursemens annuels venus à échéance, de manière à reporter l'acquittement final à une époque plus éloignée dans la limite de la durée des concessions. Examen serait fait de cette durée, et, s'il était reconnu qu'en la prolongeant même jusqu'au terme emphythéotique fixé par les premières concessions, on améliorerait la situation et le crédit des compagnies au point de donner sécurité sur leur présent et leur avenir, cette prolongation devrait être accordée.

S'il était reconnu que des lignes importantes ne pussent, en raison de la longueur de leur parcours ou des chances de leur trafic, obtenir, pour le capital employé à leur construction, un intérêt convenable, on ferait à titre de subvention, aux compagnies qui en seraient ou qui en deviendraient concessionnaires, l'abandon de tout ou partie des sommes employées par l'état à la construction des portions aujourd'hui exécutées, ou bien on appliquerait, soit aux lignes non commencées encore, soit aux lignes en partie construites, soit même à certaines lignes aujourd'hui en exploitation, la garantie d'intérêt dans une mesure et avec des conditions d'examen ou de révision rassurantes à la fois pour les capitaux engagés et pour l'état.

Voilà, sans doute, un système bien différent de celui qui a été suivi dans les dernières années où des concessions de chemins de fer ont été consenties; mais quels ont été les résultats de ces mesures rigoureuses, souvent imposées dans la chaleur de la discussion et acceptées de guerre lasse par des associations qui, formées avec tant de soins et de difficultés, répugnaient à se dissoudre,

comme l'ont fait quelques compagnies accusées alors de timidité? Que sont devenues ces compagnies de Bordeaux à Cette, d'Avignon à Lyon, avortées avant un travail quelconque, abandonnant leur cautionnement plutôt que de s'exposer à de plus grandes et imminentes pertes? Croit-on que quelques millions entrés par cette triste voie dans les coffres de l'état y aient apporté un bénéfice réel? Mais, sans remonter à ces pénibles souvenirs, cherchons où en sont aujourd'hui les meilleures, les plus fructueuses entreprises? Nous le voyons, il n'y en a pas une dont les titres d'emprunt ne soient de beaucoup au-dessous du pair de 1,000 francs. Cependant ces titres rapportent 50 francs d'intérêts; cependant ces intérêts, fidèlement servis, sont toujours payés avant qu'un bénéfice quelconque soit distribué aux actionnaires.

Il y a donc nécessité et opportunité de relever le crédit des chemins de fer, si l'on veut y ramener la confiance et les capitaux. Maintenant que l'on examine froidement, avec soin et maturité les conséquences financières des mesures que nous proposons, et l'on reconnaîtra que, si elles imposent sur des dépenses effectuées des sacrifices considérables, elles ne grèvent le présent et l'avenir que de diminutions de recettes annuelles peu importantes, ou d'éventualités de dépenses annuelles aussi, qui assurément sont loin d'égaler les sommes que l'état consacrerait à la construction et à l'exploitation des lignes encore à exécuter.

De l'exploitation, nous n'avons dit qu'un mot, mais ce mot exprime toute notre pensée. Croit-on que sur un territoire aussi étendu que le nôtre, au milieu de cette multitude d'intérêts divers, compliqués, rivaux, l'état puisse se faire utilement messagiste et entrepreneur de roulage? Cela est-il possible? Le sens commun peut-il l'admettre? Une commission de l'assemblée s'est chargée de la réponse dans le rapport qu'elle a déposé le 27 juillet dernier; nous n'oserions pas en dire autant qu'elle, et nous le dirions avec moins d'autorité.

En résumé, nous avons l'espoir qu'à l'aide de bonnes combinaisons, les capitaux étrangers peuvent être rappelés dans nos entreprises, et nous fondons notre opinion sur la constance de ces capitaux à demeurer dans les anciennes lignes. Ils y sont, en effet, plus nombreux encore aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au point de départ, après 1840. Nous appelons l'attention sur ce fait remarquable, il est d'une vérité arithmétique. C'est en ne désespérant pas de l'avenir et en rassurant loyalement ceux qu'elle conviait à y croire, que l'administration française, sous des ministres habiles tels que les Corvetto et les Louis, a fondé son crédit. Que le gouvernement suive aujourd'hui la même marche, nous en obtiendrons le même résultat. L'esprit d'association ranimé, encouragé, fera renaître la confiance et le travail; il paiera ainsi promptement sa dette de reconnaissance à la société tout entière.

C. L.

THÉATRES LYRIQUES.

La formule si connue : *L'art est l'expression de la société*, n'a jamais paru plus vraie que de nos jours. Soit qu'on visite l'exposition de peinture, soit qu'on fréquente les théâtres ou qu'on examine les rares productions qui s'adressent encore au goût et à l'intelligence, on trouve partout la triste image

des temps où nous vivons. Des œuvres médiocres où la vulgarité des idées le dispute à la nullité de la forme, de grandes prétentions à l'originalité avec des lieux communs pour résultat, des efforts gigantesques pour simuler la vie n'aboutissant qu'à la mort, tel est le spectacle que présentent les beaux-arts depuis les événemens de février. N'est-ce pas là aussi la peinture fidèle de la société que nous ont faite ces charlatans politiques qu'un instant d'erreur a portés au gouvernement de la France? Pourquoi donc la révolution de février n'a-t-elle donné le jour ni à un tableau, ni à un chant, ni à un poème, ni même à un symbole de la république qu'on puisse sérieusement avouer? Ce n'est pas la faute du gouvernement provisoire si les arts n'ont pas immortalisé son glorieux avénement, car ce gouvernement, qui avait du bon, a mis naïvement au concours l'*enthousiasme* pour la république! Comme le Dieu du Sinaï, il a dit : *Que la lumière se fasse*; mais *la lumière ne s'est point faite*, parce que la nature, plus logique que les hommes, n'obéit qu'à la vraie puissance de l'esprit, et qu'elle ne se laisse pas surprendre comme nous par de mauvais comédiens. La révolution de 1789, l'empire, la restauration et la révolution de 1830 ont communiqué à la littérature, à la peinture, à la musique, à toutes les formes par lesquelles se révèlent la plénitude de la vie et l'enchantement de l'imagination, un mouvement spontané, dont le caractère indélébile est facile à reconnaître. Seule, la révolution de février est restée sans écho dans le monde de la fantaisie, et n'a pas su trouver un barde qui voulût chanter sa victoire.

Quelle peut être la cause d'une si grande stérilité? C'est que la catastrophe de février est l'œuvre d'une minorité factieuse, et non pas l'évolution naturelle de la pensée nationale. Quelques brouillons peuvent bien, par un coup de main dont nous connaissons maintenant la théorie, renverser un gouvernement; mais il est plus difficile de communiquer à la société un souffle régénérateur, quand on n'a dans le cœur que des appétits grossiers et la haine des supériorités naturelles. *L'homme charnel n'aperçoit point les choses qui sont de l'esprit de Dieu*, a dit admirablement saint Paul; et sans l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de vérité, on ne fait rien de grand ni de durable. Il faut aux beaux-arts, pour fleurir en paix, une terre généreuse, qui ne soit pas remuée par de fallacieuses doctrines; comme les fleurs des champs, les fleurs de l'intelligence ont besoin d'air, de lumière et de liberté. On ne réorganise pas plus les beaux-arts qu'on ne réorganise la société; ces mots barbares, il faut les laisser aux sophistes qui les ont inventés pour abuser de la crédulité du peuple. Que la France guérisse les blessures que lui ont faites les empiriques qui prétendaient la régénérer, et les beaux-arts renaîtront parmi nous sans avoir besoin de la science sociale de M. Proudhon, ni de l'enthousiasme officiel du gouvernement provisoire.

L'événement le plus important qui se soit produit à l'Opéra depuis l'apparition du *Prophète* de M. Meyerbeer, c'est la fermeture de ce grand établissement lyrique. On avait repris depuis quelques jours le *Dom Sébastien* de Donizetti, qui n'a pas fait sur le public une plus vive impression que dans sa nouveauté, lorsqu'on a vu apparaître tout à coup sur l'affiche de l'Opéra ces mots significatifs : *Clôture pour cause de réparations!* Nous ne dirons pas qu'on se perd en conjectures sur les causes de cet événement, qui a fait sensation jusque dans l'assemblée nationale. Ce n'est pas la faute de Rousseau ni celle de Voltaire si le premier théâtre lyrique de l'Europe, qui a traversé sans encombre les sanglantes

années de la terreur, a dû fermer brusquement ses portes en 1849. C'est encore là un des mille résultats funestes de la révolution de février. L'Opéra, d'ailleurs, n'est pas le seul théâtre de Paris dont la prospérité ait été atteinte par les événemens politiques combinés avec l'influence du choléra. Tous, se trouvant dans une situation critique, ont réclamé de l'autorité supérieure un secours provisoire qui leur permît de traverser la saison d'été et d'attendre des jours meilleurs. Sans vouloir préjuger quelle sera la décision du ministre de l'intérieur à l'égard de l'Opéra, il n'est pas hors de propos d'examiner ici, en passant, quel serait le meilleur parti à prendre pour donner à ce grand établissement national une impulsion salutaire et féconde.

Fondée par la munificence de Louis XIV, en 1671, l'Académie royale de Musique a changé plus souvent de directeurs que la monarchie de ministres. Ce charmant empire des graces, des chants et des ris, comme on disait alors, formait un département des menus plaisirs de la couronne, et subissait le contrecoup des révolutions qui éclataient parmi les dieux de l'Olympe. On se disputait la direction de l'Opéra comme la source d'une puissance occulte avec laquelle on espérait s'emparer de l'esprit du maître et gouverner l'état.

Que les temps sont changés!...

En 1790, le théâtre de l'Opéra tomba en partage à la ville de Paris, qui l'avait déjà eu plusieurs fois sous sa dépendance; mais, à partir du commencement de ce siècle jusqu'en 1831, il fut administré par des fonctionnaires publics pour le compte du gouvernement. Sous ce dernier régime, l'Opéra a joui de trente années de prospérité. Il a produit un nombre considérable d'ouvrages nouveaux, parmi lesquels on peut signaler quelques chefs-d'œuvre, tels que *la Vestale* de Spontini, *la Muette de Portici* de M. Auber, et surtout le *Guillaume Tell* de Rossini. Après la révolution de juillet, un autre système a prévalu dans la direction de l'Opéra : ce grand théâtre fut abandonné alors aux chances d'une entreprise particulière, avec une subvention de 800,000 francs, subvention qui a été réduite successivement à la somme de 620,000 francs, chiffre fixé par le dernier cahier des charges; mais, indépendamment de cette subvention ordinaire, l'Opéra a eu aussi son budget extraordinaire, qui, sous le nom de secours provisoire, s'est monté l'année dernière jusqu'à la somme de 200,000 francs. Sous le nouveau mode d'exploitation, l'Opéra n'a eu qu'une prospérité passagère de quelques années. Grace aux deux belles partitions de M. Meyerbeer, *Robert-le-Diable* et *les Huguenots*, grace aussi au magnifique talent de M. Duprez et au concours d'un grand nombre d'autres artistes diversement distingués, le théâtre de l'Opéra a eu une phase assez brillante depuis 1831 jusqu'en 1839; mais, à partir de l'année 1840, la décadence de ce bel établissement a été visible pour tout le monde, et la révolution de février n'a fait que précipiter son agonie, qui durait depuis dix ans.

Il nous semble qu'il n'y a que deux mesures efficaces à prendre à l'égard de l'Opéra : il faut abandonner ce théâtre ainsi que tous les autres aux orages et aux bénéfices de l'indépendance, sans aucune espèce de restriction ni de subvention, ou bien il faut le ramener complétement sous la tutelle de l'état. Que l'Opéra redevienne une institution nationale chargée de représenter de grandes conceptions lyriques, un spectacle magnifique qui fixe l'attention et dirige le

goût de l'Europe, ou bien abandonnez-le aux caprices de la mode, et qu'il vive de sa propre vie. Croit-on qu'il soit utile de maintenir au milieu d'un peuple artiste et mobile comme le nôtre certaines traditions de goût et de grandeur, de combattre la barbarie des sectes matérialistes par des œuvres fortes, où la langue de Molière et de Racine, celle de Gluck et de Grétry, n'interviendraient que pour élever les ames en les calmant? Les deux ou trois institutions modèles destinées à atteindre un but aussi élevé devraient, en ce cas, être placées sous la protection immédiate de l'état. Le gouvernement aurait sous sa tutelle directe trois théâtres : le Théâtre-Français, l'Opéra et l'Opéra-Comique. Toutes les autres entreprises théâtrales seraient complétement libres d'exploiter le genre qu'elles jugeraient le plus favorable à leurs intérêts. Pour les théâtres comme pour beaucoup d'autres choses, il n'y a que deux systèmes d'administration logiques et raisonnables : la liberté complète sans aucun sacrifice de la part de l'état, ou la protection du gouvernement pour quelques établissemens modèles luttant avec l'industrie particulière, afin d'en mieux diriger l'essor.

Sans être dans une situation très brillante, le théâtre de l'Opéra-Comique vit, et c'est beaucoup par le temps qui court. Il a donné un ou deux ouvrages qui égaient le fond de son répertoire ordinaire, et qui méritent l'attention de la critique. Il faut signaler d'abord *les Monténégrins* de M. Limnander. Cet opéra en trois actes, d'un style indécis et parfois trop ambitieux, renferme cependant des choses qui révèlent un véritable talent. La direction de l'Opéra-Comique fera bien de ne pas perdre de vue M. Limnander, qui peut lui être fort utile et devenir un compositeur remarquable. M. Adam a improvisé un petit acte, *le Toreador*, tout pétillant de vivacité et de bonne humeur. C'est de la musique légère, lestement arrangée pour le besoin de la cause, c'est-à-dire pour le talent de Mme Ugalde. Un autre ouvrage, très supérieur à ceux que nous venons de nommer, et qui semble avoir été composé également pour faire briller la verve de Mme Ugalde, c'est *le Caïd* de M. Ambroise Thomas. Le sujet de la pièce est une insigne bouffonnerie. Il s'agit d'un vieux caïd d'Alger dont la crédulité et la poltronnerie sont exploitées par une modiste française et par son amant. Sur ce canevas, d'une gaieté au moins équivoque, M. Ambroise Thomas a écrit une partition en deux actes d'un rare mérite. M. Ambroise Thomas est l'un des musiciens les plus distingués de ce temps-ci. Il avait déjà donné des preuves de la finesse de son goût et de la solidité de son savoir dans un opéra en trois actes, *Mina*, lequel, sans avoir obtenu un très grand succès devant le public, a été remarqué des connaisseurs. Dans *le Caïd*, on trouve toutes les qualités déjà connues du talent de M. Ambroise Thomas, accompagnées, cette fois, d'une aisance, d'une franchise d'accent et d'une maturité de touche, qui sont une révélation et témoignent d'un véritable progrès. Il y a beaucoup d'entrain, de brio, et quelquefois même de l'invention dans la partie vocale du *Caïd*, et, quant à l'orchestration, c'est un chef-d'œuvre de goût et d'élégance. C'est à la fois la limpidité et la grace de l'orchestre de Cimarosa, relevées par les couleurs piquantes de celui de Rossini. L'opéra du *Caïd* ouvre à M. Ambroise Thomas les portes de l'Institut, où il occupera, sans aucun doute, la première place vacante. Faut-il ne rien oublier et mentionner *la Saint-Sylvestre*, opéra-comique en trois actes, dont la musique est de M. P. Bazin? C'est une

tentative malheureuse d'un homme de mérite qui est fort capable de venger sa défaite.

La république française, dans sa courte existence, a déjà réalisé l'idéal que Platon avait rêvé encore pour la sienne : elle a mis à la porte, sinon tous les poètes, au moins tous les artistes qu'elle possédait et qui faisaient l'ornement de Paris. Londres regorge de chanteurs, de pianistes, de violonistes, de comédiens français qui y sont allés chercher un refuge contre la liberté démocratique et sociale dont jouit leur pays. On y chante dans toutes les langues de l'Europe, excepté en anglais; c'est une manière délicate de reconnaître l'hospitalité qu'on accorde aux beaux-arts sur les bords de la Tamise. Comme il faut qu'il y ait toujours à Londres une individualité brillante qui, à un titre ou à un autre, occupe les loisirs de la *fashion;* et comme d'ailleurs l'étoile de Jenny Lind commence à pâlir, grace à ses nombreux projets d'hyménée et à ses fuites artistement combinées pour l'effet dramatique, M. Lumley, l'habile directeur du Théâtre de la Reine, s'est vu obligé de chercher un nouvel objet qui pût réveiller l'enthousiasme fatigué du peuple britannique. Apprenant qu'au nombre des victimes qu'ont faites les révolutions de l'Allemagne se trouvait un ancien ambassadeur dont la femme avait été jadis une des plus célèbres cantatrices de l'Europe, M. Lumley s'est transporté à Berlin et a engagé, au poids de l'or, Mme la comtesse de Rossi, qui n'est autre que Mlle Sontag. Elle a débuté dans la *Linda di Chamouni* de Donizetti avec un immense succès. La reine, les princes et les ambassadeurs ont accueilli Mlle Sontag avec une distinction toute particulière. Il paraît que sa voix est aussi fraîche et limpide que lorsqu'elle quitta la scène en 1830, sacrifiant ainsi une royauté charmante pour suivre le penchant de son cœur. *Le Prophète* de M. Meyerbeer, traduit en langue italienne, a été représenté au théâtre de Covent-Garden avec un très grand succès. Cette belle et difficile partition a été apprise et mise en scène dans l'espace de deux mois. Mario joue et chante le rôle de Jean de Leyde avec plus de grace que de force. Quant à Mme Viardot, qui représente le personnage de Fidès, elle est à Londres ce que nous l'avons vue à Paris, une cantatrice intelligente dont la voix s'est usée avant le temps et dont le goût pourrait être plus châtié.

Telles sont les nouveautés musicales qui se sont produites depuis quelques mois. Les théâtres lyriques de l'Italie et de l'Allemagne sont muets devant les révolutions qui grondent encore. Au milieu de cette grande conflagration de la société européenne, la conduite des artistes en général a été honorable et digne. Si l'on excepte quelques médiocrités bruyantes qui, ne pouvant se distinguer par le mérite de leurs œuvres, ont recherché sur les barricades ou dans les clubs de tristes ovations, les artistes sont partout restés fidèles à l'ordre et à la civilisation, qui trouveront toujours en eux leurs plus charmans interprètes.

P. S.

V. DE MARS.